

**Pierre Breton**

# **SOUS LE RADAR**

Roman



**Boréal**

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

## SOUS LE RADAR

Pierre Breton

# SOUS LE RADAR

roman

Boréal

## Merci, camarade Staline

Au lieu de statuettes du Sacré-Cœur dans leur niche ou d'images de mater dolorosa accrochées au mur, ce sont des icônes du camarade Staline, le petit père des peuples, ou de son successeur, le roublard *tovaritch* Khrouchtchev, que les habitants du village auraient dû adopter pour représenter leurs dieux tutélaires. C'est à eux en effet qu'il devait son exceptionnelle prospérité. À eux, aux Appalaches et à sa proximité avec la frontière américaine. La guerre froide l'avait placé au centre de la géostratégie planétaire.

Mon frère Fernand, plus vieux d'une demi-douzaine d'années, m'avait déjà expliqué de quoi il retournait. Fernand se jetait sur *Le Soleil* dès qu'il arrivait à la maison et dévorait tous les bouquins qu'il réussissait à trouver.

Les Russes et les Américains, m'expliqua Fernand, ne s'aimaient pas la face.

— Un peu comme les Rouges et les Bleus ? suggérai-je.

— Si tu veux. D'ailleurs, les Russes sont eux aussi des Rouges.

Me laissant à ma perplexité, il précisa que Russkofs et Amerlots passaient leur temps à s'offrir des claques sur la gueule.

— Comme nous et les gars de Saint-Elzéar ?

Acquiescement excédé de mon frère qui me demanda de ne plus l'interrompre. Il y a une dizaine d'années, poursuivit-il, les Russes ont fait exploser dans le désert du Kazakhstan une bombe H cent fois plus puissante que la bombe atomique, laquelle n'était déjà pas de la petite

bière, tu en parleras aux Japonais. Une seule bombe H, tint-il à préciser, pouvait réduire Montréal en cendres. Mais ce qui avait vraiment flanqué la chienne aux États, c'est que les suppôts de Staline avaient construit un bombardier, le Tupolev TU-95 Bear, capable de s'envoler de Russie pour aller larguer ses bombinettes sur Boston, Chicago ou New York.

J'allais demander, inquiet pour mon bien-aimé WPTR : « Et sur Albany aussi? », mais je me rappelai l'avertissement de Fernand.

Donc, continua-t-il, les Américains avaient la frousse et se demandaient quoi faire pour empêcher les Soviétiques de traverser par surprise le beau Canada du nord au sud pour aller détruire les usines Studebaker en Indiana ou les empilements de cages à homards dans le Maine. C'est là qu'ils ont eu l'idée de bâtir une chaîne de stations radar au sud du Canada – la ligne Pinetree, précisa ma tête à Papineau de frère – afin d'être avertis si jamais le Politburo, un soir qu'il aurait trop forcé sur la vodka, décidait de détruire le monde.

Et par un extraordinaire coup de bol, notre paroisse, qui s'enorgueillissait de l'un des plus hauts sommets à des centaines de kilomètres à la ronde, fut choisie pour accueillir l'une des trente-trois stations radar.

— Sais-tu comment a coûté la construction de la ligne Pinetree ? Le sais-tu? me demanda Fernand tout excité. Dis un chiffre pour voir.

— Cent mille piastres ! risquai-je.

Fernand me sourit, plein d'indulgence pour mon ignorance.

— Quatre cent cinquante millions ! lança-t-il en savourant son effet. Presque deux fois le budget de la province de Québec à l'époque !

Pour notre village somnolent et souffreteux, cette manne venue du ciel, c'était bien le cas de le dire, fut un cadeau des dieux.

Commencée en 53, la construction de la base militaire, à environ trois milles du village, avait nécessité l'embauche de centaines d'hommes à des salaires dont ils n'auraient jamais osé rêver, et son entretien depuis lors fournissait une centaine d'emplois douillet et bien payés à des gens du village qui autrement auraient vivoté dans des petits boulots précaires ou se seraient exilés en ville. Mon père y avait lui aussi trouvé son compte. Il avait délaissé la forge que lui avait léguée son père et qui ne rapportait plus guère pour un emploi de journalier à la base que tout le monde appelait le Radar.

Staline, la guerre froide et la bombe thermonucléaire avaient donc assuré notre prospérité.

— Mais attention, prévint Fernand. Ça ne durera pas. Les bombardiers et les radars, c'est du passé et dépassé. Maintenant, c'est les missiles, les satellites, les sous-marins nucléaires. Le Radar va fermer avant longtemps. D'ailleurs, on n'avait pas fini de le construire qu'il était déjà à peu près inutile.

— Si le Radar ferme, notre père va perdre sa job ?

— Oui, ou on va le transférer ailleurs, dans une autre base.

Ce midi-là, quand tout le monde fut revenu de la grand-messe et que toute la famille se fut rassemblée autour de la table pour savourer le rôti de bœuf du dimanche, je me suis demandé pourquoi un sous-marin russe tapi au fond des océans viendrait briser ce bonheur tranquille.

— Ça va être la guerre, dit Gaston Guay.

Noëlla St-Hilaire se mit à brailler.

— C'est marqué dans le journal, précisa-t-il.

C'était l'année dernière. Nous étions une dizaine de sixième année rassemblés dans la cour de récréation par ce bel avant-midi

d'octobre, peu de temps après la leçon de Fernand. Pas de drapeau, pas de ballon-tueur aujourd'hui. Ni cris, ni rires, ni bousculades : l'heure était trop grave. Seules les feuilles mortes s'amusaient à se courir après.

— Ça va être la guerre et on va tous se faire tuer, ajouta Gaston Guay à qui sa mère imposait de porter un béret même quand il faisait beau.

Les pleurs de Noëlla St-Hilaire redoublèrent.

— Arrête de lui faire peur, dit la belle Claudine Côté.

— On va se faire tuer à cause du Radar, insista Gaston, impitoyable. Dans une guerre, c'est toujours les radars qu'on fait sauter en premier.

— Comment tu sais ça, toé ? demanda Tom Higgins.

— C'est mon oncle qui est dans l'armée qui l'a dit à mon père. J'ai tout entendu. Ils vont lâcher une grosse bombe sur le Radar, et comme on est juste à côté, on va sauter nous autres aussi.

J'avalai ma salive. Depuis ma conversation avec Fernand, je savais qu'il ne fallait pas plaisanter avec les bombes atomiques.

— Qui ça, «ils»? voulut savoir le gros Ti-Paul Savoie.

— Les Russes, c't'affaire.

— Qu'est-ce qui leur prend ? On leur a rien fait.

Je crus bon d'intervenir.

— C'est pas directement à nous autres qu'ils en veulent, c'est aux Américains. C'est juste qu'on est dans leurs jambes.

Gaston Guay me jeta un regard noir, fâché que je lui vole l'attention. Il chercha à reprendre l'avantage.

— C'est à cause de Cuba, dit-il. Les Russes sont à Cuba.

— Les Russes ont le cul bas ? osa Tom Higgins.

On rigola un peu, mais le cœur n'y était pas.



— Tu feras moins le farceur, Higgins, quand ta peau va se mettre à fondre pis que tes cheveux vont prendre en feu.

Noëlla St-Hilaire partit en courant et en gémissant.

— C'est où, Cuba ? demanda le gros Ti-Paul Savoie.

Long silence. Même ce Joe Connaissant de Gaston Guay ne le savait pas.

— À Cuba, y'a Fidel Castro, dit Alain Leblond.

Nous le regardâmes, incrédules. D'habitude, Leblond avait de la misère à retenir son propre nom. Il avait doublé tellement de fois qu'il devait se raser avant de venir à l'école. S'il savait des choses de même, vrai, la fin du monde était proche.

— Ben quoi ! Je l'ai vu à la télévision. Il a une grosse barbe et il fume tout le temps le cigare. Mon père dit qu'il ressemble au derrière de mémère.

— Oui, oui, ça me revient, dit Guay. Castro veut envoyer des missels sur les Américains.

— Ça serait pas plutôt des missiles ? corrigeai-je.

— C'est ça que j'ai dit. En tout cas, on va avoir la guerre, ça, c'est sûr.

Mais la guerre n'eut finalement pas lieu, Nikita et John F. ayant décidé, au bout de leur téléphone rouge, que la fin du monde pouvait bien attendre encore un peu.

Hormis ce léger inconvénient de nous exposer sporadiquement à l'éradication nucléaire au gré des humeurs des Superpuissants, le Radar n'avait que des avantages. La présence de ces trois cents militaires et de leurs familles à une vingtaine de minutes du village amenait une animation qui faisait ressembler à des cimetières les paroisses alentour. Ainsi, chaque jour, un autobus gris fer de l'armée faisait la navette entre la base et Québec. Au retour, il s'arrêtait au

magasin Côté et on voyait parfois en descendre de superbes créatures qui étaient allées tromper leur ennui en ville. Elles étaient hâlées, alors que les femmes de chez nous préservaient encore leur teint pâle ; elles portaient des robes décolletées, les nôtres osaient à peine montrer leurs genoux ; elles se maquillaient comme des stars de cinéma, tandis que nos paroissiennes craignaient de se faire traiter de guidounes si elles se fardaient un peu trop. Elles pouvaient se le permettre puisqu'elles étaient protestantes, donc déjà condamnées à l'enfer.

En été, je rôdais souvent autour du bus arrêté dans l'espoir de reluquer une de ces beautés exotiques. Je choisisais les jours de grande chaleur propices aux tenues légères. J'espérais tout spécialement une grande rousse, superbe, dont les décolletés me donnaient le vertige. Quand je l'apercevais, c'est mon regard qui devenait un puissant radar, tenace et scrutateur, mettant son bustier au défi de larguer ses bombes.

Le Radar m'apparaissait comme un lieu merveilleux et fascinant. Son aspect le plus mystérieux lui venait des trois grands dômes argentés qui faisaient une triple couronne à la montagne. Ces trois gros yeux globuleux qui épiaient inlassablement le ciel pouvaient être vus à des milles à la ronde.

La base elle-même avait été aménagée dans un lieu que les vieux appelaient le Chaudron, sorte de vaste cuve au pied de la montagne. C'est là que vivaient, dans des maisons propres et bien alignées, les militaires et leurs familles, quelque huit cents personnes au total. Ils jouissaient d'une piscine, d'une salle de cinéma, d'un gymnase, d'une salle de quilles, de rues asphaltées, toutes choses qui nous faisaient baver d'envie. Sans parler du bar, du mess comme il fallait l'appeler, où la bière était vendue dix cennes.

Mais cette bière presque donnée et cette piscine chauffée, nous

ne pouvions qu'en rêver. La base était interdite aux civils. Des policiers militaires postés dans une guérite en contrôlaient l'accès. Ils ne soulevaient leur barrière que pour laisser entrer les travailleurs affectés à l'entretien des installations. Mais aucun d'entre eux n'était jamais monté jusqu'aux mystérieux dômes au sommet de la montagne. Cette zone demeurait top secret.

— Je sais comment aller en haut.

Tom Higgins avait parlé sur un ton neutre, comme s'il avait déballé une évidence du genre «Je sais respirer».

Ma méfiance s'éveilla. Je le connaissais trop bien, ce ton badin, cet air de n'y attacher aucune importance.

— Il y a un chemin sur l'autre versant de la montagne. Je le sais, je l'ai vu une fois à la chasse avec mon père.

Il m'expliqua que ce chemin longeait une canalisation qui reliait la rivière Beurivage, au pied de la montagne, à une station de pompage située au sommet. Le chemin, assez large pour laisser passer un petit véhicule, permettait d'aller inspecter le barrage retenant l'eau qui alimentait toute la base.

Nous étions dans la cour de la beurrerie, à l'arrêt sur nos bicycles. Tom donna un bon coup de pédale, décrivit un grand cercle autour de moi avant de freiner sec à deux pouces de mon vélo. Il leva la tête et fixa longuement les trois dômes qui se découpaient dans le ciel.

— Ça doit être quelque chose de voir ça de proche, hein?

Il repartit sur son CCM déglingué. Cette fois, il tourna deux fois autour de moi, comme s'il tissait un lien invisible.

— Ce serait maudit de pas avoir vu ça avant que le Radar ferme pis qu'ils démolissent tout.

Je n'étais pas complètement bouché. Je le voyais bien venir avec ses gros sabots, mais cette fois il ne m'aurait pas. Vas-y tout seul, fêlé d'Irlandais !

— J'irais bien tout seul, mais si j'y vais tout seul, personne va me croire.

Non, il ne me ferait pas replonger. J'avais encaissé trop de horions à cause de lui, subi trop de punitions, essuyé trop de remontrances.

Le rouquin repartit pour un autre tour, plus serré cette fois, avant de revenir piler juste sous mon nez.

— Pis si on y allait demain, toé pis moé ?

— O.K., répondis-je sans hésiter.

Le lendemain, nous partîmes tôt. Nous avons d'abord enfilé le rang Sainte-Catherine, caillouteux et plein de côtes. Très vite, le soleil s'est mis à taper dur. Chaque véhicule qui passait nous enveloppait d'un copieux nuage de poussière que la sueur collait à notre peau. Nous passions devant de petites fermes accrochées aux flancs des coteaux. Certaines avaient déjà été abandonnées, leurs propriétaires rebutés par le sol rocailleux, les rendements faméliques et le labeur écrasant. Ces pauvres hères étaient souvent des Irlandais qui n'avaient survécu à Grosse-Île que pour venir s'arracher le cœur sur ces terres de roches.

Après trois heures de pédalage forcené, nous parvînmes devant la base que nous osâmes à peine regarder, tels des conspirateurs craignant de se trahir. Passé la station, il nous fallut emprunter le rang de la Fermanagh, à côté duquel le Sainte-Catherine avait l'air d'une *autobahn*. Sinuant en plein bois, ce chemin déserté avait fini par nous mener jusqu'à un méchant pont enjambant la Beaurivage.

— Cachons nos bicycles dans les branches, dit Tom. À partir d'ici, on va continuer à pied.

— C'est encore loin ?

— Pantoute ! On marche sur le bord de la rivière une petite demi-heure pis on arrive au chemin que je t'ai parlé.

J'entendis sonner l'angélus au clocher du village.

— Mangeons un peu avant.

J'attaquai à belles dents la beurrée de baloney que je m'étais préparée la veille, avant de m'apercevoir que Tom n'avait rien apporté. Je lui tendis la moitié de mon sandwich.

— Non, non, j'ai pas faim, dit-il en dévorant mon lunch des yeux.

— Prends-le, insistai-je. Il faut refaire nos forces.

— Ouais, t'as peut-être raison.

Il prit sa part et l'engloutit d'un coup.

Il nous fallut une heure d'une marche exténuante à travers d'épais fourrés et des essaims de frappabords encore plus épais pour arriver jusqu'au barrage. À mesure que ma face enflait, mon courage se dégonflait. Tom Higgins, qui le sentait bien, entreprit de faire diversion. Il se mit à fredonner :

— *Love, lovemidou, hello, lililou, yéyé, dididou, o please, lovemidou, dou, dou, dou...* Tu la connais, cette chanson-là ?

— Non.

— Pourtant, ça tourne souvent à la radio. La preuve, j'ai tout appris les paroles.

— Notre radio a une lampe de brûlée.

— Hier soir, ils l'ont fait jouer deux fois à WPTR.

C'est Tom Higgins qui m'avait montré à capter WPTR en provenance d'Albany. « Si tu veux de la vraie musique, m'avait-il dit

en prenant ses grands airs, c'est là qu'il faut que tu ailles. Mais juste le soir, le jour, tu peux pas le pogner. Ça vient des États.»

— C'est un nouvel orchestre qui joue ça. C'est des Anglais d'Angleterre. Ils s'appellent les *Bitelles*. Sont bons en *shit*.

Tom Higgins aimait bien ponctuer ses déclarations de quelques mots d'anglais. Généralement des jurons ou des insultes, car c'était à peu près les seuls termes de cette langue qu'il connaissait. Car malgré son patronyme et ce qu'il aurait aimé laisser croire, il ne parlait pas mieux l'anglais que moi.

— Les *Bitelles* ? C'est un drôle de nom.

— Pete Clancy m'a dit que c'était une sorte de bebittes.

Je regardai les nuées d'insectes qui me tournoyaient autour, me disant qu'il y avait probablement des *bitelles* parmi eux.

— En tout cas, ils sont bons. J'espère qu'ils vont en faire d'autres, dit Tom.

Nous finîmes par arriver au barrage et au chemin qui grimpait au sommet. Il était raide et droit comme un soldat au garde-à-vous.

— À partir d'ici, chuchota Tom, vaut mieux fermer nos boîtes et pas faire de bruit.

La montée épuisa mes dernières forces. Au début, j'étais inquiet, je jetais des coups d'œil à gauche et à droite, épiais le moindre son. Mais rien, silence total. La seule alerte fut causée par le froufroutement d'une perdrix qui s'envolait. Tom, qui marchait devant moi, s'arrêtait parfois pour m'encourager et me rappeler, l'index sur la bouche, la règle du silence. De temps en temps, une trouée dans les arbres me permettait d'apercevoir le village tout en bas et son orgueilleux clocher, devenu minuscule. L'air fraîchissait et le chemin devint moins abrupt.

Tout à coup, je butai sur Tom, à l'arrêt, statufié. Alors, levant la

tête, je les vis à mon tour, magnifiques, immenses : les trois dômes d'argent étaient là, posés sur leur socle de béton armé, formidables champignons d'acier surgis du roc. J'avais l'impression d'être transporté dans un film de Martiens. Tom écarquillait les yeux, écrasé par la masse de ces gigantesques sentinelles qui veillaient sur l'Amérique. Ce spectacle insolite, solennel, avait réussi à couper le sifflet de ce hâbleur d'Irlandais. Je me ressaisis le premier.

— Brettons pas ici, dis-je en tirant Tom par la manche.

— Attends, juste une minute.

Surgi de je ne sais où, je vis apparaître dans sa main un appareil photo.

— Tu vas me prendre en portrait. Arrange-toi pour qu'on voie bien les bâtisses en arrière. Fais attention au kodak, c'est un cadeau de mariage à ma sœur Gwen. Tu pèses sur ce bouton, là.

Tom grimpa sur une grosse pierre, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Il prit la pose d'un lutteur qui exhibe ses biceps après une victoire, et les trois dômes à l'arrière semblaient être ses trophées. Clic !

— Astheure, personne pourra dire qu'on est pas venus.

— Maintenant, allons-nous-en, le pressai-je.

— Une minute ! Passe-moi le kodak et prends ma place, je vais te tirer la binette.

La tentation de la célébrité fut plus forte que ma peur. Je grimpai à mon tour sur la roche pour la photo qui épaterait la cour de l'école et Claudine Côté. Et clic !

Soudain, je me sentis pris dans un étau et je décollai de terre en même temps qu'une grosse voix me cria dans l'oreille quelque chose que je ne compris pas. Je vis Tom Higgins détalé. Il n'alla pas loin. Jaillissant de la forêt, un soldat large comme une porte de grange le

saisit et le mit sous son bras comme si c'était une baguette de pain.

Tom avait beau lancer de furieuses ruades, le grand escogriffe ne semblait même pas s'en apercevoir. De sa main libre, il décrocha un walkie-talkie de sa ceinture et baragouina quelque chose en anglais. J'entendis klaxonner.

Nos kidnappeurs finirent pas nous remettre à terre mais en gardant une main solide sur notre épaule. Ils nous firent marcher jusqu'au chemin qui descendait vers la base. Une voiture nous y attendait. Sur les portières, déjà ouvertes, j'eus le temps de lire *Military Police* avant que les soldats nous forcent à monter et à nous installer au milieu de la banquette arrière. Le chauffeur, seul à l'avant, aussi impassible que ses collègues, démarra.

Oui, nous étions faits comme des rats. Coincés entre les deux grands couacs, Tom et moi n'en menions pas large. L'un des gardes prit l'appareil photo que mon ami portait toujours en bandoulière et le lui enleva.

— Hé, c'est à ma sœur, protesta-t-il.

— *Confiscated*, dit le soldat en fourrant l'appareil dans un sac.

— Maudits Anglais ! maugréa Tom qui avait hérité de ses ancêtres un lourd contentieux avec les sujets de Sa Majesté.

— *Shut up !* fit le policier qui semblait être le chef.

En ce milieu d'après-midi, la base était tranquille. Nous étions le seul véhicule en circulation. Nous passâmes près de quelques hommes, des civils, occupés à réparer un bout de route. Parmi les travailleurs, je crus reconnaître mon père. Je m'enfonçai dans mon siège.

Notre voiture finit par s'arrêter devant un petit bâtiment blanc à l'entrée de la base. En haut de la porte, je pus lire :



*Military Police*

*13<sup>th</sup> Aircraft Control and Warning Squadron*

Sans un mot, les gardes nous firent entrer et nous conduisirent dans une pièce étroite sans fenêtre où se trouvaient un lit pliant, une chaise et une petite table.

— *Wait here*, dit le soldat mahousse avant de refermer la lourde porte.

On entendit un tintement de clés et le claquement sinistre d'un loquet. Nous étions prisonniers.

Il flottait des odeurs de désinfectant, d'urine et de vomi dans notre cellule où venaient dessoûler les militaires sur la brosse. Tom Higgins fit d'abord le tour de la pièce, cherchant une voie d'évasion, comme en dénichent toujours les héros dans les films. Ne trouvant rien, il s'allongea sur le lit, mit ses mains sous sa nuque et fixa le plafond avec la résignation d'un taulard endurci. J'enviais son stoïcisme, moi qui, malgré ma fatigue, tournais en rond dans le réduit. Déjà, le mot *police* faisait peur ; associé à *militaire*, il devenait terrifiant. Personne ne savait que nous étions ici. Nos geôliers pouvaient nous faire disparaître à jamais dans des oubliettes ou nous faire un lavage de cerveau ou nous torturer ou...

La porte s'ouvrit et le policier géant en remplit toute l'embrasure.

— *Come on*.

Nous tenant chacun par l'épaule, il nous conduisit à un bureau où nous attendaient deux militaires. Le premier, portant casquette et moustache, mains dans le dos, nous regarda d'un air sévère. L'autre, plus jeune, plus petit, avait l'air moins intimidant. C'est lui qui brisa le

silence.

— Assoyez-vous, dit-il en français.

L'autre aboya quelque chose en anglais.

— Lui, c'est le commandant de la base. Il veut savoir vos noms. Je donnai le mien.

— Gaston Guay, répondit Tom Higgins.

— D'où venez-vous ?

— Du village.

— Qu'est-ce que vous êtes venus faire ici ?

— On s'est perdus, essaya Tom.

Le commandant abattit sa main sur le bureau avec une violence qui me fit sursauter. Il fit apparaître l'appareil photo et aboya de nouveau.

— Le commandant ne vous croit pas. Il dit que vous êtes des espions communistes.

Le pire était en train d'arriver. Pour le conjurer, je niai énergiquement, arguant que dans ma famille, on était peut-être rouges mais sûrement pas communistes. Le galonné jappa encore.

— Le commandant dit que vous êtes des taupes.

Cette fois, ce fut Tom Higgins qui protesta. L'accusation l'avait vexé. C'est vrai qu'avec ses deux grandes palettes, ses oreilles pointues et son nez effilé, il ressemblait un peu à un rongeur.

— *Vy govorite po-rousski ?* Parlez-vous russe ? Le commandant pense que vous êtes des Soviétiques.

Tom Higgins croisa les bras sur la poitrine, signifiant par là que cette conversation ne le concernait plus. Le commandant se lança dans une longue diatribe. Il me semblait que de temps à autre, tout en continuant de vociférer, il tournait la tête vers le mur comme s'il ne voulait pas qu'on voie son visage. L'officier canadien-français, lui, se

mettait parfois la main devant la bouche.

— Le commandant, traduisit-il, devrait vous remettre au FBI ou à la CIA. Les Américains veulent qu'on vous expédie tout de suite à Washington. Le président Kennedy a été informé et il n'est pas content du tout. Il dit qu'on devrait vous fusiller. Mais le commandant a décidé de risquer sa carrière et de vous donner une chance. Il va vous laisser partir. Mais il jure sur sa croix de Victoria que si on vous revoit rôder autour de la base, ce sera le peloton d'exécution. C'est compris ?

— Oui ! répondis-je avec empressement.

Tom se contenta de hocher la tête.

L'officier nous désigna le policier militaire.

— Le caporal et ses hommes vont vous reconduire au village. Disparaissez.

Ouf ! Je me levai, soulagé comme un condamné recevant sa grâce. Tom, lui, tendit la main vers le commandant.

— Mon kodak. Redonnez-moi mon kodak.

— *Confiscated !* jeta le commandant.

— C'est à ma sœur !

— *Confiscated !*

— Y'est neuf !

— *Forget it !*

— Viens-t'en, dis-je.

— Maudits Anglais ! grinça Tom entre ses dents.

Nous nous dirigeâmes vers la porte où nous attendait la grosse police. Le commandant aboya une dernière fois.

— Attendez, dit l'interprète.

Il pointa un doigt vers Tom.

— Le commandant voudrait savoir si t'as déjà pensé entrer dans

l'armée.

Notre retour au village ne passa pas inaperçu. Pour être sûr que personne ne nous manquerait, le chauffeur avait actionné les gyrophares. J'essayais de me rendre invisible, mais Tom Higgins vivait ce retour comme s'il était John Glenn paradant sur Broadway. Souriant, il envoyait la main à tous ceux qu'il voyait, et il en vit beaucoup, car les militaires firent deux fois la rue Principale avant de nous débarquer devant la patate Chez Aline au cœur du village, où on avait le plus de chances de trouver des badauds. Ils voulaient que tout le monde soit au courant de notre mésaventure.

Tout le monde le fut en effet. Y compris mon paternel, qui me passa un savon, m'interdit la radio, me menaça du pensionnat et me rappela que mon étourderie aurait pu lui coûter sa job. Chez Tom Higgins, c'est surtout la disparition de l'appareil photo qui fit un foin de tous les diables. Malgré tout, son père vint avec nous le lendemain avec sa vieille dépanneuse Fargo récupérer nos bicycles.

Tom m'a toujours soutenu qu'il savait que le commandant bluffait. Il n'en a jamais rien dit aux autres, car cela aurait diminué notre gloire. Pour ma part, il m'a fallu quelques semaines pour m'en convaincre, semaines pendant lesquelles je me couchais certains soirs en me demandant, dans un mélange de peur et d'orgueil, si, quelque part, à Langley ou ailleurs, on avait conservé dans d'épais dossiers estampillés *Top Secret* les photos de deux ti-culs montrant leurs muscles.

## Rouges

Ce soir-là, j'écoutais WPTR, l'oreille dans la gueule de la grosse RCA Victor tout juste réparée, quand mon père, pourtant Lacordaire depuis son mariage, rentra fin soûl à la maison.

— On a gagné, réussit-il à bafouiller avant de s'écraser dans la berceuse verte, sa berceuse, sur laquelle nous, sa progéniture, n'avions pas le droit de poser les fesses.

— Rentre, Jos, reste pas sur la galerie. Viens prendre un gin.

Jos Larochelle, aussi mal assuré sur ses jambes qu'un poulain naissant, fit son entrée. Jos, c'était le fidèle parmi les fidèles. Chaque matin de la semaine, avant d'aller chercher la malle à la gare de Sainte-Marie, il s'arrêtait à la maison. Pendant vingt minutes, dans la fumée de leurs cigarettes, lui et mon père refaisaient le monde. Jos parlait, mon père acquiesçait et les deux toussaient comme le sanatorium Bégin tout entier. Quand Jos se levait pour partir, mon père essayait immanquablement de le retenir par cette étrange formule de politesse : « Fume, fume ! »

Mais, postillon consciencieux, Jos déclinait toujours l'invitation.

— On a gagné, baptême.

— Ouais, fit Jos.

Mon père m'avisa.

— Va chercher la bouteille de gin dans la dépense. On a gagné.

Il se releva tant bien que mal, mit son bras sur l'épaule de Jos et

entonna :

— On a gagné nos épaulettes, maluron, malurette.

C'était la première fois que je le voyais paqueté, la première fois que je l'entendais chanter.

Ma mère arriva d'en haut.

— Chut ! Tu vas réveiller tout le village.

— Maman, on a gagné ! On a gagné, baptême.

Tenant toujours Jos d'un bras, mon père passa l'autre au cou de maman, l'attira vers lui et l'embrassa sur la bouche. Encore du jamais vu !

— Tu sens la boisson.

— J'avais soif. La traversée du désert a été longue.

— Quinze ans au moins, appuya Jos.

— Va chercher le gin, me répéta le paternel.

Ma mère me fit signe de rester à ma place.

— Jos, tu devrais rentrer. Marthe-Ange doit t'attendre. Quant à toi, dit-elle à mon père, il faut que tu dormes. Gagnant ou pas, demain, tu travailles.

Mon père se laissa docilement retomber dans sa berceuse. Jos sortit en chambranlant et en rappelant à tout le village qu'il avait gagné ses épaulettes et que pas un maudit Bleu ne pourrait les lui reprendre.

Tous les hommes de la paroisse étaient plus ou moins éméchés ce soir-là. Les Rouges célébraient une victoire longtemps attendue, les Bleus noyaient une défaite qu'ils n'avaient pas vue venir. Le gin avait coulé parce que, en ce jour historique, le Rouge Viateur Pelchat avait conquis la mairie de la paroisse et que le Bleu Toine Drouin en avait été évincé après un long règne.

Certes, la province s'était peinte en rouge trois ans plus tôt, mais

la paroisse, peuplée en majorité de cultivateurs nostalgiques de Duplessis, était restée bleue. Or, mon père ne serait pas satisfait tant que la Lune elle-même n'aurait pas viré au rouge. Chez lui, cette exaltation partisane ne relevait pas de l'idéologie, mais de la génétique. L'ADN de la famille baignait dans le carmin. C'était comme ça depuis l'arrivée des Vikings. Les oncles, les frères, les épouses, les enfants, les épouses des enfants, tout le monde votait rouge de génération en génération. Peut-être qu'un lointain aïeul avait été insulté par une notabilité de l'autre camp et que c'est cet affront qu'il fallait continuer de laver encore aujourd'hui.

Aimer les Rouges ne suffisait pas, il fallait aussi haïr les Bleus. Les Bleus de la paroisse, mon père les saluait à peine d'un léger hochement de tête, il ne leur parlait jamais. Tous ses amis étaient rouges. Pour lui, un mécréant rouge vaudrait toujours mieux qu'un saint bleu. Si on lui avait demandé pourquoi il votait rouge, il aurait été bien embêté de répondre. Il n'avait aucun avantage matériel à espérer d'une victoire de son clan : ni emploi à la voirie, ni ponceau neuf à l'entrée. Ces poussées de fièvre ne manquaient pas de détonner chez cet homme d'ordinaire mesuré, discret et peu loquace qui, pour l'instant, affalé dans sa chaise, ronflait comme un tracteur.

Il me fallait prendre garde, car le manichéisme paternel avait tendance à déteindre sur moi. J'étais moi aussi enclin à voir les Bleus comme des gens un peu louches et hypocrites. Je les connaissais bien : en plus des cultivateurs bornés, tous les Delisle, les Drouin, les Fecteau faisaient partie de l'engeance honnie. À l'inverse, du côté des bons Rouges pratiquants, on retrouvait les Larochelle, les Savoie, les Landry et la plupart des Irlandais. Ce qui me retenait de m'engager totalement dans la vendetta familiale, c'était Claudine Côté, la fille de Léandre, un Bleu bon teint. Claudine était dans ma classe et je n'étais

jamais plus rouge que lorsqu'elle posait ses beaux yeux bleus sur moi. Elle-même n'avait cure de ces triviales querelles Rouges-Bleus ; tout ce qui lui importait, c'était de devenir hôtesse de l'air.

Mon père ronflait toujours, heureux comme si on venait de l'élire premier ministre.

À la radio se mit à jouer une musique pleine de soleil qui me donna justement envie d'embrasser Claudine Côté. Je reconnus la chanson que Tom Higgins m'avait fredonnée l'autre jour. J'avais appris de mon frère Fernand que le nom du groupe s'écrivait Beatles, que la chanson s'appelait *Love Me Do* et que le mot *love* y était répété vingt et une fois.

Je montai le volume de la radio avant que s'éteignent les derniers *love me do*. Mon père ouvrit un œil.

— Dis-le pas à ta mère, marmonna-t-il, mais on a fait brûler un bonhomme de paille devant chez Toine Drouin.

Et il se rendormit avec un sourire béat.

Cher père, je devinais sa satisfaction. Toine Drouin, gros cultivateur, était depuis des lustres maire de la paroisse et l'organisateur en chef des Bleus, autrement dit, celui par qui le mal arrivait. Il s'était toujours fait un malin plaisir de coller ses affiches sur le poteau de téléphone au coin de la maison ou de faire une longue pause juste devant chez nous quand, dans sa voiture coiffée de haut-parleurs, il annonçait ses soirées électorales.

Tom Higgins et moi nous risquions parfois à marcher derrière lui, contrefaisant sa grosse bedaine et sa lèvre supérieure retroussée jusqu'à toucher sa narine gauche.

Faire brûler un bonhomme de paille était l'insulte suprême. Rien



n'était plus humiliant que de voir flamber sous sa fenêtre ce mannequin mal dégrossi allumé par des vainqueurs vindicatifs.

Toine Drouin avait dû mordre le tuyau de sa pipe jusqu'à laisser l'empreinte de ses dents dans l'ébonite.

— Éteins ta radio et va te coucher, m'intima ma mère en sortant de sa chambre en pantoufles et jaquette.

Elle secoua doucement mon père.

— Toi aussi, viens te coucher.

— Maman, on a gagné, baptême, on a gagné.

— T'as surtout gagné un bon mal de tête. Toi, viens m'aider, on va mettre ton père au lit.

Ma mère et moi réussîmes à mettre le triomphateur sur ses pieds.

— T'es un bon garçon, marmonna mon père.

Décidément, c'était soir de premières.

— T'aimes ça, écouter la radio, hein ? Demain, on va aller à Sainte-Marie t'acheter un transistor.

Un transistor ? Wow ! Et dire qu'il avait failli m'arracher une oreille quand les grosses polices du Radar m'avaient ramené.

— Nous verrons ça demain, tempéra ma mère. Maintenant, dors.

Nous l'allongeâmes dans le lit tout habillé.

— On a gagné, baptême, marmotta-t-il avant de se remettre à ronfler, l'air satisfait comme s'il venait d'arriver au ciel et de découvrir qu'il était tapissé de rouge.

Bien entendu, je ne reçus jamais de transistor.

Pourtant, je l'aurais bien mérité. Car, sa victoire, c'est à moi que mon père la devait. À moi et à Tom Higgins. Surtout à Tom Higgins.

En fait, tout est arrivé à cause de Simon Drouin, le petit-fils de

celui qui était toujours, à ce moment-là, maire de la paroisse. En ce jour d'élections, à la récréation de l'avant-midi, Tom et moi nous lancions le ballon dans la cour de l'école quand mon ami repéra Noëlla St-Hilaire qu'il n'aimait pas parce qu'elle l'avait tant de fois dénoncé. Elle jouait au bolo près d'une flaque de boue. De toutes ses forces, Tom lança le ballon dans le trou d'eau avec l'espoir d'éclabousser la petite rapporteuse. Il réussit son coup, mais le projectile alla terminer sa course dans le dos du grand Drouin, qui se retourna en grimaçant. Il nous identifia comme les coupables et ramassa le ballon rouge qu'il entreprit de faire sauter dans sa main d'un air absorbé.

— Hé, Drouin, renvoie-le ! cria Tom.

Drouin fit celui qui n'avait rien entendu.

— Arrête de niaiser ! Lance !

Mais Simon Drouin continuait de projeter le ballon en l'air, concentré comme s'il jonglait avec des assiettes de porcelaine.

Tom et moi nous approchâmes. Il n'était pas question de le reprendre de force. Drouin avait deux ans et deux pieds de plus que nous et il était avec ses chums, Jocelyn Fecteau et Martial Delisle.

Tom Higgins se planta devant lui, la main tendue.

— Arrête de faire le phoque, Drouin, pis donne-moé mon ballon.

— C'est à toé ou à ton petit chien de poche rouge ? demanda-t-il en me désignant.

Tom se raidit. Il n'aimait pas qu'on m'asticote, c'était sa chasse gardée.

— C'est drôle que tu parles de chien, Drouin. J'ai justement fait opérer le mien la semaine passée. Je trouvais que son derrière ressemblait trop à ta face.

Je vis les doigts de Drouin se crispier sur le ballon.

— T'as une grande gueule, Higgins, assez grande pour que je te fasse avaler ton ballon.

— Ça tombe mal, j'ai pas faim.

— T'as sali ma chemise, pis tu m'as fait mal.

— Tu devrais être content, ça fait un bleu de plus.

Lentement, prenant tout son temps, le petit-fils du maire sortit un canif de sa poche, l'ouvrit et planta la lame dans le ballon.

— Pschitt ! Encore un rouge qui se dégonfle, ricana Simon Drouin.

— C'est tout ce qu'y sont capables de faire : de l'air, ajouta Jocelyn Fecteau.

— Ils s'aplatissent facilement, renchérit Martial Delisle.

— C'est ce qu'y vont faire encore aujourd'hui, assura le pourfendeur de ballon.

Il nous toisait et l'orgueil des Drouin soulevait le coin gauche de sa lèvre supérieure jusqu'à l'arête de son nez, pareil à son grand-père Toine.

— T'as pété mon ballon, maudit malade, constata Tom Higgins, incrédule.

— Tiens, prends-le, ton ballon, pis scrame !

Drouin tendit à Tom le ballon rouge qui ressemblait maintenant à une vieille bouillotte.

— Je te gage qu'aujourd'hui c'est vous autres qui allez perdre.

Drouin nous tourna le dos.

— Envoie, Drouin, gageons. As-tu peur ?

L'interpellé continua de l'ignorer.

— T'as peur, Drouin. C'est pour ça que t'es bleu, c'est la couleur des filles.

L'insulte fit pivoter Drouin.

— Fais de l'air, Higgins, comme ton ballon. Pis qu'est-ce que tu voudrais gager, pauvre ti-cul? T'as rien à part ta grande gueule.

— Ce que tu voudras.

— N'importe quoi?

— N'importe quoi.

La témérité de l'Irlandais provoqua des murmures autour de nous. L'algarade avait fini par provoquer un attroupement. Des grands de onzième année attendaient le dénouement de l'affaire en tirant sur leur cigarette, tandis que des petits de première année qui s'étaient fauflés entre leurs jambes rigolaient en pointant le ballon dessoufflé.

Simon Drouin se concentra un moment avec Fecteau et Delisle puis revint vers nous.

— Comme tu tiens à faire un fou de toé, Higgins, voilà ce que je te propose. Si les Rouges perdent aujourd'hui, à partir de demain et pour une semaine complète, tu vas être mon serviteur de huit heures du matin à huit heures du soir. Tu vas porter mon sac, cirer mes chaussures, faire tout ce que je commande. Et sans rechigner, sans dire un mot. Si tu chiales, on rajoute un jour à chaque fois. Obéissance et silence absolus. Es-tu encore prêt à gager?

Tom Higgins allait répondre non, bien sûr. Les Rouges allaient perdre, même un zélateur comme mon père le voyait bien. Mais Tom Higgins réfléchissait dans le silence, ignorant mes gestes l'incitant à refuser.

La cloche sonna la fin de la récréation. Personne ne bougea.

— Une semaine, tu dis?

— Pis tu fermes ta gueule.

— Ça va pour moé. Pis toé, si tu perds, tu m'achètes un ballon neuf.

— Pas de problème, répliqua Drouin, sûr de ne pas avoir à

sortir une cenne de ses poches.

— Pis tu jures que dimanche prochain tu vas venir à la grand-messe habillé en rouge des pieds à la tête.

Drouin hésita un moment avant de se rappeler qu'il y avait autant de chances de voir les Rouges l'emporter que de voir rebondir le ballon crevé qu'il tenait toujours à la main.

— Tu l'auras voulu, Higgins. Tout le monde est témoin?

Le «oui» sonore de dizaines d'élèves vint sacraliser la gageure.

— Une dernière chose, Drouin : si je gagne, c'est moé qui te fournis le linge pour t'habiller.

— Comme tu voudras, esclave.

Drouin lança le ballon évidé au bout de ses bras. Les maîtresses frappaient aux vitres des classes et nous adressaient des signes pressants. Nous rentrâmes à l'école.

Sur l'heure du dîner, Tom m'entraîna à la salle paroissiale, édifice de briques rouges, érigé face à l'église. On s'y réunissait pour tisser, danser, discuter, jouer la comédie et même, une ou deux fois par année, assister à un film agréé par le clergé. Aujourd'hui, on y votait.

L'installation était sommaire, on n'attendait pas le XXIII<sup>e</sup> congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. Au bout de la salle, sur la scène où se produisaient nos artistes locaux, on avait dressé une table derrière laquelle se tenaient les officiers de l'élection, Ludger Grégoire, le secrétaire municipal, et son épouse Jeanne D'Arc. À leur droite se trouvait l'isoloir où la voix du peuple s'exprimait haut et fort, en particulier quand l'électeur avait troqué son vote contre un flacon de gin.

Postés à l'entrée, Tom et moi pûmes ainsi observer la

démocratie en action avant que Normand Labbé, bien sanglé dans son uniforme vert épinard de garde paroissial, vienne nous intimer de déguerpir.

Dans la cour, je croisai mon père qui arrivait au volant de sa Strato Chief pleine de passagers. Il avait pris un jour de congé pour cabaler. Car il ne faut pas croire que les gens de la paroisse étaient tous teints en bleu ou peints en rouge. On devait aussi compter avec une masse de branleux qu'il fallait cajoler ou intimider. C'était justement de ces velléitaires que mon père allait débusquer au fond des rangs, des gens qu'on ne voyait jamais au village, sauf le dimanche pour la messe et les commissions.

— T'as une montre ? me demanda Tom Higgins.

— Non.

— Trouves-en une. On se rejoint ici à quatre heures et demie.

— Pour quoi faire ?

— Gagner mes élections, crisse.

Depuis le temps que nous l'écumions, Tom Higgins et moi connaissions le village des toits jusqu'aux fondations. Nous savions où étaient les pommes faciles à voler, les brèches dans les haies de cèdres propices aux fuites rapides, les portes mal verrouillées qui s'ouvraient sur des explorations surprenantes. Nous avions depuis longtemps découvert qu'un des châssis à l'arrière de la salle, celui que dissimulait une talle de lilas, se descellait d'une simple torsion de couteau de poche. Il donnait sur la cave où était entreposé tout un bric-à-brac. Lors des soirées dansantes, quand l'entrée en haut était payante, nous y fauflions parfois pour écouter l'orchestre et le martèlement de centaines de talons qui faisaient le bruit d'une armée en marche.

— T'as apporté la montre ?

Je tirai de ma poche une montre de gousset dénichée dans la commode de la chambre de mes parents. Elle était plus grosse que la plupart des horloges. Mais elle marchait et indiquait quatre heures trente.

Nous étions accroupis devant la fenêtre. Tom Higgins n'était pas venu en classe cet après-midi, mais il avait avec lui son sac d'école, une chose informe qui sentait le poisson, lui servant aussi sans doute de sac de pêche. Il en tira un coupe-papier dont il inséra la lame entre le mur et le châssis. Celui-ci sortit de son cadre en un tournemain.

— Prends le coupe-papier, tu vas en avoir besoin. Astheure, entre.

Je le regardai, un peu surpris. D'habitude, c'est lui qui frayait le chemin. Je me glissai docilement dans l'ouverture et atterris sur le plancher bétonné de la cave. Je tendis les bras pour l'aider à se poser en douceur.

— J'y vais pas. J'ai autre chose à faire.

— Si tu viens pas, j'y vais pas non plus !

Je me précipitai vers l'ouverture et entrepris de me hisser sur le rebord de la fenêtre, mais il n'eut qu'à poser la main sur ma tête pour me repousser sans effort.

— Écoute, j'ai un plan. C'est facile. Tout ce que t'auras à faire...

J'avais toujours su que Tom Higgins était un peu fêlé. Mais quand il m'eut expliqué ce qu'il attendait de moi, j'eus la preuve qu'il était bon pour l'internement.

— Pis ? Qu'est-ce que t'en penses ? me demanda-t-il très fier de lui.

Je me ruai vers la fenêtre bien décidé à fuir ce piège à rats. Mais il avait beau jeu de bloquer ma route d'évasion.

— Mais qu'est-ce que t'as ? s'étonna-t-il en me repoussant sans rudesse dans la cave.

— Laisse-moé sortir !

— On en a pour une petite heure, pas plus.

— Je vais me faire pogner.

— Ben non, je vais faire une diversion.

— Prends ma place, je vais la faire, moé, ta diversion.

— Pauvre toé, si tu savais...

— Ça marchera pas.

— Ben oui, ça va marcher. Coudonc, as-tu la chienne ?

Bien sûr que j'avais la chienne, une grosse chienne rageuse qui farfouillait dans mes boyaux.

— J'ai pas peur pantoute. Mais ton plan de nègre marchera pas. Laissons tomber.

— Pis laisser gagner le baveux à Drouin ? Jamais de la vie, crisse.

— T'avais juste à pas gager.

— Il a pété mon ballon.

— Il était déjà à moitié dessoufflé, ton ballon.

— T'es prêt à reculer devant les Bleus ?

En fait, dans les dernières minutes, mes convictions politiques s'étaient beaucoup ramollies. J'étais de ceux qui apostasient sans remords à la vue du bûcher.

— On va devenir célèbres dans la paroisse.

— On pourra jamais en parler.

— Pas maintenant, mais plus tard. Plus tard, on va être une légende.

Je n'étais pas insensible à la gloriole, si utile pour jeter de la poudre aux yeux des filles. Mais s'il estimait que notre entreprise



pouvait nous réserver pour un lointain avenir une place dans la mythologie paroissiale, j'étais sûr pour ma part qu'elle nous vaudrait dès ce soir la place d'honneur au panthéon local des corniauds.

Accroupi dans l'embrasure, Tom Higgins continua de me déballer ses arguments. Celui qui finit par me convaincre fut le seul qu'il ne me servit pas : notre amitié ne résisterait pas à un refus de ma part. Si je ne faisais rien pour l'aider et qu'il dût être humilié pendant une semaine par ce frais chié de Simon Drouin, il m'en rendrait en partie responsable et ne me le pardonnerait pas. Tom Higgins n'avait pas le pardon facile.

— Faut que tu te décides. On a plus de temps.

Je poussai un soupir qui aurait pu rouvrir les eaux de la mer Rouge.

— O.K., O.K., je marche.

Il fouilla dans son sac puant et en sortit un tube de colle et un crayon de plomb chapeauté d'une efface qu'il me passa à travers l'ouverture.

— Oublie pas de remettre le châssis en place. Laisse aucune trace. On se retrouve tantôt.

Il se redressa et pendant un moment j'eus encore ses deux pieds à la hauteur de mes yeux. Son espadrille gauche, largement fendue au bout, semblait ricaner à mes dépens. Puis, il pivota et disparut en courant, me laissant seul dans cette cave sombre et humide d'où, armé d'un coupe-papier, d'un crayon de plomb et d'un tube de colle, je devais me lancer à la conquête du pouvoir.

J'avais une vingtaine de minutes à tuer. J'allai m'asseoir dans le fauteuil massif qui servait chaque année au couronnement de la reine de notre carnaval et dans lequel Claudine Côté allait sûrement s'asseoir un jour. Ma grosse montre en main, j'attendis sur mon trône

poussiéreux, comme un roi déchu, le moment de monter à l'échafaud.

À cinq heures quinze, j'empruntai l'escalier vétuste qui menait à la salle. J'avais beau monter sur la pointe des pieds, les marches de bois craquaient comme une rivière qui dégèle. En haut, une porte donnait sur le côté de la scène. Je l'entrouvris avec précaution.

Installés à leur table, Ludger et Jeanne D'Arc Grégoire s'ennuyaient ferme. À trois quarts d'heure de la fermeture du scrutin, ceux qui voulaient voter l'avaient fait, et ce n'étaient sûrement pas les cultivateurs qui allaient se pointer en pleine heure du train. Je ne voyais pas Normand Labbé, le garde paroissial, qui devait être à l'entrée, à l'autre bout de la salle, à réguler la circulation des mouches.

J'eus une pensée pour maudire Tom Higgins. Diversion, mon œil ! Môssieu s'était gardé le beau rôle, oui ! Il n'avait pas voulu me révéler ce que serait cette diversion. « Quand ça arrivera, tu vas t'en apercevoir », s'était-il contenté de me dire.

Je continuais d'épier Ludger qui griffonnait et Jeanne D'Arc qui bâillait en reluquant le plafond. J'enviais leur torpeur, moi dont le cœur ruait pour s'échapper de ma poitrine. Je sortis la grosse montre de ma poche : cinq heures vingt. Peut-être l'Irlandais avait-il raté son coup, peut-être pourrais-je renoncer à cette folie.

C'est alors que Louis-Nazaire lâcha un premier dong qui fit vibrer le ciel de la paroisse. Louis-Nazaire était équipé pour donner de la voix : c'était un gros bourdon de quatre mille deux cents livres suspendu dans le clocher de l'église. Il portait le nom de son parrain, Louis-Nazaire Bégin, cardinal de Québec, qui l'avait béni le 23 octobre 1915.

Tom Higgins avait réussi.

La cloche sonna un deuxième coup. Ludger Grégoire et sa femme échangèrent des regards interloqués. Les cloches à cette

heure ?

— Hé ! Venez voir ça !

C'était Normand Labbé qui appelait de l'entrée. Les Grégoire se concertèrent, hésitant à quitter leur poste.

— Venez voir vite ! Ça vaut la peine !

Le couple ne put résister. De toute façon, il ne viendrait plus personne et, de surcroît, ils resteraient à l'entrée, la seule et unique entrée. Ils se levèrent.

C'était à moi de jouer.

Sur des jambes que le trac faisait flageoler, je me risquai sur la scène : personne en vue, la salle était vide, tout le monde était sur le perron à contempler l'attraction que leur avait ménagée Tom Higgins. « Va falloir que tu te grouilles, m'avait-il enjoint. Pas plus que cinq minutes. »

Je me garrochai sur l'urne qui n'était rien de plus qu'une boîte en carton avec une fente sur le dessus. Je l'inclinai et, avec le coupe-papier, je découpai le dessous sur trois côtés, et les bulletins de vote s'échappèrent telle une nuée de papillons. J'en dépliai un : un X avait été tracé après le nom d'Antoine Drouin. Je l'effaçai, retournai mon crayon et refis un X à côté du nom de Viateur Pelchat. Je passai à un autre bulletin : c'était un vote rouge, je le laissai intact.

Dehors, la cloche continuait de sonner.

Je poursuivais fiévreusement mon travail de faussaire, gommant les X, les V et les O bleus pour les remplacer par des X, des V et des O rouges. Quand la marque laissée par l'électeur était trop appuyée, à croire qu'il avait passé dix minutes dans l'isoloir à peser sur son crayon, je n'y touchais pas. Je tombai aussi sur quelques bulletins blancs que je m'empressai de faire passer au rouge.

Louis-Nazaire sonnait maintenant à toute volée et, quand il

reprenait son souffle entre deux notes retentissantes, j'entendais les rires et les exclamations de Ludger, Jeanne D'Arc et Normand.

J'étais si fébrile que je cassai la mine de mon crayon, alors que je n'avais qu'une dizaine de bulletins de trafiqués, bien en deçà du quota que m'avait fixé Tom. Catastrophe ! Puis, je me rendis compte que les votants n'apportaient sûrement pas tous leur crayon de plomb, qu'on devait bien en mettre un à leur disposition. Je courus à l'isoloir. Ouf ! Il y avait un petit crayon rouge dont je m'emparai, et je pus reprendre ma tâche de falsificateur.

Tom Higgins avait peut-être raté l'école en après-midi, mais il s'était quand même instruit. Par exemple, il avait appris qu'à la dernière élection Toine Drouin avait été élu avec cinquante-huit voix de majorité. Sachant que, depuis lors, le maire n'avait pas gagné en popularité, il avait estimé qu'en inversant une trentaine de votes les Rouges avaient de bonnes chances de l'emporter.

«Pas plus que cinq minutes.» Un coup d'œil à la grosse montre posée sur la table me rappela que mon temps expirait. Les distractions étaient peut-être rares au village, mais la curiosité de Ludger Grégoire et de sa femme avait ses limites.

C'était assez. Je retournai dans l'urne les bulletins de vote éparpillés sur la table. Je remis en place le fond de la boîte et scellai le carton avec la colle transparente. Je replaçai le crayon dans l'isoloir et quittai la scène plus vite qu'un ringard sous une volée de tomates. Je dévalais l'escalier quand je m'aperçus que j'avais oublié la montre sur la table. Tête de linotte ! Cerveille d'étourneau ! Je retournai sur mes pas, fis un retour sur scène et récupérai la montre juste au moment où Ludger Grégoire réapparaissait dans le cadre de la porte.

Dehors, la cloche avait cessé de sonner.

Après avoir remis le châssis et fait disparaître la colle, le crayon

et le coupe-papier dans le massif de lilas, quitte à les récupérer plus tard, je revins vers la rue, encore ébranlé par ce que je venais de commettre. En tournant le coin du bâtiment, je vis dans le stationnement de l'église des dizaines de personnes qui regardaient en l'air, hilares, incrédules ou scandalisées.

Je levai la tête et découvris à mon tour ce qui captivait ces gens : là-haut, dans le clocher, Louis-Nazaire, le colosse de deux tonnes qui venait de donner la sérénade à toute la paroisse, avait été peint d'un bleu azur éclatant.

Je me glissai dans la foule qui grossissait de minute en minute. Je vis arriver le candidat Viateur Pelchat escorté de ses gardes rouges. Il regarda la cloche en secouant la tête.

— Encore un coup des Bleus, lança-t-il à la cantonade. Ces gens-là ne respectent rien.

Le maire en sursis Toine Drouin, entouré de sa cour, regardait lui aussi la cloche bleue en mâchouillant le tuyau de sa pipe.

— C'est un tour des Rouges pour nous discréditer, cria-t-il à la ronde.

— Pour peindre une grosse cloche, on avait pas besoin de monter si haut, répliqua son adversaire.

— C'est moi que tu traites de cloche ?

— C'est moi que t'accuses de profanation ?

Les Rouges et les Bleus marchèrent les uns vers les autres, les poings serrés. Entre les deux groupes, la statue du Sacré-Cœur, les bras tendus, semblait les inviter à se sauter à la gorge. C'est la Petite Délia, une vieille bigote, qui prévint la castagne en criant :

— Monsieur le curé ! Monsieur le curé arrive !

Le curé arrivait, en effet, suivi du bedeau. Il avait l'air furieux qu'il prenait pendant son prône pour fustiger les retardataires de la

dîme. Il se planta entre les deux camps.

— Que se passe-t-il ici ?

— C'est les Rouges, dit Toine Drouin.

— C'est les Bleus, dit Viateur Pelchat.

— C'est le démon, dit la Petite Délia en pointant le doigt vers le ciel.

À son tour, le curé aperçut la cloche teinte en bleu.

— Doux Jésus ! soupira-t-il avant de se tourner vers Toine Drouin. Vous devriez avoir honte, monsieur le maire. C'est une farce de mauvais goût, indigne de votre fonction. Vous devriez avoir le triomphe plus modeste. L'orgueil vous perdra, Antoine.

— Mais c'est pas moi, monsieur le curé.

— Pas vous, mais sûrement quelqu'un de votre clan. Pourquoi les Rouges auraient-ils peint la cloche en bleu ? Je vous le demande. En tout cas, maire ou pas maire, vous me la nettoierez et vous ferez un don à la fabrique. Et puis, qui l'a fait sonner, cette cloche ? Toutes les portes sont barrées.

— On pensait que c'était vous, bougonna Toine Drouin.

— Ou le bedeau, ajouta Viateur Pelchat.

— Nous n'étions au village ni l'un ni l'autre. J'ai reçu un appel il y a une heure d'une voisine de la vieille Mary McCaffery qui disait qu'elle était agonisante et qu'elle réclamait l'extrême-onction. Mais quand nous sommes arrivés chez elle à l'autre bout de la paroisse, on l'a trouvée en train de bêcher son jardin. C'est de chez elle que j'ai entendu sonner. Pourtant les portes...

— C'est un miracle ! s'écria la bigote.

— Plutôt un coup fourré, maugréa le curé. Bon ! Rentrez chez vous. On éclaircira cela plus tard. Allez souper.

Tom Higgins arriva au moment où la foule commençait à se

disperser, les deux mains enfoncées dans les poches.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Simon Drouin, qui l'avait aperçu, se mit à ricaner.

— T'as encore tout manqué, Higgins.

Tom ne lui répondit pas. Il le regarda s'éloigner un moment dans le sillage de son grand-père. Puis, il sortit sa main de sa poche et lui fit un doigt d'honneur. Un doigt dont le bout était du même bleu que la cloche.

Quand la place se fut vidée, Tom Higgins me fit signe de le suivre en direction du cimetière.

— T'as fait ta job ? me demanda-t-il à voix basse, comme si les morts pouvaient nous entendre.

— Sans problème, répondis-je d'un ton désinvolte, en fourrant dans mes poches des mains qui tremblaient encore.

Après s'être assuré que les lieux étaient déserts, Tom me conduisit vers le plus imposant monument du cimetière, celui que le prévoyant Toine Drouin avait déjà fait ériger et sur lequel il ne restait qu'à graver la date de son décès. Laquelle, dans la dernière heure, j'avais peut-être contribué à faire avancer.

Derrière la stèle de granite, je découvris une brosse à chauler fixée à un long manche, une bassine, une bouteille d'eau de Javel et une ceinture. Pas besoin d'être du Club des Cinq pour deviner qu'il s'agissait là des armes du crime. Elles étaient imprégnées du même bleu que le majeur de Tom Higgins.

— Aide-moé à ramasser. On va faire disparaître ça dans la rivière.

— Mais le curé a dit que toutes les portes étaient barrées. Par où t'es passé ?

— Par là, dit-il en montrant l'échelle souple qui courait du sol jusqu'à l'arête du toit de l'église.

Je regardai mon ami, incrédule. Personne ne se servait jamais de cette échelle qui remontait à la construction de l'église. Nous, les ti-culs, nous amusions bien à y grimper parfois, mais au quinzième barreau, le balancement et le grincement du métal rouillé nous persuadaient de redescendre. La légende voulait que seul Maurice Sylvain, casse-cou local et héros de Tom Higgins, se soit déjà risqué jusqu'en haut.

— Tu as dû avoir peur ?

Si je posai la question, c'était pour faire plaisir à mon ami, pour lui donner la chance de me balancer un méprisant « Me prends-tu pour Noëlla St-Hilaire ! ». Mais à mon grand étonnement, il resta silencieux. Tiens... tiens... Se pouvait-il qu'agrippé à son échelle branlante, alourdi par son barda qui devait le faire ressembler à Quasimodo, contraint parfois de regarder tous ces morts couchés cent pieds sous lui, se pouvait-il que pendant un moment Tom Higgins ait eu la chienne ?

— Quand je suis arrivé sur le toit, c'était brûlant. La prochaine fois, je mettrai des gants, crise, finit-il par répondre.

Nous franchîmes la haie qui ceinturait le cimetière et prîmes à travers champs la direction de la rivière. Je coltinai la ceinture et la brosse pas encore sèche qui laissait tomber des gouttes d'azur sur les pissenlits.

— Où t'as pris la peinture ?

— Dans le garage de mon père, c't'affaire. Il a peinturé l'Impala du père au gros Ti-Paul la semaine passée. C'est un restant. Je l'ai dilué avec de l'eau, testé sur mon bicycle pis je l'ai mis dans la bouteille d'eau de Javel.



Il devança ma prochaine question, heureux d'étaler ses prouesses devant le seul public qu'il aurait jamais.

— La brosse, je l'ai trouvée dans le hangar du voisin, pis la bassine est à ma mémère, c'est pour tremper ses verrues. Avec la ceinture, j'ai fait un ballot que je suis allé cacher au cimetière avant de te rejoindre.

Le bourdonnement de la Beaurivage, pas encore revenue de sa crue printanière, commençait à nous parvenir.

— T'as été chanceux en maudit que le curé soit appelé à l'autre bout de la paroisse.

Tom Higgins s'arrêta et me regarda avec ce mélange d'indulgence et d'exaspération que l'on réserve aux demeurés. Je compris.

— Oh! C'était...

— Moé, ben sûr. Quand je t'ai laissé à la salle, j'ai couru jusqu'à la cabine au bureau de poste. « Venez vite, monsieur le curé, Mary McCaffery est mourante et demande les derniers sacrements. Elle dit qu'elle a des gros péchés... »

Tom avait pris la voix aigrette d'une petite vieille pour dire cela et nous rigolâmes un bon coup.

— Après, je suis retourné au cimetière en courant. Crisse que j'ai couru aujourd'hui!

Nous arrivâmes sur la berge de la rivière. Tom déposa la bouteille d'eau de Javel et, d'un coup de pied rageur, l'expédia dans le courant.

— Si j'avais pris un plus gros contenant, j'aurais pu peindre les deux autres cloches. Ç'aurait eu plus d'effet. Ça m'a même pas pris cinq minutes pour colorer la grosse.

L'artiste frustré tira ensuite à l'eau la bassine bleuie. Je l'imitai,

lançant la brosse qui flotta, puis la ceinture qui coula.

— Hé ! C'est la ceinture des culottes du dimanche à mon père, je voulais la ramener, p'tite tête !

Je venais de risquer l'école de réforme pour Tom Higgins et voilà toute la reconnaissance à laquelle j'avais droit. Il est vrai que lui venait de risquer l'hôpital ou pire encore.

Nous reprîmes le chemin du village. Tom m'indiqua le clocher où Louis-Nazaire se confondait avec le ciel.

— Le bleu lui va bien. On devrait le laisser de même. Tu sais, peindre la cloche, c'était bien beau, mais il fallait que le monde le sache. Pis pour le savoir, il devait le voir. Pis pour le voir, il devait l'entendre.

Il m'expliqua alors qu'après avoir badigeonné le bourdon et jeté son matériel en bas du toit, il s'était laissé glisser le long de la grosse corde de chanvre qui descendait de l'anse de la cloche jusqu'à l'entrée de l'église, en se promettant de nouveau de mettre des gants la prochaine fois, crisse. Il avait arrêté sa course au jubé puis rejoint la nef par l'escalier.

Le concert pouvait commencer.

Tom Higgins pesait quatre-vingt-dix livres, la cloche, plus de deux tonnes. Mais l'Irlandais portait sur ses épaules la menace écrasante du joug de Simon Drouin, et c'est sûrement ce poids terrible qui lui permit de mettre en branle le mastodonte, de le faire se balancer, de quelques pouces d'abord, puis, avec de plus en plus d'amplitude, jusqu'à ce que le battant vienne heurter la robe de bronze, timidement au début, avec plus de force ensuite, plus de violence, jusqu'à enfin produire ces *do* percutants qui avaient rameuté la paroisse et fait désertir Ludger Grégoire et son épouse Jeanne D'arc.

Le carillon dura cinq minutes, les cinq minutes que le général Higgins m'avait allouées pour remplir ma mission.

— T'aurais dû voir ça. Je rebondissais jusqu'au plafond.

Ainsi donc, il s'amusait pendant que je crevais de frousse.

— Par où t'es sorti?

— La porte de la sacristie se débarre par en dedans.

Il avait récupéré brosse, bassine, bouteille et ceinture, qu'il avait dissimulées derrière la pierre tombale, et était venu nous rejoindre dans le stationnement, les mains dans les poches et l'air d'un ange descendu du ciel.

Nous nous séparâmes devant chez moi après que Tom Higgins m'eut rappelé d'écouter WPTR.

À six heures, on avait fermé le bureau de vote.

À sept heures, Ludger Grégoire avait dévoilé les résultats de l'élection.

À huit heures, mon père était paqueté.

J'avais été trop énervé pour compter les bulletins de vote que j'avais faussés. En tout cas, j'en avais fait assez pour que Viateur Pelchat soit élu avec vingt-neuf voix de majorité.

À la grand-messe, ce dimanche-là, l'église s'emplit comme pour la messe de minuit. Il n'y eut aucun retardataire, personne ne voulait manquer l'entrée de Simon Drouin. Pourtant, à l'étonnement général, le banc des Drouin restait vide. Depuis toujours, ils occupaient ce banc, le deuxième de la travée centrale après celui des sœurs ; on n'avait même pas fini de construire l'église qu'un Drouin s'y était déjà ostensiblement installé.

Quand le curé commença son prône, l'église bondée fit semblant de l'écouter, mais les fidèles cherchaient plus Simon Drouin que le

chemin du salut. Quelques-uns finirent par le découvrir, et ceux-là donnèrent des coups de coude à leurs voisins, et de chuchotements en doigts pointés toute l'assistance eut bientôt les yeux braqués sur lui. Il essayait bien de se dissimuler derrière une colonne au jubé, mais sa robe de velours écarlate et son chapeau cloche en laine rouge feu lançaient trop d'éclats pour qu'on puisse le manquer.

L'une des rares personnes que le spectacle n'intéressait pas était Tom Higgins. Lui qui ne pouvait s'empêcher de gigoter pendant plus de dix secondes était confit en dévotion. Immobile comme la statue d'un saint, il suivait la messe ce matin-là avec un recueillement mystique. À ses côtés, son père, quand il se levait, devait retenir ses culottes du dimanche avec sa main.

Nous apprîmes plus tard que le reste de la famille Drouin était allé à la messe à Saint-Patrice.

Le lundi, Tom Higgins reçut un ballon neuf, qui le soir même passa sous les roues d'un camion.

Le secret de la cloche bleue resta entre Tom Higgins et moi.

À part le fait d'avoir donné à mon père sa première gueule de bois depuis son mariage, l'élection d'un Rouge n'amena absolument rien de nouveau à la paroisse. Et c'était aussi bien comme ça.

## La Sainte Trinité

Le Radar, c'était glamour, mais la mamelle pérenne du village restait l'agriculture. La saignée vers les villes se poursuivait, mais les cultivateurs représentaient encore la majorité de la population de la paroisse. Ils trimaient dur, se plaignaient sans cesse et étaient convaincus qu'ils faisaient le plus beau métier du monde. Avec une vingtaine de vaches, quelques cochons, quelques poules, quelques cordes de pitounes, ils réussissaient à nourrir des familles de six, huit, dix enfants.

Cette agriculture n'était pas encore devenue névrotique. La paroisse vivait au rythme séculaire des champs. Seul le temps des foins pouvait provoquer une sorte de hâte, de sentiment d'urgence. Il arrivait même, les étés pluvieux, que le curé dispensât les hommes de chômer le dimanche afin qu'ils puissent travailler aux récoltes. Certains cultivateurs, parce qu'ils n'avaient que des filles ou que des enfants en bas âge ou pas d'enfants du tout, recrutaient des bras au village pour les aider dans cette période pressante. Il y avait les bonnes planques, celles où les repas étaient copieux, le terrain pas trop coûteux, l'ouvrage pas trop dur et les filles pas trop pires. Et il y avait les autres...

Parmi les autres, il y avait la Sainte Trinité. Ceux qui y étaient allés n'y étaient jamais retournés.

La Sainte Trinité, c'était Joachim Parent et ses deux sœurs, la Grosse Anna et la Petite Marie. Joachim, Anna, Marie : la Sainte Trinité. C'était approximatif, mais ça faisait rigoler.

Je ne les voyais qu'à l'église où ils avaient leur banc en biais du nôtre. Joachim ressemblait à Stan Laurel. Il avait l'air mélancolique, parlait peu et tellement lentement qu'entre le début et la fin de ses phrases l'univers avait le temps de prendre une considérable expansion. La Grosse Anna, courte sur pattes, hissait son huitième de tonne jusqu'au jubé en soufflant comme un vieux train avant de s'écraser sur son banc, cramoisie et tout en sueur ; peut-être respirait-elle mal à cause de sa moustache qui n'aurait pas déshonoré un grognard de la Garde impériale. La Petite Marie était une simplette, agitée comme un furet. Pendant la messe, elle reluquait partout, incapable de rester immobile. Elle marchait le dos rond, les jambes écartées, traînant une sacoche plus grosse qu'elle.

Il va sans dire qu'avec des traits pareils ils avaient rejoint la galerie des personnages du village que Tom Higgins et moi nous appliquions à singer. Tout ce beau monde devait avoir dans la soixantaine, pour autant que je puisse en juger, et avait résolument choisi de vivre dans les années soixante ; 1860, j'entends.

C'était samedi soir et j'écoutais comme d'habitude WPTR. Van Morrison et Them scandaient *Gloria G-L-O-R-I-A Gloria ! G-L-O...* quand mon père éteignit la radio.

— Demain, tu vas aller travailler aux foins.

— Mais demain, c'est dimanche.

— Le curé a accordé une dispense.

Bof, me dis-je, ça me fera toujours un peu d'argent pour acheter un transistor.

— Je vais chez M. Émile Napert ?

Tous mes frères aînés avaient travaillé chez M. Émile. Il était la bonté même, sa femme était un cordon-bleu et la ferme était collée sur

le village.

— Non, dit mon père, tu vas chez la Sainte Trinité.

Quoi ! J'avais dû mal entendre. Mais si j'avais mal entendu, pourquoi mon frère Reynald, un asticoteur de première, avait-il pouffé de rire ?

— J'ai rencontré Joachim au village après souper. Il m'a demandé si j'avais un gars pour lui. J'ai dit oui.

— Tu le trouves pas trop petit pour faire les foins ? s'inquiéta ma mère.

Je toussotai faiblement et me fis tout chétif.

— Penses-tu ! À son âge, je travaillais déjà dans un moulin à scie aux États. Joachim est un bon diable et il vote du bon bord. Et puis, travailler va peut-être l'empêcher de faire des bêtises.

Je compris alors qu'il y avait du punitif dans la décision paternelle. Mon raid au Radar venait de trouver son juste châtiment.

— T'embarqueras avec Joachim après la basse messe demain.

— Je peux y aller en bicycle, suggérai-je dans une tentative pour atténuer mon purgatoire.

— Voyons donc ! C'est aux limites de la paroisse. Ça te prendrait un bon deux heures pour arriver là. Non, non, tu vas rester là-bas quelques jours, maman va te préparer tes affaires.

Reynald était en train de se gominer à grandes giclées de Brylcreem avant d'aller veiller. En se mirant dans le miroir, il me dit :

— Il paraît qu'avec la Grosse Anna ça pique beaucoup, mais que la Petite Marie embrasse très bien.

Je passai une mauvaise nuit peuplée de lamproies voraces et autres créatures hématophages. Quand je me réveillais, j'implorais le ciel : faites qu'il mouille demain, qu'il mouille toute la semaine, qu'il mouille tout l'été.

Bien sûr, le lendemain, il faisait un soleil radieux.

Serrant ma petite valise, j'étais assis à l'arrière du tape-cul de Joachim Parent, une camionnette Ford datant du début des années cinquante, sa seule concession à la modernité. J'avais décliné l'offre de prendre place dans l'étroite cabine, redoutant d'être coincé entre les deux sœurs ou, pire encore, d'être obligé de m'asseoir sur les genoux de l'une d'elles.

Pendant la messe, la Petite Marie, plus remuante que jamais, n'avait cessé de me regarder en gloussant. La Grosse Anna m'avait jeté un bref coup d'œil, un peu dédaigneux ; j'en conclus qu'elle me trouvait bien freluquet pour les travaux des champs. Joachim était demeuré silencieux et imperturbable.

Un Tom Higgins hilare m'avait attendu à la sortie de l'église : « La Sainte Trinité est devenue la Sainte Famille : Joachim, Anna, Marie et le ti-crisse. » Il m'avait ensuite escorté jusqu'à un bon mille du village sur son vélo. Joachim roulait si lentement que Tom devait presque freiner pour calquer notre allure. Nous avons fait un arrêt au presbytère, d'où la Petite Marie était ressortie avec une pile de journaux.

Nous étions aussi passés devant chez moi. Malgré l'heure matinale, une bonne partie de ma famille m'attendait sur la galerie. Dans un grand geste apostolique, Fernand me donna sa bénédiction, tandis que Reynald embrassait avec passion un poteau de la galerie. Ma mère m'envoya la main, un peu émue : c'était la première fois que l'oisillon quittait le nid. Mon père, cigarette au bec, me fit un léger signe de tête.

Et puis le village disparut à un tournant et Tom rebroussa chemin. J'étais seul dans la charrette des condamnés.



Nous finîmes par arriver au sanctuaire de la Sainte Trinité. C'était une toute petite maison recouverte de bardeaux non peints. On se demandait comment la Grosse Anna pouvait y loger. Derrière la mesure, la petite grange, trois cochons vautrés dans leur soue, le poulailler et les trente arpents de mauvaise terre qui avaient permis à quelques générations de Parent de vivoter jusqu'à aujourd'hui.

J'étais à peine débarqué de la camionnette que la Petite Marie se rua sur moi pour m'arracher ma valise. Je m'y accrochai comme à une bouée, comme à mon dernier lien avec le village et le monde normal. Marie se mit à faire des allers-retours frénétiques entre la maison et le camion.

— Entrayon météambe angépifoin, dit-elle.

Je demeurai interdit.

— Entrayon météambe angépifoin, répéta Marie.

La Grosse Anna soupira :

— Elle te dit d'entrer dans la maison, elle va te montrer ta chambre. Ensuite, on va manger avant d'aller aux foins.

Je suivis la Petite Marie. À l'intérieur, tout était vieux : vieille table, vieilles chaises, vieux bahut. Un antiquaire en aurait fait un infarctus, mais ces vieilleries me déprimaient. Des images pieuses et des statues de plâtre décoraient les murs ; la photo de Jean XXIII, *// papa buono*, trônait au-dessus des portes du salon qui ne devaient s'ouvrir qu'en de rares occasions. Ni télé, ni radio, mais un crachoir monumental à côté du poêle à bois. Une mouche engluée dans un ruban antimouches achevait d'expirer en bourdonnant.

Mon guide s'engagea dans l'escalier en me faisant signe de la suivre. Le haut se divisait en trois petites chambres. Tout en papillonnant autour de moi, la Petite Marie m'entraîna vers celle du fond en répétant :

— Hambe moé à toé moé na. Hambe moé à toé moé na.  
Hambe moé à toé moé na.

La voix de la Grosse Anna m'arriva d'en bas en même temps qu'une lourde odeur de graisse fondante.

— Elle dit qu'elle te prête sa chambre et qu'elle va coucher avec moé.

Et je l'entendis ronchonner :

— Tant qu'à moé, il aurait couché dans la grange.

La chambre comprenait un lit de fer, un minuscule garde-robe taillé dans l'inclinaison du mur et une commode sur laquelle je remarquai une demi-douzaine d'albums de photos. Leur présence m'intrigua : j'avais peine à imaginer la Petite Marie en photographe amateur. Elle surprit mon regard, se rua sur les albums et les emporta en égrenant derrière elle son habituel baragouin. Un rosaire noir pendait à la tête du lit ; sur un mur, figé dans un cadre jauni, un couple à l'air austère, sans doute les parents de la Sainte Trinité, gardait la petite pièce sous une constante surveillance. La chambre n'avait pas de fenêtre, elle était sombre, sentait le vieux et le renfermé. Somme toute, j'aurais préféré le fenil.

Quand je redescendis, mon employeur tricéphale était déjà attablé. Joachim et Marie avaient revêtu leurs habits de travail, la Grosse Anna était restée endimanchée. Un couvert avait été mis pour moi. Dans l'assiette, il y avait du lard salé, une patate et des mouches, beaucoup de mouches. Il y en avait partout et la motte de beurre placée au centre de la table semblait être leur point de ralliement. Celles qui ne mangeaient pas s'étaient noyées dans le pot de lait. Leur présence ne dérangeait pas les déjeuneurs, qui semblaient les considérer comme des invités et dévoraient d'un bel appétit ; tout au

plus les chassaient-ils parfois d'une main molle lorsqu'elles se montraient trop voraces.

— Hingébon, dit Marie en montrant ma place.

Peut-être parce qu'elle avait la bouche pleine, j'ai compris ce qu'elle avait voulu dire.

— Non merci, j'ai mangé ce matin, mentis-je.

— Ça veut dire que t'es pas allé à communion, déduisit Joachim. Faut communier.

— Je vais attendre dehors.

— Tu sais atteler ? demanda Joachim.

— Non.

— Ça m'aurait surpris itou, maugréa Anna en vidant mon assiette dans la sienne.

La matinée de travail se passa assez bien. C'était ennuyant mais pas forçant. Joachim et moi chargions dans la charrette le foin déjà en bottes. La Petite Marie le foulait en chantant à tue-tête. C'était elle aussi qui menait la jument zain. Comme l'animal n'avait pas de nom, je l'avais baptisé Anna-Marie en constatant qu'il avait la cervelle de la Petite Marie et le fessier de la Grosse Anna.

À midi, l'angélus, sonné par un Louis-Nazaire débleui, interrompit le travail. Après avoir déchargé la charrette, nous arrê tâmes à la maison pour dîner. Au menu : lard salé et patates. J'avais les crocs, mais je me contentai d'une tranche de pain de ménage trempée dans la mélasse et de quelques mouches avalées par inadvertance.

— T'aimes pas ma cuisine, m'accusa la Grosse Anna en engloutissant une demi-livre de lard d'un coup.

Je protestai, disant que tout me paraissait succulent mais que la

chaleur me coupait l'appétit.

Elle s'essuya la moustache d'un revers de la main.

— Tu devrais t'y habituer parce que c'est ça qu'on mange à soir itou.

Nous retournâmes aux champs. Joachim tenait les cordeaux, la Petite Marie fredonnait et moi, je pensais qu'à la maison ma mère venait de servir l'abondant et juteux rôti de bœuf du dimanche midi.

— Tins por té.

La Petite Marie s'était arrêtée de chanter. Elle me tendait une barre de chocolat qu'elle venait de tirer d'une poche de sa jupe. Mon premier réflexe fut de refuser, mais elle prit ma main, y déposa la Caramilk. Elle plaça l'index devant ses lèvres.

— Pas di Anna.

La tablette de chocolat, dévorée en deux bouchées, me permit de tenir tout l'après-midi.

Au souper, l'instinct de survie eut raison de ma répugnance pour le lard salé et les mouches. J'apaisai ma faim en vidant mon assiette, au grand dépit de la Grosse Anna. La Petite Marie, toute contente, vibronnait comme jamais. Joachim ne disait rien. J'étais vanné. Par chance, Joachim décréta qu'on en avait assez fait pour ce jour-là. Soulagé, je m'apprêtai à gagner ma chambre, mais à peine avais-je mis le pied sur la première marche que la Grosse Anna m'arrêta :

— Où tu vas ?

— Lire dans ma... la chambre.

— Et le chapelet ? Icitte, on dit le chapelet chaque soir.

J'étouffai un juron. Je n'étais pas plus mécréant qu'un autre, mais il ne fallait pas ambitionner sur le pain bénit ! J'allais à la messe, à confesse, je louvoyais entre les péchés mortels, mais le chapelet ! Je ne voyais pas l'utilité de répéter cinquante fois la même chose à la même

personne. C'était même presque insultant pour elle. La prenait-on pour une sourde ou une idiote ? Même la Petite Marie, il n'était pas nécessaire de la saluer plus d'une fois pour qu'elle comprenne.

Mais je savais que ce n'était pas le moment de m'afficher comme libre-penseur. Pour la Sainte Trinité, un refus eût été incompréhensible et je ne voulais pas peiner Joachim ou Marie (la Petite). Je m'agenouillai donc avec eux.

La psalmodie commença. La Petite Marie partit à toute vitesse, résolue à boucler les cinq dizaines en un temps record, et comme elle ne prononçait qu'une syllabe sur trois, ses chances d'établir une marque mondiale me semblaient bonnes. La Grosse Anna essaya de la suivre mais renonça au début de la deuxième dizaine ; agenouillée devant sa chaise, les mains jointes sur son front, elle aurait pu passer pour une grande mystique si ses ronflements sporadiques ne l'avaient trahie. Joachim, avec sa voix traînante, fut vite en dehors de la course ; on le voyait bien avec le chapelet dans ses gros doigts qui ne bougeait presque pas, alors que celui de la Petite Marie défilait à toute allure.

Je m'échappai vite, laissant les trois orants à leurs dévotions. Je pensai au village qui devait grouiller de vie par ce beau dimanche soir d'été. Je pensai à Tom Higgins qui devait être en train d'écouter WPTR, le chanceux. Je me demandai comment les quatre cousins et le chien Dagobert allaient se tirer de la dangereuse île aux Quatre-Vents dans *Le Club des Cinq et le secret du vieux puits*, le bouquin qui m'attendait en haut. Je me demandai qu'est-ce que je ferais plus tard, je somnolai, je lévital...

Et puis, ce fut le silence. Ouvrant les yeux, je vis que la triade était déjà debout.

— Je vais aller faire mon train, dit Joachim en sortant.

La Grosse Anna s'était mise à la vaisselle, la Petite Marie s'était

installée à la table avec les journaux qu'elle avait rapportés du presbytère. Je montai dans la chambre.

Enid Blyton ne me retint pas éveillé longtemps. Bien qu'il fût encore tôt, je m'endormis sur mon livre, encore tout habillé, étendu sur les draps de la Petite Marie.

— Éveille ! Éveille !

J'ouvris un œil. La Petite Marie était au pied du lit, engoncée dans une épaisse jaquette. Mon Dieu ! Reynald ne plaisantait pas ! C'était l'heure du baiser de la mort !

— Pas peur ! Pas peur ! Moé monté toé artraits.

Elle s'assit sur le bord du lit. Je n'étais pas rassuré. Allait-elle plaquer sa bouche sur la mienne et l'y laisser d'interminables instants, comme on voyait à la télévision ?

La Petite Marie voulait-elle un *french kiss* ? Ses yeux brillants m'inquiétaient. Mais au lieu de me tendre ses lèvres, elle me tendit un album de photos.

— Tin ! Garde !

Je pris l'album et l'ouvris. La pièce était pauvrement éclairée, j'avais encore les paupières bouffies et il me fallut plusieurs secondes pour me rendre compte que l'album était tapissé de coupures de journaux. En tournant quelques pages, je m'aperçus qu'il s'agissait plus précisément d'avis de décès ; et un examen plus approfondi me révéla que les décédés étaient tous des religieux. Au fil des pages, je voyais apparaître des prêtres, des frères, des Pères blancs et des sœurs en tout genre.

Je jetai un œil à la Petite Marie. Elle rougissait de fierté. C'était l'artiste, sûre de son génie, dévoilant l'œuvre de toute une vie.

Il me fallut encore quelques minutes pour comprendre. Chaque

dimanche après la messe, la Petite Marie recueillait les journaux de la semaine au presbytère. Rentrée chez elle, elle repérait dans la rubrique nécrologique les avis de décès des ecclésiastiques, les découpait et les collait dans ses albums. Elle ne savait pas lire, mais savait reconnaître les cols romains et les cornettes. Pourquoi cette singulière collection avait-elle débuté ? Croyait-elle faire œuvre pie ? Rendait-elle un dernier hommage à ses héros ? Y trouvait-elle une obscure beauté, visible pour elle seule ? Chaque album renfermait plusieurs centaines de photos, des *artraits* comme disait la Petite Marie, et le matin sur la commode j'avais vu une demi-douzaine d'albums. L'étrange compilation durait donc depuis plusieurs années.

Je sentais que la Petite Marie attendait un compliment. Je ne trouvais pas mieux que :

— C'est beaucoup d'ouvrage. De la belle ouvrage.

Malgré sa banalité, mon appréciation sembla la combler d'aise. Elle resta encore quelques minutes avec moi à parcourir l'album, s'exaltant parfois à cause d'un avis de décès qui semblait avoir une valeur particulière pour elle ; elle sautait des pages, elle s'attardait à d'autres, suivant un fil mystérieux, me soûlant d'explications auxquelles j'acquiesçais sans en comprendre un mot. Et puis, sans avertissement, elle referma l'album d'un claquement et alla rejoindre la Grosse Anna dont le ronflement emplissait la maison.

Je survécus à mon séjour chez la Sainte Trinité. Pas un brin de pluie ne tomba de la semaine et le samedi soir le foin était rentré. Le lard salé et les patates avaient été du menu de chaque repas, sauf le vendredi où il avait fallu faire maigre et où la Grosse Anna, pour qui c'était une terrible épreuve, nous avait servi des sardines en boîte. Chaque soir, après que les autres se furent endormis, la Petite Marie

venait dans la chambre et nous feuilletions un nouvel album au son de son intarissable lallation.

Joachim me ramena au village le dimanche avant la grand-messe. Ma mère me trouva amaigri, mon père demanda si Joachim était satisfait de mes services et Reynald voulut savoir quand la Petite Marie et moi allions nous marier. Quelques fois par la suite, je croisai la Sainte Trinité sur le perron de l'église. Je m'inclinai alors devant la collectionneuse en lui lançant un cérémonieux : « Je vous salue, Marie » qui la faisait rougir de plaisir. Économe de ses gestes et de ses paroles, Joachim me saluait d'un bref hochement de tête, tandis que la Grosse Anna m'honorait de son mépris.

Anna mourut quelques années plus tard, le nez dans son assiette de lard salé. Joachim et la Petite Marie finirent par s'installer au village chez une parente à eux, léguant leur terre aux ronces et aux pierres. Un jour, en feuilletant distraitemment un journal, je tombai sur l'avis de décès de la Petite Marie. Je ne sais trop pourquoi, je le découpai et le mis dans un album de photos.



## Le jour de la torgnole

Nous vivions comme des princes.

Deux ou trois fois par semaine, le boulanger venait livrer le pain et les pâtisseries. Le poissonnier et le marchand de fruits et légumes passaient vous voir régulièrement. Du linge à nettoyer ? Une petite pancarte dans la fenêtre et le blanchisseur venait obligeamment quérir vos effets qu'il vous ramenait trois jours plus tard nettoyés, pressés, parfumés. Vraiment, c'était la grande vie. Même les bébés vous étaient livrés à la maison.

Et il y avait le lait, le lait qui dès potron-minet vous attendait sur le seuil de votre porte. C'était Émile Napert qui approvisionnait le village. Chaque matin, il faisait sa tournée, et pour l'aider, il embauchait deux jeunes gars, chacun s'occupant d'un côté de la rue. Pendant une couple d'années, je fus l'un de ceux-là.

Le matin du jour de la torgnole, j'étais allé attendre M. Émile à l'autre bout du village comme d'habitude et la distribution avait commencé. Je savais déjà par cœur qui prenait quoi. Chez les Groleau où il y avait de la marmaille en croissance, c'étaient quatre pintes de lait et un demiard de crème, chez la veuve Gallagher qui vivait seule, une chopine de lait, chez les Savoie, deux pintes, et chez Giroux Deux-Dents, rien, il ne buvait que de la bagosse.

J'en étais à la mi-tournée environ. Malgré l'heure matinale, il faisait déjà chaud. Ce matin-là, il ne m'aurait pas déplu de rester garçon laitier toute ma vie. J'avais trouvé ma place dans l'univers, et

c'était quelque part entre la vache et l'homme. Je venais de déposer une pinte de lait sur la galerie des Gagnon quand M<sup>me</sup> Fred Gagnon sortit de la maison.

— Je vais prendre un demiard de crème à matin, j'attends de la visite.

Pour payer cet extra, elle tenait à la main une poignée de cennes noires. J'allai à la camionnette chercher la crème. Je revenais avec la précieuse fiole quand, en tournant le coin de la galerie, je tombai sur un spectacle qui m'arrêta net. M<sup>me</sup> Gagnon était à quatre pattes et ramassait les cennes noires qu'elle avait échappées. Elle braquait vers moi un postérieur énorme que voilait à peine sa jaquette transpercée par les rayons du soleil. Elle comptait « douze, treize, quatorze... » et détourner les yeux de ce derrière massif, évoquant la mappemonde qui couvrait un mur de ma classe, m'était impossible. La callipyge M<sup>me</sup> Fred Gagnon n'était pourtant pas un canon. C'était une quadragénaire courtaude qui n'avait rien de commun avec les pétards hollywoodiens qui descendaient de l'autobus du Radar. Mais c'était toujours bon à prendre. L'aube me faisait cadeau de ce gros joufflu, il eût été ingrat de refuser.

Subjugué par la contemplation du formidable arrière-train, je ne m'aperçus pas qu'à l'autre bout M<sup>me</sup> Gagnon avait cessé de compter. La tête tournée vers la vitre de la fenêtre où se dessinaient nos reflets, elle me regardait la regarder. Elle se releva d'un bond et se précipita sur moi.

— Petit polisson ! Je vais le dire à ta mère !

Et vlan ! Elle me flanqua une solide baffé. Les cennes noires qu'elle venait de ramasser et qu'elle tenait dans sa main droite repartirent dans toutes les directions. Bafouillant d'impossibles explications, je déposai le demiard sur la galerie et battis en retraite.

— Tu t'accuseras de ça à confesse, hurla-t-elle pendant que je descendais l'allée.

Il était six heures dix-huit.

Je venais de recevoir ma première torgnole.

Ce septembre-là, le retour à l'école avait été rien de moins qu'une révolution. Les écoles de rangs venaient d'être condamnées et tous les élèves, paroisse et village confondus, avaient été regroupés dans un bâtiment tout neuf poétiquement baptisé École centrale.

Le matin de cette rentrée historique, les gars et les filles des rangs étaient donc descendus de leurs autobus jaunes, toute une nouveauté ça aussi. Ils auraient débarqué de soucoupes volantes qu'ils ne nous auraient pas été plus étrangers tellement nos deux mondes étaient séparés. Ils arrivaient du rang Beurivage, de la route du Moulin, du chemin Craig, intimidés, désorientés, et ils restaient groupés par rangs comme si le clocheton de leur petite école était encore leur point de ralliement.

Tom et moi n'avions pas manqué de faire les crâneurs auprès de ces déracinés au cou rougi par le soleil et affublés de prénoms d'un autre âge, comme Langis, Blandine ou Égide. Le village, c'était notre territoire et il nous plaisait de jouer les affranchis devant ces empotés qui n'avaient jamais entendu parler des Beatles ou de WPTR. Nous nous montrions aussi fendants avec eux que les gens de la ville pouvaient l'être avec nous.

Oui, ç'avait été une rentrée pas ordinaire.

Il y avait eu tellement de changements qu'il m'avait fallu quelques jours pour m'apercevoir d'une autre nouveauté : il y avait maintenant un homme parmi le corps professoral.

C'était de l'inédit. Depuis toujours, au village, l'enseignement

était le monopole des femmes, qu'elles soient des jeunes diplômées de l'École normale, des mères de famille quadragénaires ou des vieilles sœurs séniles. Jamais je n'avais vu un homme professeur et jamais je n'avais vu un homme comme lui. Il était toujours tiré à quatre épingles. Ses vêtements étaient impeccables et ses cheveux blonds toujours bien peignés. Quand il passait devant nous, il laissait derrière lui une odeur de parfum qui détonnait dans un village où il fallait que la glace de la rivière se rompe sous lui pour qu'un gars prenne un bain.

Il marchait justement devant moi, ce briseur de tradition, alors que nous regagnions l'école après le dîner. Gardé en retenue, Tom avait passé l'heure du midi dans le bureau de la directrice. J'avais dîné en paix : M<sup>me</sup> Fred Gagnon n'avait pas prévenu ma mère. Elle avait compris que nous avions tous deux intérêt à faire l'impasse sur l'incident du matin. Mais l'oubli lui serait plus facile qu'à moi.

Je suivais toujours la mince silhouette du professeur alors que nous arrivions dans la cour de l'école bondée d'élèves qui attendaient la cloche. J'observais sa dégaine, son fin déhanchement, ses souliers vernis tournés vers l'extérieur, sa main droite qui se balançait mollement, tandis que sa gauche frottait sa cuisse. Je l'observais et je décidai qu'il était digne de rejoindre tout de suite Toine Drouin, la Grosse Anna et les autres dans ma galerie des personnages à singer.

Je m'appliquai donc à copier ma démarche sur la sienne. Quelques élèves se rendirent compte du manège, en prévinrent d'autres et j'eus bientôt un bon public. Plus j'exagérais l'allure du professeur, plus j'avais du succès. Je me mis à envoyer des becs avec la main, surtout aux garçons, je me passai la main dans les cheveux, je me dandinai de la croupe. C'était le triomphe.

Et puis, je butai sur lui. Enivré par mon succès, je ne m'étais pas aperçu qu'il s'était retourné et qu'il me regardait, l'air un peu triste. Il

me gifla. Oh ! Pas grand-chose ! Du velours comparé à M<sup>me</sup> Fred Gagnon. Sa main fine m'avait à peine effleuré. D'ailleurs, je crois que ça lui a fait plus mal qu'à moi parce que quand il m'a forcé à le regarder, il faisait non de la tête et avait des larmes dans les yeux.

Il était midi cinquante-cinq.

Je venais de recevoir ma deuxième torgnole.

La musique adoucit les mœurs ? Pas dans notre village. Chez nous, la musique terrorisait, elle provoquait des cauchemars, elle faisait pleurer les enfants. Parce que chez nous, la musique était enseignée par sœur Sainte-Félicité.

Sœur Sainte-Félicité était une redoutable teigne, redoutable comme sont les teignes lorsqu'elles ont l'autorité et l'impunité. Jamais personne n'avait entendu une parole aimable émaner de cette petite boule de fiel. Elle avait prononcé ses vœux perpétuels de méchanceté, de férocité et de sornioiserie. Le monde deviendrait un bien meilleur endroit si sa photo allait rejoindre la collection de la Petite Marie.

Sœur Sainte-Félicité enseignait le piano à coups de baguette sur les doigts, la flûte à coups de baguette sur la tête et le solfège à coups de baguette sur tout le corps. Dans ses mauvais jours, elle tirait les cheveux et pinçait jusqu'au sang. Des bons jours, elle n'en avait jamais : pour distribuer coups et injures, elle était aussi régulière que son métronome.

Sœur Sainte-Félicité était là devant nous, nous, c'est-à-dire la vingtaine de jeunes du village embrigadés dans une chorale formée pour chanter en l'honneur de l'archevêque dont la visite était attendue le mois prochain. Seule Noëlla St-Hilaire s'était portée volontaire, tous les autres avaient été enrôlés de force, d'autant que les répétitions avaient lieu après l'école dans la sacristie.

Le petit *feldwebel* était survolté. Son désir d'impressionner l'évêque décuplait sa tyrannie. Elle nous faisait répéter une chanson qu'elle avait composée en l'honneur de l'illustre visiteur. Bien sûr, nous n'étions pas à la hauteur de son chef-d'œuvre et elle nous le faisait savoir en nous insultant et en nous menaçant. Cela faisait une demi-heure qu'elle nous faisait reprendre le refrain :

*Bienvenue, Monseigneur  
Votre visite nous fait honneur  
Écoutez, Monseigneur  
La joie qui éclate dans nos cœurs*

— Non ! Non ! Bande de cabochons ! Combien de fois dois-je vous le répéter ? Après le mot *cœurs*, on ne reprend pas tout de suite. On marque une pause. On compte dans sa tête un, deux, trois, puis on reprend. Ceux à qui c'est trop demander de compter jusqu'à trois, regardez ma main. Tant qu'elle est en l'air, on se tait, quand je l'abaisse, on reprend. Toi, le petit gros, dehors, tu chantes comme un cochon qu'on égorge.

Ti-Paul Savoie ne se le fit pas dire deux fois. La taloche sur le sinciput que lui administra sœur Sainte-Félicité quand il passa près d'elle valait bien le soulagement d'être libéré.

— Bon, concentrez-vous, têtes de moineaux. Vous ne partirez pas tant qu'on ne l'aura pas chanté comme il faut. Vous ne me ferez pas honte devant Monseigneur. Allez, on recommence : un, deux.

— C'est pas du Beatles, marmonna Tom Higgins qui était à ma gauche.

Nous reprîmes l'assommante rengaine. Cette fois-ci, les choses allèrent plutôt bien. Nous sommes à peu près tous arrivés en même

temps à « qui éclate dans nos cœurs ». La sœur a levé la main. Nous avons marqué la pause : un, deux... Nous ne nous sommes jamais rendus à trois. Un pet retentissant a déchiré le silence. Ses modulations ont rempli la sacristie, c'était presque un blasphème.

Le dragon à cornette en est resté un moment suffoqué, dépassé par l'énormité de la faute.

— Qui a fait ça ? réussit-elle à articuler.

— C'est Tom Higgins, ma mère, cafarda Noëlla St-Hilaire.

— C'est ma joie qui a éclaté, se défendit Tom.

L'outragée se dirigea vers le coupable, un sourire sadique flottant sur ses lèvres, résolue à le décapiter. Le péteur, lui, la tête penchée, lisait sur sa feuille les paroles de la chanson, l'air absorbé.

La sœur se campa devant Tom, jaugea ses distances, ramena son bras en arrière aussi loin qu'elle le put, puis le relâcha comme une catapulte de porte-avions. Mais Tom fut encore plus vite qu'elle. D'un mouvement brusque, il recula la tête, laquelle alla heurter le nez de Noëlla St-Hilaire qui était juste derrière. La main vengeresse l'effleura à peine, continua à fendre l'air, prit encore de l'élan et finit par s'abattre sur ma joue gauche. Paf!

Il existe une loi de l'évolution qui stipule que plus une sœur est vieille et rabougrie, plus elle cogne sec. La mandale de la Sainte-Félicité, c'était de la dynamite, c'était le direct de Cassius Clay propulsé par soixante-dix ans de frustration. Ma joue se mit à brûler, mon oreille à bourdonner et ma vue à s'embrouiller.

— Allez-vous-en ! hurla la vieille harpie. Disparaissez de ma vue ! Vous irez tous en enfer !

Tom Higgins avait eu la prudence de mettre une bonne distance entre lui et sœur Attila.

— Toi, Higgins, tu perds rien pour attendre.

Elle me regarda ensuite avec mépris.

— Quant à toi, tu viens de te faire verser un acompte pour ta prochaine bêtise.

Il était seize heures trente-sept.

Je venais de recevoir ma troisième torgnole.

Ouf! Enfin à la maison, en sécurité. Allongé dans ma chambre, j'attendais que les ondes américaines aient le droit de traverser la frontière pour que WPTR m'apporte quelque réconfort quand j'entendis le téléphone sonner, deux longs coups suivis de deux petits. C'était pour nous.

Nous étions une demi-douzaine sur la ligne et chacun avait sa sonnerie attitrée. Deux grands coups et deux petits, c'était chez nous ; un petit trois grands, c'était chez Garzoune Ferland ; trois grands un petit chez Joe Larochelle, etc. Alors, quand le téléphone sonnait, il fallait prêter l'oreille pour savoir si l'appel nous était bel et bien destiné. Ce n'était jamais très clair, et cela l'était encore moins les jours où M<sup>me</sup> Ulrich Bilodeau, la pieuvre qui opérait le central téléphonique, buvait du porter « pour s'épaissir le sang », comme elle disait.

— C'est pour toi, cria ma mère. Descends.

Pour moi? J'avais dû mal entendre, les claques reçues m'avaient sûrement endommagé l'ouïe. Je n'avais jamais reçu d'appel et n'en avais jamais acheminé. Je descendis tout de même.

— Dépêche! me pressa ma mère en me tendant l'écouteur.

Je courus vers la grosse boîte d'acajou fixée au mur. Ma mère avait déjà rabattu le bec pour que je puisse parler. J'étais intimidé, d'autant plus que tout le monde dans la maison avait fait silence pour écouter ma conversation.



— Allô ?

— Oui, allô. C'est moi, Claudine Côté.

Claudine Côté ! Sûr, j'avais le tympan défoncé. Claudine Côté, ma flamme secrète ! Claudine Côté qui m'ignorait avec superbe et ne s'adressait à moi que pour me traiter de niaisex !

— J'ai de la misère avec mon devoir d'arithmétique. Pourrais-tu venir m'aider ?

Je n'en revenais pas. Pourquoi m'appeler, moi, à peine capable de compter le nombre de claques reçues depuis le matin ?

— Tu serais fin de venir.

Je répondis que je serais chez elle dans dix minutes.

Je rendis l'écouteur à ma mère.

— C'est Brigitte Bardot. Elle veut m'épouser.

Ma mère me jeta un regard exaspéré.

— C'était Claudine Côté. Elle veut que je l'aide en arithmétique.

— Claudine Côté ? s'exclama ma mère incrédule.

— En arithmétique ? s'étonna mon père tout aussi incrédule.

— Et la Petite Marie dans tout ça ? ajouta mon frère Reynald.

Nous étions assis dans le grand salon des Côté. C'était une bien grande maison pour une si petite famille. Claudine était fille unique et son père, Léandre, un prospère commerçant de bois, passait pour l'homme le plus riche de la paroisse.

Quand j'étais arrivé chez elle, son devoir d'arithmétique était à peu près terminé et il ne restait qu'un problème à résoudre : pourquoi moi ? Pourquoi m'avait-elle invité ? Elle avait autant besoin de moi qu'Einstein d'Alain Leblond.

Nous étions séparés par une petite table où reposaient ses livres et ses cahiers, si petite la table que ses genoux se frottaient souvent

contre les miens. À un moment, j'avais même cru sentir son pied remonter le long de ma jambe.

— Tu m'as bien fait rire à midi quand tu as imité le professeur.

— Mais tu m'as traité de niaiseux !

— C'est parce que les autres filles étaient là. Mais dans le fond, je t'ai trouvé comique.

Je n'étais pas à l'aise. Je ne reconnaissais pas la fille assise devant moi. Je ne lui avais jamais entendu une voix si douce, je ne l'avais jamais vue battre autant des paupières.

— La sœur t'a pas manqué tantôt. Ça a dû faire mal.

— Pantoute ! répliquai-je.

— Tom Higgins est un moyen comique, lui aussi.

— Mais tu l'as traité de niaiseux en sortant de la sacristie.

— Oui, mais les autres filles étaient là.

Sa main vint effleurer la mienne.

— Je te remercie d'être venu.

Je me levai pour partir.

— Attends... Tu mérites bien une petite récompense.

— Ben non, voyons.

— Je pourrais te donner un bec. Si ça te tente.

— Je t'ai pas aidée beaucoup, dis-je, donnant la preuve que j'étais vraiment niaiseux.

— Si ça te tente pas, laissons faire.

— J'ai pas dit que ça me tentait pas.

— Ça va être juste un petit bec. Approche et ferme les yeux.

Je rêvais, c'est sûr. Je me penchai quand même au-dessus de la petite table, tendis les lèvres et fermai les yeux, alors que je voyais le visage de Claudine s'approcher du mien.

La gifle qu'elle me fila ne me surprit pas tant que ça. C'était

comme si je m'y attendais un peu, que je savais que c'était un piège, mais que l'appât était irrésistible.

— Maudit niaiseux ! cria Claudine. Tu peux pas être sérieux une minute. Va-t'en chez vous et reviens plus jamais !

Résigné, humilié, je me levai sans protester. En quittant le salon, je croisai le père de Claudine qui se tenait dans l'embrasure de la porte.

— C'est ça, ne reviens plus jamais, dit-il.

Il était vingt heures trente-cinq.

Je venais de recevoir ma quatrième torgnone.

Tête basse, je rentrais à la maison, méditant sur cette journée qui m'avait prouvé qu'il n'était nul besoin de tendre l'autre joue pour recevoir sa ration de mornifles. C'était une belle soirée de septembre. Quelqu'un sur une galerie jouait de l'accordéon et l'été avait choisi notre village pour venir y mourir en douceur.

Une forme passa en trombe près de moi et s'arrêta un peu plus loin. Le crépuscule était tombé, la rue était peu éclairée à cet endroit et il me fallut quelques secondes pour reconnaître Claudine Côté qui m'attendait à côté de son vélo tout neuf. Je m'approchai mais restai prudemment hors de portée de ses bras. Elle avait un grand sourire.

— Approche, n'aie pas peur. Je t'ai fait mal tantôt ?

— Bof, j'ai l'habitude.

— J'ai été obligée, tu comprends ? Mon père nous regardait et je l'ai vu à la dernière minute. La claque, c'était pour sauver les apparences, tu comprends ?

— Je comprends, mentis-je.

En fait, ce que je commençais à comprendre confusément, c'est que deux personnes différentes vivaient sous le nom de Claudine Côté.

— Je veux me faire pardonner.

Elle mit les mains sur mes épaules et s'approcha lentement. Sans me demander de fermer les yeux, elle mit ses lèvres sur les miennes et les y laissa longtemps. Une éternité.

Il était vingt heures quarante-deux.

Je venais de recevoir mon premier baiser.

## Le convertible

Tom Higgins et moi snappings des rondelles contre la bande de la patinoire. Le village s'était enroulé dans la neige et dormait depuis plusieurs semaines, et même le claquement du caoutchouc vulcanisé rebondissant sur les panneaux de bois ne parvenait pas à le réveiller. Tom était Bobby Hull, moi, Boum-Boum Geoffrion, et chacun de nos lancers faisait mouche. Après son centième but, Tom marqua une pause.

— Maurice Sylvain est sorti aujourd'hui, dit-il.

Maurice Sylvain était l'une des rares personnes à ma connaissance à pouvoir se vanter d'avoir mérité l'admiration de Tom Higgins. D'habitude, il jetait sur ses contemporains un regard blasé où se mêlaient méfiance, ironie et condescendance. Mais parler de Maurice Sylvain allumait toujours une lueur dans ses yeux ; et les deux ans de prison que venait de purger son idole n'avaient en rien atténué sa fascination, bien au contraire.

D'ailleurs, à peu près tout le monde au village aimait bien Maurice Sylvain. Les filles le trouvaient beau comme un ange déchu et les gars ne pouvaient s'empêcher d'envier son allure de voyou sympathique. Et comme il avait eu le bon goût de commettre ses frasques loin de la paroisse, on lui avait vite pardonné.

Moi aussi, je l'aimais bien. Alors que nous, les ti-culs, étions généralement considérés comme une espèce sinon nuisible, du moins encombrante, lui prenait la peine de s'apercevoir de notre existence. Il

nous faisait parfois monter dans son Oldsmobile 98 convertible, une grosse bagnole longue comme un train, lourde comme un cargo. Il nous avait déjà baladés, Tom et moi, jusqu'à Sainte-Marie, capote baissée, radio au fond et pédale au plancher. La grande vie pour des ti-culs...

Maurice avait été arrêté pour avoir embrasé le ciel de Québec. On l'accusait d'avoir mis le feu à une espèce d'entrepôt dans la basse-ville. L'incendie avait été spectaculaire et je me souvenais des photos dans *Le Soleil*. Le juge lui avait collé deux ans. Il aurait pu s'en tirer à meilleur compte, mais il avait refusé de donner son commanditaire.

Il n'y avait que nous deux sur la glace. Le nordet avait convaincu les autres patineurs de rentrer plus tôt. Je pris mon élan et décochai un tir légal qui surprit Johnny Bower entre les jambières.

— Gwen est au courant ? demandai-je.

— Sûr qu'elle est au courant. Pourquoi penses-tu qu'elle est venue brailler à la maison tantôt ?

Gwen Higgins était la sœur de Tom. Elle était aussi la blonde de Maurice avant qu'on l'embastille. Ils en jetaient tous les deux quand ils traversaient le village dans la grosse décapotable, collés l'un à l'autre, le bras de Maurice passé nonchalamment autour du cou de Gwen. Ça, c'étaient les bons jours. Il y avait aussi les autres, ceux où tout le village pouvait entendre l'Irlandaise menacer Maurice de le défigurer parce qu'il avait bu, parce qu'on l'avait vu avec une autre, parce qu'il était trop beau. Ces jours-là, Gwen Higgins était plus redoutable qu'un bataillon de l'IRA, c'étaient les Pâques sanglantes à Dublin. Mais personne ne doutait qu'ils allaient se marier un jour et que Maurice s'assagirait comme des millions de maris l'avaient fait avant lui.

Mais la prison avait été un coup trop dur. Gwen avait attendu,

avait pleuré puis avait renoncé. Ses amies, sa mère, tout le monde sauf Tom lui disait d'oublier Maurice Sylvain. Elle s'était finalement mariée avec un type un peu fâlot, un gars que Tom méprisait ouvertement et qu'il n'appelait pas autrement que l'*asshole*, même en sa présence. C'était injuste parce que le gars n'était pas un mauvais diable, mais Tom lui en voulait et il en voulait à sa sœur aussi.

Tom Higgins leva haut son bâton et frappa la rondelle de toutes ses forces. Elle passa deux pieds au-dessus de la bande avant d'aller faire une jolie prune à une auto stationnée devant la cabane de la patinoire.

— Maudit *asshole* ! jura-t-il.

Je me demandai si l'invective était destinée à son beau-frère pour son insignifiance, au propriétaire de l'auto pour son imprudence ou à lui-même pour sa maladresse.

Les jours suivants, les froids du Grand Nord vinrent assiéger le village, qui entreprit de résister derrière un rempart fait de bûches d'érable et de capots d'étoffe.

— T'as pensé à boutonner le panneau de ta combinaison ? demandai-je à Tom Higgins.

Nous descendions la rue Principale. Nos crémones étaient lourdes de morve et de salive gelées et le givre blanchissait nos cils.

— Y fait tellement frette que la bizoune m'a rapetissé de même, dit Tom en me montrant ses mains écartées d'un bon six pouces.

C'était vendredi, nous revenions de l'école et nous étions en train de vivre une grave injustice engendrée par le nouveau système scolaire. En effet, alors que les élèves des rangs s'en retournaient chez eux dans leurs autobus confortablement chauffés, nous, du village, pourtant l'élite, devions revenir à pied. Ceux de Beaurivage ou du

chemin Craig ne manquaient pas de nous niaiser quand ils nous dépassaient assis bien au chaud dans leur boîte jaune. C'était leur revanche, à ces arriérés, et plus le mercure baissait, plus leur plaisir augmentait. Aujourd'hui, c'était la pleine jouissance.

Une auto s'arrêta à notre hauteur, une grosse auto bleue avec un toit de vinyle blanc. Au bout de la longue antenne de la radio pendait une queue de renard. Sur le flanc de l'aile avant, je pus lire *Ninety Eight* avant que s'ouvre la portière du côté passager.

— Vous voulez un *lift* ?

— Crisse, c'est Maurice ! s'écria Tom.

— Embarquez vite ! Fait frette !

Nous montâmes dans le paquebot, gagnant en trois pas soixante-dix degrés Fahrenheit.

— Salut, Tom Higgins.

— Salut, Maurice.

— Tu te mets un foulard pour cacher ta face laide ? C'est une bonne idée.

— Si tu t'étais caché la face, toé, tu te serais peut-être pas fait pogner.

Maurice éclata de rire.

— T'es toujours aussi baveux, hein ?

— Je pense que je m'ai même amélioré.

— Tu devrais pas traîner avec un *crackpot* d'Irlandais comme lui, me dit Maurice.

Tom brandit son poing enveloppé dans une grosse mitaine en peau de vache.

— Tu devrais fermer ta gueule dans le temps qu'elle ferme encore.

— T'es rendu un dur de dur, Tom Higgins. Quand je suis sorti,



j'ai bien fait de leur dire de te garder une place. Allons faire un tour, vous allez me conter ce qui s'est passé pendant mes vacances.

L'Oldsmobile se mit en marche à petite allure. Tom, assis entre nous deux, entreprit de narrer à Maurice les tribulations qu'avait traversées le village : les écoles de rangs qu'on avait fermées, le Radar qu'on parlait de fermer, les vieux, morts dans leur lit, les jeunes, morts dans leur char. Moi, j'observais Maurice à la dérobée ; je trouvais qu'il avait vieilli et que ses yeux riaient moins qu'avant. Il s'envoyait régulièrement des lampées de fort à même un dix onces qu'il gardait entre ses jambes. Je remarquai qu'il était en souliers et ne portait qu'un blouson de cuir sur son gilet blanc. Heureusement que la chauffèrette de l'Oldsmobile aurait pu suffire à un autobus.

Je reçus un coup de coude dans les côtes.

— Mais la grande nouvelle, c'est ce couillon qui va marier la Petite Marie.

— Ce sera un mariage double, dis-je. Tom va épouser la Grosse Anna.

Nous roulâmes quelques minutes en silence, bercés par le ronronnement du moteur et le souffle rassurant de la chauffèrette. Cela devait faire une demi-douzaine de fois que nous traversions le village dans un va-et-vient rituel qui allait de la route du Moulin à la cour de la beurrerie.

— Vous voulez une *shot* ? demanda Maurice.

— Sûr, répondit Tom en s'emparant de la bouteille, y fait assez frette, ça va nous réchauffer le canayen. Crisse, ça fait du bien. Tiens !

Il me passa le flasque. À la maison, j'avais déjà vidé des fonds de verre en cachette, je savais qu'il fallait être prudent. Je pris une petite rasade qui m'arracha la langue, m'incendia la gorge et explosa au creux de mon estomac. Mais ce n'était pas cher payé pour se sentir

homme. Je repassai fièrement la fiole à Tom, qui la ramenait à ses lèvres quand Maurice la lui enleva.

— Slaque un peu ! On dirait Giroux Deux-Dents.

— Donne-moé une cigarette d'abord.

— Sers-toi. Dites, les gars, dans les nouvelles, vous avez rien oublié ? Les nouveaux mariages, par exemple ?

Tom et moi restâmes silencieux, fixant la route encaissée entre les gros bancs de neige.

— Faites pas cette face-là, dit Maurice en riant doucement. Je suis au courant pour Gwen.

— J'ai essayé d'y dire, moé, Maurice. Je voulais pas qu'elle marie ce maudit *asshole*.

— Je le sais, Tom. Je sais que t'as toujours été de mon bord. C'est pour ça que je voudrais que tu me rendes un service. Je vais m'en aller d'ici, tout de suite à soir. J'aimerais dire salut à Gwen avant de partir. Je voudrais qu'on aille chez eux, que tu rentres lui dire que je veux faire une promenade avec elle, juste dix minutes.

— Je sais pas si elle va venir.

— Si vous êtes là, il y a plus de chances qu'elle vienne.

Gwen habitait un logement au premier étage d'une maison de la rue Delisle, l'une des deux rues que l'arrivée du Radar avait permis d'ouvrir. Maurice arrêta l'Olds 98 à une vingtaine de pieds de la résidence.

— Va t'asseoir à l'arrière, me dit-il. Tom, va la chercher. Dis-lui que c'est pour dix minutes, pas plus.

— C'est ben parce que c'est toé, soupira Tom en débarquant. Crisse que c'est frette !

Je gagnai l'immense banquette arrière qui aurait pu accueillir la moitié de la paroisse, un peu étourdi par mon gorgeon d'alcool.

Maurice éclusa le reste du flasque, le jeta par la vitre et en extirpa un autre du coffre à gants.

— Je peux rentrer chez nous, dis-je.

Maurice ne répondit pas. Il ne ressemblait pas aux autres gars chauds que j'avais vus avant. Il n'affichait pas une gaieté outrancière comme mes oncles qui parlaient trop fort et riaient pour des riens. La boisson paraissait plutôt le faire dériver vers des terres connues de lui seul.

Tom revint en courant et prit place à côté de moi.

— Gwen s'en vient. Crisse, ç'a pas été facile. A voulait rien savoir. Aussitôt que j'ai dit ton nom, a s'est mise à brailler. Une chance que son *asshole* est encore à job.

— Merci, Tom, dit Maurice.

— Elle a dit cinq minutes, pas plus. File-moé une gorgée de fort, je l'ai méritée.

Je vis Gwen sortir de la maison, le manteau déboutonné, les bottes pas attachées. Elle ne portait pas de gants et le froid dut lui brûler la main quand elle saisit la poignée de la portière, mais elle ne parut pas s'en rendre compte. Elle monta et se colla contre la porte, aussi loin que possible de Maurice.

— Salut, Gwen.

— Qu'est-ce que tu veux, Maurice ?

— Juste te voir un peu. Juste te dire bonjour.

— Ben, c'est fait. Faut que je rentre, Conrad va arriver.

— Attends ! On va aller faire un petit tour, comme au bon vieux temps.

Il embraya et le mammoth s'ébranla doucement.

— Maurice, c'est plus pareil ! Arrête !

— Juste cinq minutes, Gwen, je le jure. Pis t'as pas à avoir

peur : on a deux chaperons.

Maurice regagna la rue Principale, roulant à basse vitesse. Il eut un petit rire sans joie.

— Avant, tu t’assoyais plus proche.

— Avant, j’étais pas mariée. T’as bu ?

— Un peu. Deux ans, ça donne soif.

— Oui, c’est long, deux ans.

J’avais chaud tout d’un coup. J’aurais voulu fermer les yeux, que la tête arrête de me tourner, j’aurais voulu que ces deux-là à l’avant se sautent au cou et s’embrassent pendant deux ans.

— Je voulais juste te revoir, Gwen. On a passé de bons moments ensemble dans ce char-là, j’y pensais souvent en dedans. Je voulais juste te saluer avant de partir.

— Tu t’en vas ?

— Oui, à soir, tantôt, pour un petit bout de temps.

La voiture s’arrêta.

— Vous allez débarquer, les gars. Je vais aller reconduire Gwen.

À travers ma vitre givrée, je vis que nous étions revenus à l’école et qu’il nous faudrait refaire tout le chemin pour retourner chez nous. Mais ni Tom ni moi n’eûmes l’idée de protester.

— Tu feras pas le fou, hein, Maurice ? demanda Tom.

— C’est fini, les folies pour moé, je te laisse ça.

— T’es correcte, Gwen ?

— T’inquiète pas, Tom. Maurice va me ramener à la maison.

Remontez vos crémones.

— Salut, Tom Higgins. Tu prendras soin de ta sœur.

Nous descendîmes, perdant d’un coup les soixante-dix degrés gagnés tout à l’heure. La grosse décapotable s’éloigna lentement,

laissant derrière elle un panache de fumée qui voilait ses feux arrière.

— Y devrait se sauver avec elle, laissa tomber Tom, l’emmener à Montréal ou aux États.

— J’espère au moins qu’ils vont se coller un peu, dis-je.

— Je sais pas si Gwen va lui dire qu’elle est enceinte.

Nous marchâmes quelques minutes en silence, le vent dans la face. Il n’y avait que nous deux dehors. Rien ne bougeait hormis la boucane qui sortait des cheminées. Il faisait un froid à craindre que le monde se casse.

— T’as écouté WPTR hier ? demanda Tom.

— Non, mon père écoutait le hockey.

— T’as manqué une bonne chanson. *House of the Rising Sun*, ça s’appelle. Y paraît que ça parle d’un gars en prison. Crisse, ç’a l’air *tough* en prison.

Nous approchions enfin de chez moi quand je vis à la hauteur de l’église une lumière qui se précipitait vers nous en même temps que me parvenait la plainte rageuse d’un moteur poussé à la limite. Il ne fallut que quelques secondes au bolide pour se projeter jusqu’à nous. Et là, l’espace d’un éclair, je vis ce spectacle ahurissant : Maurice avait abaissé la capote de l’Oldsmobile et filait dans son convertible à cent milles à l’heure dans le froid polaire. Il regardait fixement devant lui, les mains rivées au volant, et je crus voir un sourire sur ses lèvres. La radio jouait à tue-tête et j’eus le temps de reconnaître cette chanson qui jouait parfois à la maison et qui parlait d’un gars appelé Milord qu’une femme invitait à entrer parce qu’il faisait froid dehors.

La neige soulevée par la voiture retomba doucement sur nous. Des lumières s’allumèrent aux portes des maisons et des têtes apparurent aux fenêtres.

— Crisse, il est fou, parvint à articuler Tom Higgins. Il va se

tuer.

Je restais planté là, le cerveau engourdi par le froid et le gin, sidéré par l'étrange vision. Mais Maurice Sylvain s'assura que je ne rêvais pas. Il revenait vers nous, en effet, il roulait encore plus vite, il fendait le village en deux. L'Oldsmobile n'était plus ce pachyderme débonnaire qui nous baladait paresseusement il y a un quart d'heure, c'était un éléphant de guerre qui chargeait avec furie.

— Arrête, Maurice, crisse ! Arrête !

C'était Tom Higgins qui hurlait ces vains appels, campé au milieu de la rue et gesticulant des deux bras pour attirer l'attention de Maurice.

— Arrête ! Tu vas te tuer !

Je me ruai sur lui, l'agrippai par la capuche de sa canadienne et plongeai avec lui dans le banc de neige de l'autre côté de la rue. Le convertible nous effleura puis disparut dans les ténèbres, emportant avec lui les derniers « lalalala » de la chanteuse.

Cette fois, Maurice ne revint pas.

C'est Gérard Boivin, en passant la gratte deux jours plus tard, qui repéra le convertible dans un clos à deux milles du village. La poudrerie avait enseveli la grosse bagnole, mais Gérard avait aperçu la queue de renard qui dansait sur la neige au bout de l'antenne. Maurice, cryogénisé, avait les deux mains sur le volant, un flasque entre les jambes et une espèce de sourire aux lèvres.

L'Oldsmobile convertible avait peu souffert. Le père de Tom l'acheta pour le prix des funérailles de Maurice. Au printemps, il la vendit à un plombier de Saints-Anges qui pensait bien épater les filles. Mais avant que le beau temps prenne, il se la fit voler par deux jeunes qui s'en servirent pour commettre un *hold-up*, avant d'y mettre le feu.

Quand il apprit la nouvelle, Tom Higgins s'écria :  
— Cricse, Maurice aurait été content.

## L'Hôtel du Repos

Il était huit heures, *Jeunesse d'aujourd'hui* venait de se terminer et, comme tous les samedis soir, le village se préparait à aller veiller. Dans presque toutes les maisons, les troupes s'apprêtaient à monter au front : on cirait les chaussures, on repassait les jupes, on nouait des cravates, on se battait pour accéder à la salle de bains. Chez moi aussi, c'était le branle-bas de combat pour une trâlée de frères et de sœurs : Reynald essayait de se sculpter un beau 6 sur le front, André cherchait ses boutons de manchette, Irène ajustait sa crinoline et Rachelle démolissait la couche d'ozone à grands jets de *spray net*. Seul Fernand, cet étrange animal, ne participait pas à cette frénésie : il s'était isolé dans un coin du salon et il lisait.

Les salles où l'on allait veiller, que ce soit le National à Tring, le Domaine à Sainte-Marie ou Chez Fournier à Scott, étaient avant tout de grands incubateurs voués à la propagation de l'espèce. L'alcool et le frotti-frotta aidant, ces lieux voyaient se former la plupart des couples qui allaient se marier et fonder une famille. C'étaient de grands marchés publics, où tout le monde était à la fois vendeur et acheteur.

C'est sans doute dans une de ces foires que Linda Savoie avait rencontré Marco Grenier, le gars de Saint-Elzéar qu'elle allait épouser dans une quinzaine. Ce soir, on fêtait leur enterrement de vie de jeunesse à l'Hôtel du Repos, un événement assez spécial, car on ne se mariait pratiquement jamais au mois d'avril. Linda était la sœur du gros Ti-Paul Savoie et celui-ci, plaidant qu'il ne voulait pas passer la soirée



tout seul, avait réussi à nous faire inviter, Tom Higgins et moi, contre l'engagement que nous resterions sagement assis dans un coin.

J'allais donc aller veiller ! J'allais donc pénétrer à mon tour dans ce monde mystérieux qui excitait tant mes sœurs et frères le samedi soir et qu'ils évoquaient à voix basse le dimanche matin avec des sourires en coin. Pour la première fois, je m'étais prêté au rituel des préparatifs sous l'œil maussade de mes aînés qui m'avaient averti qu'ils ne voulaient pas me voir la face de la soirée. D'ailleurs, ils avaient refusé de m'embarquer avec eux et c'étaient les parents de Ti-Paul qui allaient passer me prendre. J'étais prêt depuis longtemps quand je vis par la fenêtre l'Impala bleue des Savoie s'arrêter devant la maison. J'étais fringué de première et j'avais mis une bonne demi-heure à me peigner. J'avais deux piastres en poche pour payer mon entrée et assez de trente sous pour m'offrir une couple de liqueurs.

Je rejoignis Paul et Tom Higgins sur le siège arrière. Le gros Ti-Paul était sur son trente-six, habillé de neuf de pied en cap. Il était tout rouge et son double menton refusait de rester prisonnier d'un nœud de cravate strangulatoire. Tom Higgins, lui, avait déjà l'air de revenir de veiller : il ressemblait à un marin qui vient de bambocher toute une nuit dans le port de Hambourg. Sa cravate, qu'il avait enlevée sitôt sorti de chez lui, dépassait maintenant de la poche de son veston taché, ses cheveux étaient ébouriffés, son pantalon, trop court et ses souliers, pleins de poussière. Et même s'il faisait sombre, il avait chaussé des lunettes de soleil qui accentuaient son air baveux.

Plus rouge que le gros Ti-Paul, il y avait son père, Noé Savoie. Pas parce que sa cravate lui serrait le cou : il n'avait pas de cou. Sa grosse tête rubiconde était posée directement sur ses épaules. Ses courtes pattes l'obligeaient à approcher son siège des pédales, condamnant ainsi sa bedaine à frotter contre le volant. Il mâchouillait

son gros cigare et n'avait pas l'air de bonne humeur. M<sup>me</sup> Savoie avait meilleure contenance. De temps à autre, elle nous souriait en se tournant à demi vers nous, faisant sonnailler les pendants d'oreilles qui sourdaient de son chapeau rouge.

— M'man, j'étouffe. Je peux enlever ma cravate ?

— Non, garde-la, t'es assez beau de même.

— C'est vrai que t'es beau, se moqua Tom.

— Tu vois ? Même Tom trouve que t'es beau avec une cravate.

— Mais il a ôté la sienne, lui.

— Tom est pas dans les invités d'honneur.

— Mais je peux plus respirer !

— Tant mieux ! intervint Noé Savoie. Ça me fera une bouche de moins à nourrir.

— Noé, voyons !

— C'est vrai qu'il doit coûter cher à nourrir, Ti-Paul, dit Tom Higgins.

— Tu peux le dire !

— Noé, voyons !

— Qu'il la garde, sa maudite cravate ! A m'a coûté assez cher.

— Noé, tu vas pas recommencer.

— Ah oui ! C'est vrai ! Paye, Noé, paye, maudit bonasse, paye pis dis pas un mot !

Pendant quelques instants, nous fîmes comme lui et ne dîmes pas un mot. Mais quelques instants de silence, c'était une éternité pour Tom.

— C'est qui, ce gars-là qu'a va marier, Linda ?

Le cigare s'agita dans la bouche de Noé Savoie.

— Un maudit bon à rien, bougonna-t-il entre ses dents.

— Noé ! Ben, il s'appelle Marco Grenier.

— C'est vrai qu'il vient de Saint-Elzéar ?

L'annonce que Linda Savoie épousait un gars de Saint-Elzéar avait étonné tout le village.

— Oui, c'est vrai, confirma à regret M<sup>me</sup> Savoie.

— Il travaille où ?

— Il travaille pas, cracha Noé Savoie en tirant rageusement sur son barreau de chaise.

— Il cherche un emploi, atténua M<sup>me</sup> Savoie.

Nous approchions de l'Hôtel du Repos. Qui avait eu la drôle d'idée de bâtir un hôtel en pleine campagne, à au moins un mille de toute habitation ? Il avait beau être au carrefour de trois routes, c'étaient des routes où il ne passait personne. Malgré tout, l'établissement ne désemplissait pas les samedis soir.

Tom Higgins, qui n'avait pas terminé son enquête, revint à la charge.

— Ça s'est décidé ben vite, ce mariage-là ?

Le cigare dans la bouche de Noé Savoie se mit à boucaner comme du bois vert. Son épouse se racla la gorge et ajusta nerveusement son étole de vison.

— C'est parce qu'ils s'aiment beaucoup.

Le gros Ti-Paul Savoie gloussa.

— Y se marient parce qu'ils ont fait Pâques avant les Rameaux.

— Paul ! s'écria M<sup>me</sup> Savoie.

— Ti-crisse ! ajouta Noé.

— Où t'as pris ça ? demanda sa mère.

— Ben, je vous l'ai entendu dire à la maison.

— C'était une façon pour dire qu'ils s'aiment beaucoup. Mais répète pas ça à personne, t'as compris ?

— Ti-crisse, répéta Noé Savoie en jetant son cigare par la vitre.

Tom et moi nous regardâmes en haussant les épaules. Nous ne comprenions rien à cette histoire de Pâques et de Rameaux et nous nous en fichions bien : nous étions arrivés à l'Hôtel du Repos.

Le stationnement était déjà presque plein et les autos continuaient d'arriver des trois directions, débarquant quatre, cinq et parfois même sept passagers. La plupart avaient entre dix-sept et trente ans et les gars tenaient presque tous une bouteille de bière qu'ils vidaient d'un trait avant de la garrocher dans le clos. Ils se faisaient un fond avant d'aller veiller.

— Soyez sages, nous recommanda M<sup>me</sup> Savoie avant d'entrer. Oubliez pas : vous restez assis à vos places. On ira vous chercher vers onze heures. Paul, approche un peu, ta cravate est desserrée.

Ce qui frappait en pénétrant dans l'hôtel, c'étaient les dimensions de la salle de réception que rendait encore plus impressionnante la pénombre qui la baignait. Il y avait des dizaines de tables que les arrivants accaparaient à partir de ce point concentrique que constituait la piste de danse. Dans ces grandes salles, l'instinct grégaire poussait les personnes à se regrouper par clan paroissial. Ce soir, par exemple, les Saint-Elzéar, fort nombreux, occupaient le côté gauche de la salle, tandis que les nôtres, tout aussi nombreux, s'étaient installés à droite. Ceux des autres paroisses formaient des îlots ici et là. Étrangers à cette notion de territorialité, nous gagnâmes un coin encore désert et prîmes place à une table.

Tom Higgins promena son regard sur la foule.

— Ouais, il y a des belles p'tites mères, apprécia-t-il.

Il ne releva pas le fait que la plus jeune de ces « p'tites mères » avait encore cinq ans de trop pour nous. De plus, je n'étais pas certain que ses lunettes de soleil lui permettaient de voir la différence entre une fille et un poteau de la salle.

Un serveur se pointa pour nous demander ce que nous voulions boire.

— Tu m’apporteras un gin, commanda Tom.

Le serveur gloussa.

— Je te sers ça dans un verre ou dans un biberon ?

— Si j’avais voulu téter, je serais allé voir ta sœur.

Il était temps que je joue au démineur.

— On va prendre trois Coke, monsieur, s’il vous plaît.

— C’est juste pour commencer, précisa mon ami.

— Vous avez de quoi manger ? s’enquit le gros Ti-Paul en desserrant sa cravate.

— Juste des chips.

— Amènes-en un. Un gros.

L’Hôtel du Repos, c’était le paradis. Le délicieux mélange des fumées de cigarettes et des odeurs d’alcool, les filles sapées en princesses qui virevoltaient dans la demi-obscurité, l’incessant brouhaha qui vous forçait à crier ou à vous taire, tout ça instillait en vous la troublante certitude que la seule vie qui valait d’être vécue était une vie de débauche.

Le serveur revint avec chips et liqueurs.

— Ç’a été long, laissa tomber Tom.

Le gars ne dit rien, mais je suis sûr qu’il rêvait de saisir mon pote par le cou, de le pétrir de ses grosses mains puis de l’enfermer dans sa bouteille de Coke comme un mauvais génie et de remettre le bouchon. Il aurait pu le faire, il était baraqué comme Victor Delamarre, dont on avait la photo à la maison. Dans les hôtels, c’était comme dans la police : on recrutait des gros bras. On demandait aux serveurs de remplir les verres et de vider les indésirables, essentiellement les

batailleurs. C'était une tâche colossale, car des batailles, il y en avait toujours et partout. On se bagarrait pour un regard de travers, pour un pied écrasé, pour laver un affront qui remontait à Jacques Cartier. On se battait pour le plaisir, pour impressionner les filles, pour se désennuyer. On se battait parce que les Saint-Narcisse n'aimaient pas les Saint-Patrice, parce que les Saint-Patrice n'aimaient pas les Saint-Gilles et parce que tout le monde haïssait les Saint-Elzéar. Personne ne portait jamais plainte, personne n'était jamais blessé sérieusement.

Je payai les consommations, avec la désagréable surprise de constater qu'une liqueur coûtait pas mal plus cher à l'hôtel qu'au magasin. Le serveur dut se passer de pourboire, ce qui n'améliora pas nos relations. Le gros Ti-Paul Savoie éventra son sac de chips et s'y vautra. Tom et moi commençâmes à siroter nos breuvages, contents comme des millionnaires en Floride. Je savourais chaque seconde. Au moment où j'étais sûr que rien au monde ne pouvait ajouter à mon extase, le riff d'une guitare électrique traversa la salle comme une flèche enflammée et vint se planter dans mon cortex. L'orchestre venait d'attaquer la soirée avec *Pretty Woman*, une chanson qui faisait les beaux jours de WPTR depuis un moment. Je regardai Tom : lui aussi était tétanisé. Nous avions déjà entendu de la musique, nous n'en avions jamais vu. Elle envahissait tout, elle vous frappait avec une puissance décuplée. C'était plus sensuel qu'un bec de Claudine Côté, plus envoûtant que la croupe de M<sup>me</sup> Fred Gagnon. J'en avais la chair de poule. C'était décidé : je serais guitariste. Guitariste débauché.

La chanson se termina sur un dernier *Pretty woman* ! qui claqua comme un coup de fouet laissant derrière lui un silence irréel. Nous étions abasourdis, Tom et moi ; le gros Ti-Paul, lui, n'avait pas écouté une note.

— Ils tirent en crisse, finit par dire Tom.

— Ils sont mieux d’être bons, bafouilla Ti-Paul en crachant des chips, mon père dit qu’ils coûtent la peau des fesses. Ils viennent de Québec. Ils s’appellent Les Délires, mais ça s’écrit DEL-HIRS.

Les Del-Hirs remirent la sauce. Lors de ce premier *set*, ils alignèrent une demi-douzaine de pièces, mais, hélas, rien du calibre de *Pretty Woman*. L’orchestre savait bien que ce public d’ignares préférerait les cha-cha-cha et les tire-larmes sirupeux. Ce n’était pas tout le monde qui avait l’oreille formée à WPTR. Les musiciens conclurent ce premier bloc avec l’insipide *C’est la faute au bossa-nova* de Margot Lefebvre, chanson débectante mais qui fit affluer les danseurs sur la piste.

Le chanteur annonça alors dans un roulement de tambour que les futurs mariés allaient faire leur entrée solennelle. En fait, ils étaient déjà entrés. Ils étaient plantés à la porte, mal à l’aise. Ils se mirent en marche quand le projecteur se braqua sur eux. L’assistance applaudissait mollement : il était facile de constater que Linda Savoie et Marco Grenier n’étaient pas les plus populaires de leur paroisse. Avant d’arriver à la scène, Marco glissa sur une flaque de bière et s’agrippa à sa promise ; elle lui jeta un regard noir qui laissait présager des soirées animées dans la chaumière. Lui souriait bêtement en essayant de repérer dans la salle ses chums de Saint-Elzéar.

— Il a l’air niaiseux, ton beau-frère, dit Tom à Ti-Paul.

— C’est ce que mon père dit aussi.

Le couple restait figé sur la scène, deux potiches embarrassées qui ne se regardaient pas, qui ne semblaient même pas se connaître. Chez Linda alternaient les lippes boudeuses et les sourires contraints.

— Crisse, elle a engraisé, ta sœur.

— Je sais. Pourtant, elle devrait maigrir, elle vomit à tout bout de champ. Faut tout lui acheter du linge neuf : mon père dit que ça coûte

cher.

Le chanteur-maître de cérémonie terminait sa présentation :

— On applaudit chaleureusement nos futurs mariés. N'est-ce pas qu'ils forment un beau couple, mesdames et messieurs ? On leur souhaite beaucoup de bonheur et beaucoup d'enfants. Félicitations !

— Et Joyeuses Pâques ! cria Tom Higgins.

Quelques rires fusèrent et une voix qui ressemblait fort à celle de Noé Savoie lâcha un « Ti-crisse ! » exaspéré.

L'animateur annonça une pause. Nos bouteilles étaient vides depuis longtemps, mais malgré nos invitations manifestes, le serveur ne semblait pas nous voir. Je pense qu'il nous aurait laissés mourir de soif avec plaisir.

— Viens, m'intima tout à coup Tom Higgins, on va aller faire un tour.

— On avait promis qu'on resterait à nos places, rappelai-je.

— Faut toujours ben aller pisser, crisse. Viens !

— Moé, je vais aller demander de l'argent à mon père pour m'acheter des chips, dit le gros Ti-Paul en se levant.

Tom était déjà parti. Je lui emboîtai le pas.

La salle était maintenant archipleine. Je suivais Tom qui se frayait un chemin vers la scène où les musiciens avaient laissé leurs instruments.

— Viens, m'incita-t-il, on va aller voir les guitares de proche.

J'hésitais.

— Viens ! On va faire les Beatles.

Comment résister ? Je l'escortai donc sur la scène où il s'approcha d'une guitare posée sagement sur son support. Il la prit dans ses mains, tout sourire. Il se prenait pour une vedette avec ses



verres fumés. Il allait passer la bandoulière, mais le guitariste qui faisait le joli cœur auprès d'une grande rousse assise au bar fut sur lui en deux enjambées.

— Touche pas à ça, morpion.

— Je vais pas la manger.

Le musicien, un grand maigre à l'air fendant, saisit Tom par le bras.

— J'ai dit : remets la guitare à sa place.

— Ayoye ! Tu me fais mal.

— Je vais t'arracher le bras si tu poses pas la guitare tout de suite.

— Même avec un bras, je jouerais mieux que toé.

— Si tu touches encore à ma guitare, je te botte le cul jusqu'à Québec.

— Lâche-moé, tu me fais mal.

Le grand escogriffe relâcha sa prise et nous surveilla pendant que nous quitions la scène. Il repartit ensuite faire du gringue à la grande rousse.

— Il m'a fait mal, l'enfant de chienne, gronda Tom en se massant le bras.

Les lunettes noires m'empêchaient de voir les yeux de mon pote et la lave qui devait en jaillir.

Sa blessure ne l'empêcha toutefois pas de prendre son élan et de glisser sur toute la largeur de la piste de danse sur laquelle on avait répandu de la poudre de cire.

— Arrive ! me cria-t-il. Ça glisse mieux que sur la patinoire.

Je me donnai un modeste élan mais qui suffit à me faire glisser sur une quinzaine de pieds, ce qui n'impressionna guère mon

compagnon.

— Tu glisses comme une fille. Regarde-moé astheure, regarde aller Bobby Hull.

Il recula d'une dizaine de pas, salua un public imaginaire et décolla comme une fusée. Mais une fusée incontrôlable : quand il arriva de l'autre côté de la piste, il était encore en pleine vitesse. Ses pieds heurtèrent la bande de métal qui délimitait la surface de danse, il partit en vol plané et alla s'écraser sur une table dans un épouvantable fracas de verres brisés et de bouteilles renversées. Les trois couples installés à la table se mirent à vociférer féroceement. Une fille criait et se donnait de frénétiques tapes sur la poitrine pour éteindre une cigarette qui était en train de brûler sa robe rouge.

L'un des gars, un grand type avec les cheveux coupés en brosse et chaussant d'épaisses lunettes à monture noire, releva Tom en le tenant par le collet. De la bière s'était renversée sur son pantalon, découpant une large tache sombre qui laissait croire qu'il avait pissé dans ses culottes.

— J'ai pas de bobo, dit Tom. Vous inquiétez pas. Je suis correct. Tu peux me lâcher astheure.

Mais le gars n'avait pas l'air content du tout. Il se mit à secouer Tom avec une telle hargne que mon pote en perdit ses lunettes de soleil.

— Maudit morveux ! Tu vas payer pour les boissons que t'as renversées. Tu vas payer pour notre linge.

— J'ai pas fait exprès, j'ai glissé. C'est un accident !

— Je vais te faire ressembler à un accident, moé.

— Lâche-le, Armand, intervint la fille qui avait failli cramer. Tout le monde nous regarde.

C'est vrai que la moitié de la salle avait les yeux tournés vers ce

divertissement bienvenu pendant la pause de l'orchestre. Le gars hésita un moment. Comme il aurait aimé que mon pote eût cinq ans et dix-huit pouces de plus ! Mais il ne pouvait tout de même pas tabasser un ti-cul devant tant de témoins, même si ce ti-cul était Tom Higgins. Il finit donc par le relâcher.

— Disparais, morpion !

— Mes lunettes !

La fille à la robe trouée ramassa les lunettes sur le plancher et de mauvaise grâce les tendit vers Tom. Mais c'est la coupe en brosse qui s'en empara.

— C'est tes lunettes ? Tiens, prends-les.

Tom tendit la main pour s'en saisir, mais le nommé Armand laissa tomber les lunettes au sol, leva le pied et les écrasa lentement en souriant.

— Mes lunettes, crisse ! Es-tu fou ?

— J'ai pas fait exprès, j'ai glissé. C'est un accident !

Les serveurs accouraient maintenant avec des moppes et des torchons pour éponger les dégâts.

Je tirai Tom par la manche. Je voyais bien qu'à son tour mon ami rêvait d'avoir cinq ans et dix-huit pouces de plus.

— Viens, dis-je, allons-nous-en.

— C'était pas un accident, grommela-t-il.

Bien sûr que ce n'était pas un accident. C'était une déclaration de guerre.

Nous n'avions pas fait trois pas que M<sup>me</sup> Noé Savoie nous barra le chemin, l'air pas contente elle non plus.

— Qu'est-ce qu'on avait dit ? Vous êtes supposés rester à vos places. Allez vous asseoir avec Paul : oubliez pas que c'est pour lui que vous êtes ici. Oubliez pas non plus qu'on part vers onze heures,

onze heures et demie au plus tard. Je vais aller vous chercher.

Suivis du regard par M<sup>me</sup> Savoie, nous regagnâmes notre table au fond de la salle où le gros Ti-Paul nous attendait en mangeant des chips. Sa mère l'avait forcé à remettre sa cravate.

— T'as perdu tes lunettes ? demanda-t-il à Tom.

— Une admiratrice les voulait en souvenir, je lui ai données. Tu connais la gang installée là-bas ? Les trois couples à la table à côté de la piste ? Tu sais d'où ils viennent ?

— Ceux qui essuient leurs habits ? Non, je les connais pas. Mais je peux le savoir.

— Tu t'informerai aussi pour savoir comment s'appelle la grande rousse au bar.

— Attends... Celle qui est en train de boire ? Oui, je la vois. Est pas un peu trop vieille pour toé ?

— T'occupe.

— C'est à elle que t'as donné tes lunettes ?

— Va t'informer, c'est tout. Mais attends que l'orchestre recommence.

— Ta sœur est où ? demandai-je. On la voit plus.

— Est partie. Elle s'est chicanée avec son chum.

L'orchestre entreprit son deuxième set. Les Del-Hirs, il fallait le reconnaître, savaient attaquer. Cette fois, ils ouvrirent avec *She Loves You* des Beatles. Eux aussi devaient écouter des postes américains pour être ainsi à l'affût des nouveautés. La musique me replongea dans un monde où la vie se vivait à cent milles à l'heure. Mais elle faisait moins d'effet sur Tom, qui regardait droit devant lui en se frottant le bras. Dès les premiers accords, Ti-Paul Savoie s'était levé, avait mis son sac de chips dans sa poche et était parti remplir la mission dont on l'avait chargé.

Tout comme auparavant, la qualité des pièces alla en déclinant, comme si les Del-Hirs craignaient d'être trop bons. Il faisait de plus en plus chaud et humide, mais la piste de danse ne désemplissait pas. Partout dans la salle, des gens allaient de table en table et les serveurs, chargés de verres et de bouteilles, évoluaient dans cette cohue comme des funambules dans un champ de tir.

Le gros Ti-Paul revint bientôt, la mine satisfaite, et s'assit près de Tom. Il lui cria à l'oreille pour couvrir les décibels de l'orchestre et l'Irlandais hochait parfois la tête pour montrer qu'il enregistrait les informations. Après avoir fait un triomphe avec le *Ya Ya* de Joël Denis, le chanteur annonça une pause, précisant qu'ils allaient jouer des *slows* tout à l'heure et que la veillée ne faisait que commencer. Mais pas pour nous puisque M<sup>me</sup> Savoie était sur le point de venir nous cueillir. Tom Higgins se leva d'un bond :

— Où tu vas ? demandai-je.

— Si tu veux le savoir, suis-moé.

On pourrait s'étonner de ma docilité à jouer les Sancho Panza auprès de cet Irlandais déjanté. Au village, Simon Drouin n'était pas le seul à me traiter de chien de poche et de suiveux. Mais ça ne me dérangeait pas trop parce que je savais que, malgré sa brusquerie et ses airs de supériorité qui m'énervaient souvent, Tom Higgins se serait jeté dans le feu pour moi. C'est le gars que j'aurais voulu avoir à côté de moi en cas de guerre atomique, même si c'est probablement lui qui l'aurait déclenchée. Et surtout, surtout, sa compagnie rendait les choses tellement plus excitantes.

Voilà pourquoi, quand il arriva à la scène où les musiciens rangeaient leurs instruments, j'étais de nouveau deux pas derrière lui. Il se dirigea vers le guitariste qui était en train de changer une corde à son instrument.

— Monsieur, je voudrais m'excuser pour tantôt. J'ai pas été correct.

Avais-je bien entendu ? Tom Higgins qui demandait pardon ? Et avec toute l'ingénuité d'un premier communiant ? Je n'étais pas le seul incrédule : le grand efflanqué regardait lui aussi Tom d'un œil suspicieux. L'Irlandais redoubla de candeur :

— Je voulais vous dire que vous jouez de la guitare comme un champion. Plus tard, j'aimerais ça être comme vous, monsieur. Moé aussi, je me ferais admirer par les filles, comme la belle rousse au bar là-bas qui vous regarde tout le temps.

En disant cela, Tom pointa son doigt en direction du bar où la fille, assise près de sa copine, sirotait son verre en jetant de fréquents regards vers le musicien.

— Mais des filles comme elle, vous devez en avoir à la pelletée, ajouta-t-il en montrant deux fois ses dix doigts comme mesure de l'irrésistibilité du guitariste. Encore une fois, excusez-moi, monsieur.

Il tourna les talons, laissant le musicien quelque peu déconcerté. Il prit résolument la direction du bar et s'approcha de la rouquine.

— Salut ! C'est toé, Angèle, hein ?

Ti-Paul Savoie avait bien rempli sa mission : la fille, qu'on devinait pompette, délaissa son verre pour jeter un regard ennuyé sur Tom Higgins.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est le guitariste qui m'a dit de venir te voir.

Les yeux de la rousse s'allumèrent.

— Oui ? Je vous ai vus ensemble. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'il te trouvait de son goût.

— Ah oui ? roucoula la fille.

— Oui. Il a dit itou qu'il te paierait vingt piastres si tu le rejoins

dans sa chambre après la veillée, ajouta Tom en montrant de nouveau deux fois ses dix doigts.

— Quoi ! s'étrangla la rousse. Qu'est-ce que tu dis là ?

— Il a ajouté que ton amie peut venir aussi.

Cette fois, ce fut la copine qui s'étouffa avec sa gorgée.

— P'tit maudit ! cracha Angèle en attrapant Tom par les revers de son veston. C'est juste des menteries ! Des maudites menteries !

Tom reprit son air d'enfant de chœur :

— Pourquoi je conteras des menteries, mademoiselle ? Si tu me crois pas, demande à mon chum, plaïda-t-il en me montrant du doigt.

La fille braqua sur moi ses rayons laser :

— Pis ? C'est vrai ?

— Euh... Pas tout à fait, bafouillai-je. Je crois plutôt qu'il a dit dix piastres.

Angèle se mordit la lèvre. Elle était blême de rage et sa chevelure rousse faisait ressortir la pâleur de son visage. On aurait dit du feu sur la neige.

— L'écœurant ! Le tabarnak d'écœurant ! Il me prend pour une guidoune ! M'as lui montrer, moé !

D'une poussée, elle écarta Tom de son chemin et s'élança vers la scène où le guitariste finissait innocemment d'accorder sa guitare. Nous vîmes Angèle la rousse faire de grands gestes avec ses bras devant un pauvre diable qui n'y comprenait goutte. Des éclats de voix nous parvenaient par intermittence. Puis, l'offusquée arracha la guitare des mains du grand maigre et la projeta dans la batterie. Ce type ne supportait pas qu'on touche à son instrument, encore moins qu'on le garroche sur la grosse caisse. Il emprisonna la fille dans ses bras et la souleva dans les airs, résistant aux furieuses ruades que lançait Angèle. Voyant son amie en difficulté, sa copine du bar vida son verre d'un

trait, se précipita à son tour vers la scène et sauta dans le dos du grand échalas. Toute la salle avait maintenant les yeux tournés vers l'estrade où accouraient les serveurs et les autres musiciens de l'orchestre. D'autres personnes, peut-être des amis ou des parents des deux filles, convergeaient à leur tour vers la mêlée. Pendant ce temps, Tom, les bras croisés, contemplait avec contentement le chaos qu'il avait créé.

— Le concert est fini, dit-il, mais le spectacle commence.

Il saisit le verre qu'Angèle avait laissé sur le comptoir du bar et le cala d'un coup.

Je sentis une main sur mon épaule : c'était M<sup>me</sup> Noé Savoie, l'air peu rassurée.

— Vous êtes encore en train de rôder, vous deux ? Venez, on s'en va, ça dégénère ici.

— Mais...

— Y'a pas de mais. Il est passé onze heures et demie. On rentre à la maison.

D'un geste impérieux, elle nous indiqua la sortie.

Nous approchions de la porte quand Tom se retourna soudainement.

— Madame Savoie, avant de partir, je voudrais offrir mes félicitations à votre futur gendre.

— Une autre fois, on s'en va.

— Il est juste là, ce sera pas long.

— T'aurais pas pu y penser avant ?

— Juste une minute, madame, plaida Tom en déployant tout son charme.

— Bon, soupira M<sup>me</sup> Savoie, une minute, pas une seconde de plus. Mon mari est déjà parti chercher la machine. Je vous attends avec Paul à la porte.



Marco Grenier était affalé sur sa chaise, le regard vitreux, la cravate de travers, les cheveux plaqués sur son crâne par la sueur. La vedette de la soirée était entourée de ses amis comme un empereur décadent au milieu de ses courtisans. Les gars riaient bruyamment à la moindre platitude, achalaient les filles qui avaient l'imprudence de passer trop près, étaient prêts à se battre entre eux et avec le monde entier. Certains lorgnaient d'ailleurs avec intérêt la scène où le tumulte n'avait pas cessé.

Il fallait l'aplomb de Tom Higgins pour aborder cette talle de gars chauds. Il tendit vers le futur marié une main que celui-ci ignora :

— Salut, je suis un ami du gros Ti-Paul Savoie, ton beau-frère. Je voulais te féliciter.

— Me féliciter ? Pourquoi ?

— Ben, pour le mariage, c't'affaire.

— Ah oui, le mariage...

— Ç'a l'air que t'as été ben chanceux.

— Comment ça, chanceux ? bredouilla le Saint-Elzéar qui refoulait du goulot et dont les exhalaisons auraient suffi à enivrer la moitié de l'Armée rouge.

À l'entrée, M<sup>me</sup> Savoie nous faisait des signes pressants d'aller la rejoindre.

— Ben, c'est lui là-bas qui disait ça que t'étais chanceux. Le gars avec la brosse et les lunettes. Il est de Saint-Narcisse. Il disait à ses chums que t'étais chanceux de te marier parce que t'étais juste une quéquette molle.

C'était donc ça. Le vindicatif Higgins, galvanisé par le succès de son premier essai, refaisait le coup du chiffon rouge. La ruse me parut grossière, mais Tom misait sur la propension des Saint-Elzéar à démarrer au quart de tour. Ils cogneraient d'abord, réfléchiraient

ensuite. Et puis, mon pote savait que M<sup>me</sup> Savoie couvrait ses arrières et que jamais le futur gendre n'aurait osé le molester devant elle.

— En fait, le gars a dit que tous les Saint-Elzéar avaient des quéquettes molles. Il pensait que je venais de là, moé itou. Ses chums ont trouvé ça bien drôle. Moé, je sais même pas ce que ça veut dire. Bon ! Faut qu'on y aille, M<sup>me</sup> Savoie nous attend. Encore félicitations !

Tom Higgins fit une brusque volte-face et nous allâmes rejoindre Ti-Paul et sa mère qui nous attendaient à la porte. Avant de sortir, Tom se retourna et eut le temps d'apercevoir une demi-douzaine de Saint-Elzéar qui se dirigeaient vers la table du briseur de lunettes.

— J'espère qu'ils vont lui péter ses barniques, siffla-t-il en franchissant le seuil de l'Hôtel du Repos.

Linda Savoie et Marco Grenier se marièrent deux semaines après, comme convenu. Chez le gros Ti-Paul, je pus voir plus tard trônant sur le piano droit une photo du mariage. Linda avait gagné du poids et gardé son air bête. Marco arborait son sourire niais sous le pansement qui lui couvrait le milieu du visage, conséquence d'un nez cassé à l'Hôtel du Repos. M<sup>me</sup> Savoie essayait de donner le change et de faire croire qu'elle vivait un grand jour ; son mari, lui, semblait compter les invités et combien ils allaient lui coûter.

À l'automne, Linda accoucha d'un beau bébé plein de santé, le premier d'une ribambelle. C'était une époque où se haïr un peu aux entournures ne nuisait en rien à la longévité des mariages.

## Mémère passe trois jours à la maison

Mémère est venue passer trois jours à la maison. On l'a installée au salon, où depuis deux jours elle reçoit des visiteurs. Je ne la connaissais guère. J'avais eu deux ou trois brèves rencontres avec elle, pas plus. Depuis la mort de son mari, un pépère mort avant que ce monde vive la joie de ma naissance, elle résidait dans une quelconque banlieue de Montréal chez son cadet.

La vieillesse n'avait pas encore appris à se travestir sous des couches de fard, de teinture et de parfum, donc les vieux avaient l'air vraiment vieux, c'est-à-dire épeurants, et mémère m'avait flanqué la pétoche chaque fois que je l'avais vue.

Ridée comme une pomme en novembre, toujours de noir vêtue, elle traversait la vie avec l'air austère d'une duègne castillane, laissant derrière elle des remugles de boule à mites et de liniment Minard. Je ne l'avais jamais vue sourire, même quand elle extrayait de sa sacoche pour me le donner un bonbon à la menthe, un *poppormane*, comme on les appelait, plein de graines et de poils. Ce n'était guère appétissant, d'autant que la seconde d'avant, je l'avais vue remettre dans cette même sacoche le mouchoir rouge picoté de blanc dans lequel elle crachait et se mouchait avec constance. Mémère concevait de plus son dentier comme un accessoire amovible et facultatif qu'elle remisait aussi dans sa sacoche à côté de ces *poppormanes* qu'elle distribuait si somptueusement.

— Minge, minge, c'est bon, des *poppormanes*.

Il n'était pas question d'escamoter le cadeau empoisonné. Mon père, son fils, se tenait derrière elle et à grands gestes impérieux m'exhortait à gober l'infâme bonbon. Et malheur à moi si je grimaçais de dégoût ! Au contraire, il fallait se lécher les babines et se confondre en « Merci, mémère, oui, c'est bon en mosus, des *poppormanes* ».

J'étais étonné du nombre de personnes venues voir mémère depuis deux jours. Elle avait quitté le village depuis tellement longtemps après une vie sans éclat qu'il était surprenant que tant de gens se souviennent d'elle.

Les portes françaises du salon étaient fermées et leurs trente carreaux vitrés masqués par un tissu opaque. Sa présence dans la maison avait apporté une tranquillité que j'y avais rarement vue : pas d'escalier dévalé quatre à quatre, pas de claquage de portes, pas de rires tonitruants. Depuis deux jours, la maisonnée bruissait de chuchotements et de pas feutrés. L'aïeule avait fait descendre paix et sérénité sur cette demeure.

Et puis, Tom Higgins arriva.

Cela faisait une bonne dizaine de jours que je ne l'avais vu. Môssieu était allé à l'hôpital se faire enlever les amygdales. Cela n'avait rien d'exceptionnel en un temps où les docteurs vendangeaient les amygdales comme des raisins mûrs. Mais Tom Higgins en avait fait du mélo, essayant de nous apitoyer en disant que l'opération était désespérée, qu'il allait sans doute mourir sur le billard, que, bon, la mort ne lui faisait pas peur, qu'il ne fallait pas trop le pleurer, qu'il avait pleinement vécu, et blablabla. Pendant qu'il s'épanchait ainsi, la plupart de nous pensaient que les bactéries qui avaient phagocyté sa gorge auraient eu bien moins de chances de s'y introduire s'il avait fermé sa gueule plus souvent.

C'est donc un convalescent un peu pâle et amaigri qui frappa à

la porte cet avant-midi-là. Pour rappeler son état, il portait un foulard autour du cou, et c'est d'une voix exagérément rauque qu'il me demanda :

— Ta mémère est icitte ?

Je posai mon index sur mes lèvres avant de le pointer vers le salon.

— Je peux la voir ? demanda Tom en baissant la voix.

Les consignes de mon père étaient on ne peut plus claires : ne déranger le repos de mémère pour aucune considération.

— Juste une minute, insista Tom.

Mon père était sorti pour quelques instants et ma mère se reposait dans sa chambre du surcroît de travail que lui valait le séjour de sa belle-mère ; Fernand lisait l'*Encyclopédie Grolier* et les autres étaient je ne sais où. De plus, peut-on dire non à quelqu'un qui revient du pays des morts ?

— Juste une minute, pas plus, consentis-je. J'entrebâillai la porte du salon et nous nous glissâmes à l'intérieur.

Mémère était au fond de la grande pièce, couchée dans son cercueil. Un drap noir avait été déployé sur le mur derrière et deux grands cierges montaient la garde de part et d'autre de la défunte. Quelques modestes couronnes mortuaires se fanaient doucement sur des tréteaux. Le silence profond, rendu encore plus épais par la présence de la mort, n'était troublé que par le tic-tac de l'horloge grand-père. Nous nous approchâmes.

— On dirait qu'elle dort, ta mémère.

C'est vrai qu'elle avait l'air reposée, la vieille dame. Elle me semblait plus jeune que je ne l'avais jamais vue. La mort fait parfois ça aux très vieux : elle les rajeunit en adoucissant leurs rides, en apaisant

leurs peurs, en soulageant leurs souffrances.

— Elle sent pas trop pire, jugea Tom en promenant son nez au-dessus du cercueil. Dire que c'est moé qui pourrait être couché là, soupira-t-il en désignant sa gorge.

Mémère était exposée chez nous parce qu'elle avait exprimé le vœu d'être enterrée dans son village, proche de pépère et loin des protestants de Montréal. Comme mon père était l'aîné et qu'il était le seul à avoir encore pignon sur rue au village, notre salon était devenu la chapelle ardente où les gens de la paroisse venaient depuis deux jours veiller le corps de mémère, ce corps dont Tom Higgins tripotait les doigts gris olivâtre qui enserraient un chapelet noir.

— Est toute raide, pis frette ! Touche !

— Je lui ai déjà touché, mentis-je.

— Viens, touche sa main. On dirait le museau du chien au gros Ti-Paul.

J'approchai lentement ma main de celles de mémère quand mon bras fut brusquement projeté vers l'avant, comme si la vieille cherchait à m'attirer dans le cercueil. Je reculai vivement et me cognai sur Pete Clancy qui riait de son bon coup.

— Tu m'as pas vu venir, hein ? dit-il en relâchant mon coude. Aie pas peur des morts, c'est du bon monde.

— J'ai pas eu peur.

— T'as pas eu peur, mais t'as viré de la même couleur que ta mémère, par exemple, fit remarquer Tom.

— J'ai fait un saut, c'est tout.

Pete Clancy prit une voix spectrale.

— Hou, hou, hou, je viendrai vous chercher comme un voleur.

Pete Clancy était commis à la coopérative, bedeau suppléant, caleur de sets carrés très prisé et entrepreneur de pompes funèbres

« dans ses temps morts », comme il aimait à plaisanter. Car Pete Clancy aimait plaisanter, c'était le gaillard le plus jovial de la paroisse, il n'aimait rien tant que raconter des farces avec son accent irlandais qui faisait rouler les *r* dans sa bouche comme des galets dans la Beaurivage.

— En parlant de voleur, Tom, paraît que tu t'es fait choper les testiculles.

— C'est pas mes gosses, crisse, c'est mes amygdales, hurla-t-il. Puis, baissant brusquement le ton, il soupira :

— J'ai ben failli y passer.

— Ben, t'aurais dû, j'aurais eu une belle petite tombe pour toé.

Pete Clancy gloussa en regardant sa montre.

— Bon, faut que je me grouille, les visites vont reprendre dans une dizaine de minutes. On l'a ben arrangée, ta mémère, hein ? On dirait Blanche-Neige.

Pete Clancy entreprit de réaligner les chaises, empruntées à la salle municipale, grimpa sur l'une d'elles pour rallumer les deux grands cierges qui flanquaient le cercueil, essaya de redonner un peu de tonus aux couronnes mortuaires défraîchies.

— Connaissez-vous l'histoire de la guidoune qui se promenait les tétons à l'air sur la Place Rouge ? Non ? Une police l'arrête et lui dit : « Cache tes Boulganine. » À quoi la fille répond : « Il faut bien gagner sa Khrouchtchev. »

Pete Clancy s'esclaffa, mais notre absence de réaction lui coupa la rigolade.

— Vous l'avez pas compris, hein ? J'aurais dû m'en douter. C'est trop subtil pour des ti-culs niaiseux comme vous deux. Bon, je rouvre les portes dans quelques minutes. Le service est à onze heures. Vous pouvez rester avec la vieille, mais fatiguez-la pas trop.

Le guilleret croquemort se retira sur cette dernière boutade. Tom et moi reprîmes notre station devant la bière. De la flamme des cierges émanait une odeur d'église qui rendait plus réelle la présence de la mort.

— Elle doit être au ciel, supposa Tom.

— Ça se peut ben.

Même si je savais interminable la liste des fautes qui pouvaient nous savonner les marches de l'escalier menant au paradis, j'aurais été étonné que la distribution de *poppormanes* enrobés de morve et de bave en fasse partie.

— Elle a dû croiser Maurice.

Pour Maurice Sylvain, le paradis, c'était moins sûr. Le culte que lui vouait Tom Higgins ne justifiait pas un laissez-passer pour s'asseoir à la droite de Dieu. Déjà que pour l'enterrer en terre bénite, ça avait fait tout un foin, le curé, comme bien d'autres au village, se demandant si Maurice ne s'était pas un peu aidé à manquer le croche. C'est la présence de trois pouces d'alcool dans le dix onces retrouvé entre les cuisses du défunt qui avait vaincu ses réticences : jamais Maurice Sylvain n'aurait quitté volontairement ce monde en laissant un flacon à demi plein derrière lui. Je n'étais pas un expert, mais en me référant au petit catéchisme, une relégation au purgatoire était ce qu'on pouvait pronostiquer de mieux pour l'idole de Tom. Le bon Dieu en aurait encore pour une petite secousse à boudier. Mais je ne voulais pas entamer une querelle théologique avec mon ami.

— Ça fait juste trois jours que mémère est morte. Peut-être qu'elle l'a pas encore rencontré. En plus, elle le connaît même pas, dis-je, très cartésien, et la logique de l'argument satisfait mon pote.

D'ailleurs, il en avait fini avec la métaphysique.

— Il y a un lunch après les funérailles ?



— Je suppose. Sortons avant qu'on ouvre les portes.

— T'embrasses pas ta mémère une dernière fois ?

Quelle drôle d'idée ! Je ne l'avais jamais embrassée vivante, je n'allais pas commencer maintenant.

— Je l'embrasse pas, ça pourrait la réveiller.

— As-tu peur ?

— Pantoute !

— Embrasse-la, d'abord ! C'est pas dur, regarde-moé.

Tom Higgins se pencha sur le cercueil et déposa un baiser sur le front cendrex de la vieille, pas le baiser solennel et compassé que les circonstances commandaient, mais le bec sonore et joyeux que les matantes vous collent au jour de l'An.

— On dirait du Jell-O, commenta le nécrophile. À ton tour.

— On a pas le temps.

— Tu serais pas un peu pissoute ? On dirait Noëlla St-Hilaire.

Par cette insulte suprême, l'Irlandais me lançait un défi. Si je ne passais pas l'épreuve, il m'en rebattrait les oreilles aussi longtemps que mémère avait vécu. À moi et à tout le village. Il me fixait avec un sourire narquois.

— Si ça peut te faire plaisir, soupirai-je en prenant un air détaché.

Je tendis les lèvres et inclinai le buste très lentement vers le visage de l'aïeule d'où saillait, comme des rets, un lacin de veines verdâtres. C'était révulsant, pire que ses *poppormanes*. Plus mon visage s'approchait du sien, plus l'odeur du formol s'alliait aux parfums de la toilette funéraire pour me soulever le cœur.

Non !

C'était au-dessus de mes forces. Tant pis pour ce qu'en penserait ce maudit Higgins. Mais au moment où j'allais me redresser,

des mains se plaquèrent sur ma nuque et écrasèrent mes lèvres tendues contre le front de mémère.

Pouah ! C'était froid, gélatineux. Je voulais me libérer de ce fatal baiser de la morte, mais une poigne implacable m'en empêchait. Cela dura une éternité. Enfin, l'Irlandais, que j'entendais ricaner, relâcha sa prise. Quand je me redressai, nauséux et suffoquant, j'avais pris la décision de réussir là où la médecine avait échoué : tuer Tom Higgins.

Ce dernier, qui rigolait toujours, dut voir la lueur assassine dans mes yeux, car il recula de quelques pas.

— Wô, wô, c'était juste une farce, crise.

Je fondis sur lui, les mains tendues vers sa gorge. Mais le chafouin m'esquiva et s'enfuit à l'autre bout du salon, mi-apeuré, mi-rigolard. Je me lançai derrière lui, résolu à l'envoyer rejoindre mémère et son cher Maurice Sylvain. Mais il m'échappa sans peine : le moribond de tout à l'heure avait miraculeusement retrouvé ses forces. La poursuite reprit : nous bondissions par-dessus les chaises, tournoyions autour de la bière, zigzaguions à travers les couronnes mortuaires. De temps en temps, ma proie se retournait pour me rappeler que «c'était juste une farce, crise».

Je finis par m'essouffler et ma colère aussi. À quoi bon ? Je ne le rattraperais jamais. Tout jeune, Tom Higgins avait appris à courir vite pour échapper à tous les coups de pied au cul que son entourage lui destinait. Je m'écroulai sur l'une des rares chaises encore debout. Tom s'approcha, mais resta à une distance prudente.

— T'avais pas à te pomper de même, c'était juste une farce.

Il releva une des chaises et s'y affala. Le salon ressemblait à l'Hôtel du Repos après le passage d'une horde de Saint-Elzéar. Il nous fallut plusieurs minutes pour retrouver notre souffle, pliés en deux sur nos sièges, haletants, le visage cramoisi.

— Tu trouves pas que ça sent drôle ? demanda Tom.

— C'est vrai, on dirait que ça sent le brûlé.

Levant la tête, j'aperçus une épaisse fumée qui montait du cercueil.

— Mémère !

Mémère était en train de flamber ! Elle boucanait comme une cabane à sucre !

Je me précipitai vers le cercueil où l'un des deux grands cierges, allumé tantôt par Pete Clancy, était couché avec la morte. Dans notre cavalcade, nous l'avions accroché et il était tombé sans s'éteindre, enflammant sans discrimination le velours blanc du cercueil et la robe noire de mémère. Mais avant que j'arrive au sinistre, les portes françaises du salon s'ouvraient à la volée. Pete Clancy ainsi que mon père, mes oncles et quelques petites vieilles qui avaient connu la défunte s'engouffrèrent au salon dans un concert de clameurs.

— Au feu ! cria Pete Clancy.

— Allez chercher de l'eau ! hurla mon père.

— Ouvrez les fenêtres ! ordonna un oncle.

— Appelez monsieur le curé ! glapit la Petite Délia.

Il fallut deux chaudières d'eau pour éteindre le feu et plusieurs minutes pour évacuer la fumée, pendant lesquelles les vieilles multipliaient signes de croix et invocations. Tout en dirigeant les manœuvres, mon père me lançait des œillades m'indiquant que cette journée pourrait bien être marquée par plus d'un décès. Un semblant d'ordre finit par être rétabli. Alors, mon père, mes oncles, les vieilles se rabattirent vers moi en un demi-cercle serré. D'autres personnes arrivées entre-temps, des voisins, des cousins, s'agglutinaient derrière eux.

— Explique, exigea mon père d'une voix aussi glaciale que le

baiser de tantôt.

— Ben, on était en train de prier devant le cercueil quand la grosse chandelle est tombée.

— Toute seule ? demanda Pete Clancy. Ça me surprendrait.

— Les chaises sont tombées toutes seules, elles aussi ? demanda un oncle.

— Quelqu'un a-t-il un chapelet ? demanda la Petite Délia. Le sien est à moitié brûlé.

— Je faisais juste dire adieu à mémère, plaidai-je. Hein, Tom ?

Je cherchai des yeux l'Irlandais. Aucune trace : il avait dû profiter du tumulte pour s'éclipser. Pour une fois que j'aurais eu besoin de sa grande gueule pour me sortir du pétrin au lieu de m'y plonger...

— Faut y aller, intervint Pete Clancy, le corbillard est à porte. Un dernier *Notre Père* pis je ferme le cercueil. On est en retard.

— Toi, je te retrouverai après le service, promit mon père.

Ce fut une belle cérémonie. Quelques-uns pouffèrent quand le curé parla de feu Armoza... D'autres s'étonnèrent de l'eau qui gouttait du cercueil. Tom Higgins n'y assista pas. Mais il se pointa au lunch, où il mangea comme quatre, « pour se refaire des forces », expliquait-il en désignant sa gorge à tous ceux qui voulaient bien l'écouter. Je l'ignorai ostensiblement.

Les vieilles se divisèrent sur la signification à donner à l'événement. Les mieux disposées soutinrent que la fumée, c'était l'âme de mémère qui montait au ciel ; les plus retorses y virent plutôt le signe manifeste qu'elle brûlait en enfer. Après tout, n'avait-elle pas vécu à Montréal ?

Mon père fit pleuvoir sur ma tête plus de châtiments que n'en écopèrent les condamnés de Nuremberg : suppression de la radio,

confiscation du bicycle, corvée de nettoyage, couvre-feu. La chose eût-elle existé, je crois qu'il aurait demandé un test de paternité.

Un soir où j'étais confiné dans ma chambre, on toqua à la fenêtre. Écartant les rideaux, je découvris Tom Higgins, grimpé sur le toit de la galerie. Il me fit signe d'ouvrir.

— Tiens, ça vient de sortir. C'est pas les Beatles, mais c'est pas pire.

Il disparut aussitôt, laissant un quarante-cinq tours sur bord de la fenêtre. Mon ami ne faisait pas beaucoup dans le repentir. Cette offrande était le plus loin qu'il pouvait aller sur le chemin de la réconciliation, et je n'en demandais pas plus.

Un rayon de lune vint frapper le vinyle noir, éclairant les lettres rouges du titre : *And Then He Kissed Me*. Le nom des interprètes était masqué par un bout de carton blanc sur lequel une main malhabile avait laborieusement tracé : *by The Mémère in the sky...*

## Delhi

Il faisait beau à désirer devenir immortel. Le village somnolait dans ses montagnes, comme un poupon lové entre des seins plantureux. Les récoltes étaient rentrées, les usines fermées, tout tournait au ralenti dans l'épaisse chaleur de cette fin de juillet. Même la rumeur obstinée de la fermeture prochaine du Radar, nourrie quotidiennement par les placotages des fumeurs de pipe de la coopérative, ne parvenait pas à troubler cette quiétude. On se berçait de longues heures dans la fraîcheur des galeries, on sirotait de la bière ou de l'orangeade, on allait d'un pas lent se chercher un casseau de frites à la patate.

Et pourtant, sous ce monde alangui, couvaient les préparatifs du grand exode annuel. Dans une semaine, le village passerait de l'assoupissement à la catatonie. Dans une semaine, presque toute sa jeunesse, presque toutes ses forces vives seraient pliées en deux dans des champs sablonneux à cinq cent quatre-vingt-huit milles de distance. Ils seraient plus d'une centaine à s'exiler, attirés par une irrésistible envie de tabac.

Dans le sud-ouest de l'Ontario, les fermiers avaient besoin de bras pour récolter les cent mille tonnes de tabac qu'ils mettaient chaque année à la disposition des bronches de leurs contemporains. Or, des bras et de la sueur, le village en exportait depuis toujours, pour filer le coton à Lowell, pour débiter en pitounes les forêts du Témiscamingue, pour astiquer les parquets de la Grande-Allée. Depuis une dizaine d'années, c'étaient les champs de tabac des comtés de

Norfolk et d'Elgin qui bénéficiaient de notre seul produit d'exportation.

La *run* de tabac, c'était un nouveau Klondike. On en revenait après six ou sept semaines avec un beau chèque de cinq, six cents piastres en poche. C'était un pactole qui permettait de s'acheter un bazou capable de monter les côtes, de se louer une chambre en ville pour un an ou de virer des douzaines de brosses mémorables à l'Hôtel du Repos. Des jeunes mariés y faisaient même leur voyage de noces et en ramenaient de quoi meubler la maison. Le tabac, s'il abîmait les poumons, savait aussi soigner les bourses.

Mais le tabac, c'était plus que ça, surtout aux yeux de ceux qui comme moi n'y étaient jamais allés. C'était l'aventure, le voyage, l'étranger.

C'était aussi un rite, un passage, un adoubement. On partait au tabac ti-cul, on en revenait presque un homme. Le débutant y touchait la même paie que le cueilleur chevronné, y buvait la même bière, usait des mêmes sacres. Mais attention : il arrivait parfois que le débutant revienne au bout de quelques jours, terrassé par l'ennui ou rebuté par la dureté du labeur. Au tabac, c'étaient les premiers jours les pires : en début de saison, les feuilles étaient basses sur la tige, forçant le cueilleur à se casser en deux pour les ramasser ; elles étaient encore petites, donc il en fallait plus pour remplir un séchoir, un *kiln*, le quota de travail quotidien qui était exigé sur toutes les fermes.

Malheur à celui qui revenait après avoir jumpé. Cette initiation ratée, le vaincu la paierait en essuyant pendant longtemps quolibets et regards narquois.

Cet Eldorado avait un nom : Delhi. Delhi, c'était la capitale canadienne du tabac. Le nom de ce gros bourg agricole nous était plus familier que ceux de Londres, Paris ou New York. Peut-être était-ce

un vieux major anglais nostalgique de l'armée des Indes qui l'avait baptisé de ce toponyme exotique. Le nom avait l'avantage de sortir aisément de nos bouches canadiennes-françaises, pas comme Old Orchard ou Fort Lauderdale qui vous décrochaient la mâchoire. Del-ail: ça sonnait Far West, ça donnait à celui qui le prononçait le prestige d'un aventurier. Oui, il faisait rêver, ce nom.

— Non!

La réponse avait fusé comme un tir de Boum-Boum Geoffrion. J'attendais ce refus mais espérais un miracle.

— Mais, maman...

— Il n'y a pas de mais. Tu n'iras pas au tabac. T'es trop jeune.

— Mais Alain Leblond y va, lui, pis il est dans ma classe.

L'argument n'ébranla pas ma mère. Elle savait qu'Alain Leblond était dans ma classe pour avoir doublé chaque année du primaire et qu'il avait l'âge pour être mon professeur plutôt que mon condisciple.

— T'es trop jeune, t'es trop petit.

— Mais j'ai fait les foins encore cette année.

— Les foins, c'est dans paroisse, le tabac, c'est au bout du monde.

Je décidai de jouer mon va-tout.

— Je vous donnerais la moitié de ma paye.

Mon père, qui fumait à l'autre bout de la galerie, tendit l'oreille.

— Tu iras dans une couple d'années avec tes frères. Peut-être même l'an prochain si tu profites beaucoup.

— Moi, à son âge, je travaillais déjà dans des moulins à scie aux États, intervint mon père, ce qui lui valut un regard noir de ma mère.

Je saisis l'ouverture.

— Tu vois? Papa est d'accord.



— Ho ! Pogne pas l'épouvante. C'est pas ça que j'ai dit.

— Sors-toi cette idée de fou de la tête ! Tu iras pas au tabac cette année. Si t'as tant envie de travailler, va donc faire le ménage de ta chambre.

On pouvait circonvénir ma mère. Avec un bon dosage de cajoleries, de mines chagrines et d'assauts répétés, on pouvait faire glisser ses non catégoriques vers des peut-être hésitants, puis vers des oui exaspérés. Mais cette fois-ci, je sentais que c'était peine perdue.

— Va écouter ta radio et laisse-nous tranquilles avec ton tabac, trancha mon père en se rallumant une cigarette.

WPTR, ce serait pour plus tard. Pour l'heure, j'allai rejoindre comme convenu Tom Higgins dans la cour de l'église.

— Pis ?

— Mon père est pas contre. Mais ma mère veut pas pantoute. Toé ?

— Ma mère veut rien savoir. Mon père dit qu'il serait prêt à payer pour me voir disparaître pendant un mois.

Nous fîmes quelques pas dans la cour. Mon pote avait les mâchoires serrées et, dans le regard, cette étincelle que je ne connaissais que trop bien, celle qui finissait toujours par allumer des gros tas d'emmerdes.

— On est plus des bébés, crisse. On a plus besoin d'avoir des permissions pour tout.

À vrai dire, les permissions, on s'en passait le plus souvent. Chez moi, le contrôle parental était plutôt lâche ; je pouvais disparaître la journée entière sans avoir de comptes à rendre ; chez Tom Higgins, la discipline familiale se limitait à l'interdiction de faire sauter la maison.

L'envie d'aller au tabac nous était soudain tombée dessus

comme un microbe. La fièvre qui s'était propagée à tout le village pendant la semaine avait d'abord contaminé Tom, qui s'était ensuite efforcé de me transmettre le virus. Il était devenu accro au tabac : surexcité, les yeux brillants, il me faisait miroiter à longueur de journée les aventures et les richesses qui nous attendaient à Delhi, le prestige et l'admiration qui seraient nôtres à notre retour, pleins comme des *big shots*. Comme toujours avec lui, l'intention était devenue obsession.

— Il va falloir attendre à l'année prochaine, soupirai-je.

— L'année prochaine, c'est dans un an. C'est trop loin.

— Nos parents veulent pas.

— Nos pères sont pas contre. Pis quand on va mettre une couple de cents piastres sur le coin de la table, nos mères vont être fières de nous autres.

Nous nous assîmes sur le socle de la statue du Sacré-Cœur qui se dressait au milieu de la cour de l'église.

— On est plus des bébés, répéta Tom Higgins.

— Personne voudra nous amener. Tout se sait au village. Sans le consentement de nos parents, personne voudra nous embarquer.

L'Irlandais se leva, l'air buté, et poussa un glaviot qui s'écrasa sur la tunique du Sacré-Cœur.

— Tu te trompes, crisse. Il y a quelqu'un.

Giroux Deux-Dents habitait à la sortie du village dans une bicoque loin du chemin que jamais une goutte de peinture n'avait effleurée. Autour du taudis régnait un épouvantable chaos : carcasses de bazous, tracteurs rouillés, machineries antédiluviennes s'entremêlaient dans un fouillis de fin du monde. Giroux Deux-Dents était ferrailleur comme son père. C'était aussi une sacrée fripouille et un soûlon toutes catégories.

Nous montions l'allée qui menait à la cambuse tout écrianchée

de Giroux en serpentant à travers les amas de tôle pourrissante quand un gros chien bondit du coffre arrière d'une bagnole calcinée qui me sembla vaguement familière. Le molosse se rua vers nous en déchirant l'air de ses aboiements féroces. Effrayé, j'attrapai Tom par le bras.

— Filons !

— Non ! On reste !

Il se campa résolument sur ses jambes. Je me mis derrière lui, espérant que ses maigres os suffiraient à combler l'appétit de l'animal. La bête hargneuse s'arrêta à une dizaine de pieds, nous barrant le chemin. Le chien se mit à grogner. Je remarquai alors que son œil gauche crevé n'était plus qu'un rond blanc qui le rendait encore plus inquiétant. Je vis aussi que s'il lui manquait un œil, il avait par contre tous ses crocs, qu'il exhibait en même temps que son envie de nous les planter quelque part.

— Viens, soufflai-je, allons-nous-en.

Mais au lieu de sagement m'écouter, cette tête folle se mit à crier :

— Giroux ! Monsieur Giroux !

Les appels de Tom excitèrent le cabot, qui se remit à japper de plus belle.

— Allons-nous-en, répétai-je. Il va nous mordre.

Mais Tom Higgins, têtue comme un bouledogue, refusait de reculer. Quant au chien, il était clair qu'un pas de plus de notre part serait considéré par lui comme une intolérable provocation. C'était l'impasse. On était partis pour rejouer la guerre de Cent Ans quand Giroux Deux-Dents dénoua la crise.

— C'est fermé, cria-t-il du perron où il venait d'apparaître.

— On voudrait te parler.

— De quoi ?

— D'argent.

Tom venait de prononcer le mot de passe.

— Approchez. Pirate ! Arrive icitte, gros bâtard ! Pirate !

À regret, comme un enfant puni forcé de quitter la table avant le dessert, le dénommé Pirate remonta vers la maison. Nous le suivîmes en restant sur nos gardes. Tout en continuant à nous surveiller de son œil valide, le chien alla se poster près de son maître qui nous attendait sur le pas de la porte. En pieds de bas, il portait un calot de mécanicien d'où le logo avait disparu, une camisole crasseuse et un pantalon d'une couleur indiscernable sous les couches de cambouis.

Giroux Deux-Dents nous observa un moment.

— Je te reconnais, toé, t'es Higgins, le p'tit baveux. Qu'est-ce que tu veux ?

— Que tu nous amènes au tabac avec toi.

Le ferrailleur ricana, ce qui me donna une vue imprenable sur sa dentition. C'est sans doute au temps de sa splendeur qu'on l'avait surnommé Giroux Deux-Dents parce que maintenant sa bouche ne s'ornait plus que d'un chicot noirâtre qui gardait bravement le fort en solitaire et se tapait tout le travail. Il devait avoir une quarantaine d'années et la nature avait dû exiger plusieurs générations de consanguinité pour accoucher d'un pareil animal.

— Qu'est-ce que deux ti-culs veulent aller faire au tabac ?

— De l'argent, c't'affaire !

— Crissez le camp, je suis pas une gardienne d'enfants.

— Viens, Tom. Allons-nous-en.

— On va te donner quarante piastres.

Giroux dressa l'oreille et j'eus l'impression que son chien faisait de même.

— Chacun ?

— Chacun.

Quarante piastres ! C'était le double du tarif généralement demandé.

— Je sais pas trop... Vos parents sont au courant ?

— Certain !

Giroux Deux-Dents n'en crut pas un mot. Il avait assez de cervelle pour comprendre que si on faisait appel à lui, c'est qu'il y avait un os quelque part.

— Amenez l'argent demain soir.

— On peut pas te payer après la *run* ? risqua Tom.

— La maison fait pas crédit. On part dimanche soir, dans deux jours, mais je veux mon argent demain. Ça va me prouver que vous êtes sérieux. On voyagera de nuit, il y a moins de police. Je vous dompe à Delhi pis après vous vous arrangez.

— Il y en a d'autres qui embarquent ? demandai-je.

— Pour astheure, on est quatre. Demain, même heure.

Et sans autre façon, Giroux Deux-Dents tourna les talons et disparut dans son antre.

— Ça s'arrange bien, nos affaires, hein ?

— Très bien, répondis-je. On va partir à six cents milles d'ici, en cachette de nos parents, avec le pire *tramp* de la paroisse qui nous charge le double du prix qu'il va falloir payer dans vingt-quatre heures avec de l'argent qu'on a pas.

Nous regagnions le cœur du village. Il ne m'avait jamais paru plus beau que depuis que je voulais le quitter. En bas, au loin, les lumières de la ville s'allumaient et la moiteur de l'air les faisait onduler comme des danseuses de l'Arabie heureuse. Une brise légère soulevait l'arôme des trèfles, des valérianes et des sureaux qui bordaient la

route.

Higgins était trop gonflé à bloc pour prêter l'oreille à mes réserves. J'essayai quand même de le ramener à un peu de réalisme.

— Où tu vas prendre les quarante piastres ? Tantôt t'avais même pas quinze cennes pour t'acheter un casseau de frites.

— Je vais trouver. Quarante piastres, c'est beaucoup, mais c'est rien quand on pense qu'on va revenir avec dix fois plus dans nos poches.

Nous nous quittâmes sur ces paroles optimistes. Mais la confiance de Tom Higgins ne m'empêcha pas d'avoir un sommeil agité, et ce n'est pas seulement la chaleur pesante de cette nuit de juillet qui me donna des sueurs.

Je retrouvai Tom Higgins le lendemain soir dans la cour de l'église.

— Tu as l'argent ? me demanda-t-il d'entrée de jeu.

— Tout le paquet.

Réunir les quarante piastres m'avait été aisé. En fait, je disposais déjà de cette somme et d'un peu plus grâce aux économies réalisées en travaillant aux foins et en passant le lait. Je n'en avais rien dit à Tom Higgins, qui aurait trouvé moyen de me le faire dépenser. Quant à Môssieu, il était trop fier hidalgo pour s'abaisser à ces besognes indignes de lui, et c'est pourquoi il était perpétuellement sans le sou.

— Moé itou, j'ai le motton.

— Où t'as trouvé l'argent ? demandai-je, incrédule.

— J'ai fait des affaires.

Il ne m'en dit pas plus long. Plus tard, j'appris que faire des affaires avait consisté à emprunter à gauche et à droite, à convaincre sa marraine de lui donner d'avance son cadeau d'anniversaire des cinq

prochaines années et à vendre au gros Ti-Paul Savoie des photos de sa sœur Gwen en bikini.

— Allons-y, intima Tom.

Le beau temps persistait et, comblés, les grillons s'en frottaient les ailes de satisfaction. Les villageois, attirés par la fraîcheur du soir, commençaient à sortir sur les galeries ou à s'installer dans les balançoires. Claudine Côté passa près de nous en vélo et m'adressa un sourire furtif. L'été la rendait encore plus belle.

Pirate nous accueillit de nouveau comme si nous incarnions tout ce qu'un chien pouvait haïr. Il surgit de la même bagnole incendiée que la veille. Cette fois, je l'examinai plus longuement. Il s'agissait des vestiges carbonisés d'une grosse Oldsmobile 98. Une antenne longue comme le mât d'un navire était plantée dans l'aile arrière et au bout pendaient, flasques, les restes roussis d'une queue de renard. Se pouvait-il que ce fût là le convertible de Maurice ? Non, ce devait être un mirage... Et pourtant, j'aurais juré... Pour ne pas réveiller de mauvais souvenirs, je ne demandai pas son avis à Tom Higgins.

Les aboiements furieux du borgne ne nous arrêterent pas et nous parvîmes au perron. Tom appela à travers la moustiquaire trouée :

— Giroux ! Monsieur Giroux ! C'est nous autres.

Pas de réponse. Tom poussa la porte et nous entrâmes, malgré les protestations redoublées de Pirate. L'intérieur de la maison était une succursale de la *cour à scrap*. Impossible de distinguer une pièce d'une autre : elles se fondaient dans un fâtras qui abolissait toute division. Des essaims de mouches faisaient de l'escalade sur des montagnes de vaisselle sale et de vêtements souillés. Ça empestait vilain et la canicule n'arrangeait rien.

— Monsieur Deux-Dents ! cria Tom d'une voix nasillarde en se pinçant le nez. C'est moé, Tom Higgins.

Je crus alors entendre des ronflements. Ils parvenaient de sous nos pieds. Giroux dormait dans la cave. Une porte basse taillée en biseau dans un mur de la cuisine semblait y conduire. Nous la franchîmes. Au bas d'un court escalier, un soupirail laissait entrer une faible clarté. Nous trouvâmes Giroux affalé dans un vieux fauteuil, à côté du caveau à patates, la bouche ouverte, la tête rejetée en arrière et empestant la robine.

— Giroux ! On est là !

Aucune réaction. Avec répugnance, Tom le saisit à l'épaule et le secoua.

— Giroux, crisse, réveille-toé !

Le sôulon grogna, sans plus.

— Viens, dis-je, il est trop chaud, on reviendra plus tard.

— Giroux ! On a apporté l'argent.

Cette fois, l'ivrogne remua un peu.

— Donne, parvint-il à articuler en ouvrant la main.

Je sortis mes quarante piastres pour les lui remettre, mais Tom m'arrêta d'un geste.

— À quelle heure qu'on part demain ?

— Dix heures. Passerai chez vous.

— Non ! criâmes-nous à l'unisson.

Giroux esquissa un sourire matois.

— Cour de l'église. Dix heures.

— Tu nous oublieras pas, hein ?

Pour toute réponse, Deux-Dents se remit à ronfler. Hésitant, je mis mon argent dans sa main, qui se referma aussitôt comme un piège à ours. Tom déposa le sien sur le bras du fauteuil. Puis, nous laissâmes notre transporteur cuver son vin dans la fraîcheur de sa cave.

Pour la première fois de ma vie, je n'eus aucune peine le



lendemain matin à me lever pour aller à la basse messe, sans doute parce que je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. J'avais juste assez de jarnigoine pour savoir que de toutes les entreprises où Tom Higgins m'avait jamais entraîné, celle que je m'apprêtais à tenter était de loin la plus folle. Mais pour contrer ma raison, il y avait l'orgueil, l'excitation du départ et une certaine fatalité qui semblait avoir pris le contrôle du peu de volonté qui m'avait été dévolu.

Au dîner, malgré la chaleur, nous ne dérogeâmes pas au traditionnel bœuf aux légumes du dimanche. Moi qui avais l'habitude de bâfrer, je mangeai du bout des dents et ma mère s'en inquiéta.

— T'as pas faim? C'est pas bon? Es-tu malade?

— Non, non, juste un peu fatigué.

— Fatigué de quoi, je voudrais bien le savoir, soupira mon père.

— T'as pas l'air dans ton assiette depuis une couple de jours, remarqua ma mère. On va chez ta tante Émérilda à Inverness après dîner. Veux-tu venir? Ça te changerait les idées.

Je déclinai l'invitation. Tante Émérilda avait un moutard d'à peu près mon âge qui se prenait pour Johnny Rougeau et qui profitait de mes visites pour pratiquer ses prises de lutte. Mais surtout, je ne voulais pas quitter le village aujourd'hui. Du moins, pas avant dix heures.

Je passai une partie de l'après-midi à sillonner le village et je m'en imprégnais comme si je ne devais jamais le revoir. Je nourrissais le secret espoir de rencontrer Claudine Côté, mais je ne croisai que Tom Higgins avec qui j'échangeai quelques signes de reconnaissance discrets.

Il n'y avait personne à la maison pour le souper. J'en profitai pour rédiger une note à l'intention de mes parents : « Chers parents, je suis parti au tabac. Ne vous inquiétez pas, tout est bien organisé. Je

vous donnerai de l'argent en revenant. On va en avoir besoin si le Radar ferme. Je serai de retour pour l'école. Surtout, vous tourmentez pas. Je pars avec Tom Higgins. Votre garçon.»

J'avais un motton dans la gorge. Pour le faire passer, je me branchai sur WPTR, mais ni les Kinks, ni les Beach Boys, pas même les Beatles dont la renommée commençait à secouer nos campagnes, ne réussirent à me requinquer.

En rentrant, mes parents me trouvèrent la tête collée sur le haut-parleur de la massive RCA Victor. Ma mère mit sa main sur mon front, le trouva un peu chaud et m'expédia au lit.

— Demain, on ira voir le D<sup>r</sup> Dubé, dit-elle.

Pauvre maman... C'est peut-être elle qui aurait besoin du docteur demain.

Pendant la journée, j'avais dissimulé sous mon lit la valise de carton marron qui depuis toujours accompagnait les membres de la famille dans leurs déplacements. J'y entassai un peu de linge, deux aventures du *Club des Cinq* et un vieil imperméable pour contrer la froide rosée matinale des champs de tabac.

À neuf heures trente, après avoir posé mon mot sur l'oreiller, je sortis par la fenêtre déjà ouverte pour laisser entrer la fraîche. J'entendais le craquement régulier des chaises de mes parents qui se berçaient sur la galerie, à peine six pieds en dessous. Un faux pas et l'aventure se terminait avant de commencer. En prenant mille précautions, je suivis le toit de la galerie jusqu'à l'érable au coin de la maison que je descendis de branche en branche comme un chimpanzé, sauf que les chimpanzés traînent rarement une valise pleine derrière eux. Je touchai finalement le sol sans avoir donné l'alerte.

Tom Higgins m'attendait dans la cour de l'église, à demi dissimulé derrière la statue du Sacré-Cœur. Son grand sourire réjou

me rasséréna. L'interdit, l'inconnu, portaient cette tête heureuse à la jubilation. Il avait entassé ses affaires dans un sac d'épicerie qui débordait, raison pour laquelle il avait déjà enfilé ses bottes de caoutchouc.

— À nous la fortune ! me lança-t-il.

Elle serait la bienvenue, la fortune, car il avait franchement l'air d'un quêteux avec son sac de papier et ses bottes de *rubber* trop grandes.

Contre toute attente, Giroux Deux-Dents se pointa à l'heure. Il arriva dans un bazou pétaradant qu'il avait dû assembler lui-même en pigeant dans les pièces les plus pourries de sa *cour à scrap*. On y trouvait une large palette de couleurs, comme dans ces catalogues que les Fermières exposaient à la salle paroissiale. La calandre était tout ébréchée, ce qui lui donnait l'air d'être aussi édentée que son propriétaire, et le phare gauche était brûlé, confirmant la prédilection de Giroux pour les borgnes. Cette Giroux Special pila devant nous avec un râle d'agonie qui fit douter qu'elle puisse jamais repartir. Tom allait grimper à l'avant quand un aboiement familier lui fit refermer la portière d'un coup sec. Pirate était du voyage, c'était lui, le quatrième qu'avait évoqué Giroux.

Nous montâmes donc à l'arrière, nos bagages entre nous. Un nuage de poussière monta du siège quand nous nous assîmes. Giroux ne nous accorda ni une parole ni un regard. Par contre, Pirate nous épiait, concentrant dans son œil valide toute la haine qu'il avait de nous revoir.

— Chauffeur ! À Delhi ! lança gaiement Tom Higgins.

Nous n'allâmes pas loin. Tout juste après avoir traversé Saint-Patrice, le village voisin, Giroux s'arrêta dans une zone que les arbres

bordant la route assombrissaient.

— On est déjà rendus ? plaisanta Tom.

Giroux se retourna vers lui sans la moindre envie de rire.

— Ça se pourrait. Il y avait juste soixante-seize piastres dans l'argent que vous m'avez donné hier.

— Pas possible ! T'as mal compté, tu t'es trompé.

— Je me trompe jamais quand je compte de l'argent.

— Ton chien te l'a volé. Ou tu l'as perdu.

— Je perds jamais d'argent. Vous avez essayé de me fourrer.

— Jamais de la vie ! Écoute, je me suis peut-être trompé, j'ai jamais été fort en calcul, mais c'est juste quatre piastres, je te les donnerai après la *run*. J'ai plus une cenne.

— Je te l'ai déjà dit : la maison fait pas crédit. Tu vas me payer autrement.

Deux-Dents grimaça alors un méchant rictus avant d'arrondir sa bouche édentée en un cercle parfait. Il se mit ensuite à donner des petits coups de tête. Je suivais le va-et-vient de sa ratiche solitaire en me demandant où il voulait en venir.

— Qu'est-ce que t'as, Giroux ? Tu veux un popsicle ? demanda Tom.

— P'tit niaiseux. T'as pas compris ? Tu vas aller me siphonner du gaz. Il y a un bidon et un tuyau dans la valise. Prends-les et ramène le bidon plein. Après, on sera quittes.

— Crisse, Giroux...

— Y'a pas de crisse, c'est ça où tu débarques. Hein, Pirate ?

Le chien jappa pour montrer son plein accord. Deux-Dents tendit à Tom la clé du coffre.

— Dépêche-toé, j'attendrai pas toute la nuit.

Nous sortîmes de la voiture, prîmes dans la valise un bidon tout

rouillé et un tuyau de caoutchouc d'une verge et repartîmes vers le village. Quel siphonné, ce Giroux ! Car enfin, l'essence ne coûtait à peu près rien, c'était un achat qu'on faisait sans y penser. Voler de l'essence, c'était aussi idiot que de voler de l'air ou voler de l'herbe.

Nous inspections chaque côté de la route, cherchant le lieu propice à la perpétration de notre méfait. Nous finîmes par repérer l'endroit qui paraissait convenir : pas de voisins trop proches, pas de chien, pas de lumière à la maison et une auto stationnée à une bonne distance de celle-ci. Nous approchâmes prudemment de la bagnole, une Mercury Monarch avec l'envergure d'un pétrolier, ce qui inspirait confiance.

Sans peine, Tom introduisit le tuyau dans le réservoir puis me tendit l'embouchure.

— T'as plus de souffle que moé. Tu sais, depuis mes amygdales...

En soupirant, je mis l'extrémité crasseuse du tuyau dans ma bouche et commençai à aspirer à pleins poumons, attendant que les forces mystérieuses de la mécanique des fluides fassent leur effet. Je n'eus pas à attendre longtemps ; l'essence arriva beaucoup plus vite que je ne le prévoyais. Elle s'engouffra dans ma bouche et j'en avalai une généreuse rasade avant d'avoir le réflexe de retirer le tube de mes lèvres. Ce faisant, je m'en envoyai une giclée dans la face. Mes yeux se mirent tout de suite à brûler, et j'avais déjà la gorge en feu.

— Mets le tuyau dans le bidon, crisse, ça coule à terre, m'intima Tom, peu sensible à mes souffrances.

— Je vois plus rien, je suis aveugle, me lamentai-je en crachant et en toussant.

— Arrête de faire du bruit, dit Tom en m'arrachant le tuyau des mains. Tu vas nous faire pogner. Il y a des lumières qui s'allument dans

la maison.

J'entendis une porte s'ouvrir et une voix d'homme se mit à crier :

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ? Je vais appeler la police.

La menace n'avait rien d'alarmant. Le temps que la police arrive, nous aurions sans doute le temps d'aller à Delhi et d'en revenir.

— Bon, c'est plein, dit Tom. Allons-nous-en.

— Je vois rien, je suis aveugle, répétai-je.

— Tiens le bout du tuyau pis suis-moé. Crisse, c'est pesant !

Nous détalâmes sous les cris du propriétaire de la Mercury asséchée. Peu à peu, je commençai à distinguer la silhouette de mon compagnon qui marchait devant moi, ployé sur le côté par le poids du bidon. Giroux Deux-Dents nous attendait, assis sur le coffre de sa poubelle, buvant une bière, son chien couché à ses pieds.

— Tiens, ton crisse de gaz, siffla Tom en déposant le bidon à ses pieds.

— Mets-le dans la valise, dit-il en se levant. Ça a pris du temps. Je toussais encore comme un vieux mineur d'Asbestos.

— Qu'est-ce que t'as, toé ?

— Il a bu du gaz, répondit Tom à ma place.

— Parfait, tu pisseras dans ma *tank*.

Il s'approcha de moi jusqu'à ce que son visage pithécanthropien soit à quelques pouces du mien. Tout en m'examinant avec un sourire torve, il se ficha une cigarette aux lèvres qu'il alluma brusquement à la flamme de son Zippo. Ne voulant pas flamber comme ce moine vietnamien que j'avais vu dans *Le Soleil* il y a quelques mois, j'eus un brusque mouvement de recul qui le fit ricaner.

— On repart, finit-il par laisser tomber.

Tom Higgins s'approcha de moi et me chuchota à l'oreille :

— Lui, m'as lui péter sa crisse de dent.

Je lui répondis en rotant du gaz.

Nous reprîmes la route. La Giroux Special faisait le même bruit que si on lui avait attaché au pare-chocs toutes les canettes vides du dépotoir municipal. Mais le tintamarre n'empêcha pas Tom Higgins de s'endormir au bout de quelques milles. Ni moi non plus.

CRYS

CRYS

CRYS

Ces lettres rouges s'étampaient par intermittence sur le front de Tom Higgins endormi. Mon esprit englué dans un mauvais sommeil prit lentement conscience que nous étions arrêtés. Un bourdonnement, ponctué de klaxons et d'éclats de voix, me parvenait à travers les vitres remontées de la bagnole. J'étais à demi affalé sur ma valise. Je me redressai, et là je crus que j'allais me noyer.

J'étais au milieu d'un océan de lumières. Elles ondulaient par vagues bleues, jaunes ou rouges, elles scintillaient, sautillaient, couraient sur des affiches hautes comme des maisons pour composer des mots que je ne comprenais qu'à demi : Main Café, Canasta Lounge, Cabaret Midway, Tattoo Parlor ou encore ce Crystal Palace juste en face de moi dont les quatre premières lettres cherchaient à entrer dans la tête de Tom Higgins.

Fouetté par cette déferlante lumineuse, je réalisai que Giroux était débarqué mais que Pirate montait toujours la garde, assis derrière le volant à la place de son maître.

Je secouai mon compagnon.

— Réveille-toé, on est arrivés !

La nouvelle ne suscita qu'un grognement hostile. Il consentit néanmoins à soulever une paupière.

— Réveille-toé ! On est arrivés !

— Souffle-moé pas dans la face, tu pues le vieux tracteur, dit-il en s'éventant.

Je saisis mon pote aux épaules et le forçai à se redresser.

— Regarde, dis-je en lui montrant d'un geste grandiloquent le feu d'artifice qui nous entourait. Delhi!

— Wow!

Pour une fois, l'Irlandais, qui aimait jouer à celui que rien ne peut surprendre, ne pouvait cacher son ébahissement.

— Je pensais pas ça gros de même.

— Moé non plus.

Tom avisa Pirate campé derrière le volant comme le matelot de quart posté au gouvernail. L'animal aurait bien eu besoin de ses deux yeux pour surveiller tout ce qui se passait autour de lui.

— Giroux est où? demanda Tom.

— Je sais pas et on s'en fiche. On a plus besoin de lui.

— T'as raison. Bon débarras.

Je continuai à me remplir les yeux de ces flots de lumière. Jamais je n'avais vu une rue aussi large ni autant de monde sur un trottoir.

Un coup de poing sur l'épaule me tira de mon envoûtement.

— Dis, mon couillon, si on est à Delhi, peux-tu m'expliquer ça?

Tom Higgins désignait une grosse auto bleue qui s'était arrêtée à notre hauteur. Sur son flanc courait une longue bande blanche sur laquelle on pouvait lire en grosses lettres : POLICE DE MONTRÉAL. Dans l'auto, deux grosses polices nous lorgnaient d'un œil aussi peu amène que celui de Pirate. Ils finirent néanmoins par repartir, sans doute appelés par une situation plus insolite que celle de deux ti-culs hébétés assis à l'arrière d'un bazou carreauté conduit par un chien borgne.

— On est à Montréal, laissai-je tomber bêtement.



— On dirait ben. Il est où, ce cabochon de Giroux ?  
— Je sais pas. Il a peut-être de la parenté par icitte.  
— Giroux a pas de parenté, pis s'il en avait, elle voudrait pas le voir.

Tom regardait autour de lui avec des yeux gros comme des trente sous.

— Ça grouille icitte. Viens, on va aller se dégourdir un peu.  
— Pis si Giroux revient ?  
— On va rester proches du char.

Nous sortîmes de l'auto poursuivis par les jappements courroucés du chien. Dehors, malgré la nuit, régnait une chaleur écrasante qui rendait encore plus incongrues les bottes de caoutchouc de mon partenaire. Par la porte ouverte du Crystal Palace nous arrivait la plainte langoureuse d'une trompette. Sur la bâtisse à côté, une plaque indiquait : Boulevard Saint-Laurent. C'étaient à peu près les seuls mots en français repérables autour de nous.

— C'est pas ennuyant par icitte, apprécia Tom Higgins. Viens, on va aller voir si Giroux serait pas là-dedans, ajouta-t-il en indiquant l'entrée du Crystal Palace.

Au-delà de la porte, nous trouvâmes une chaise vide et une affiche annonçant le programme de la soirée :

Roméo Pérusse, maître de cérémonie

Ti-Prout, danseur à claquettes

Ti-Gus et Ti-Mousse, fantaisistes

Rosita Lamour, effeuilleuse

Effeuilleuse ? Quel numéro pouvait-elle bien accomplir, cette Rosita Lamour, avec des feuilles ? Elle déchirait des rames de papier ? Elle fracassait des feuilles de gyproc à coups de karaté ? Voilà à quoi je réfléchissais pendant que nous enfilions un long couloir sombre. La

trompette, maintenant ponctuée de coups de cymbale, se faisait de plus en plus insistante. Elle nous arrivait portée par des cris d'encouragement, des salves d'applaudissements et des sifflets. Un rideau de bambou nous barra le chemin : Tom l'écarta sans hésiter et je le suivis dans le Crystal Palace.

La salle enfumée était remplie, surtout par des hommes assis à des tables surchargées de grosses bières. Tout ce monde fixait un point qui m'était masqué par une colonne, mais Tom Higgins, à ma droite, lui, pouvait voir, et ce qu'il voyait lui avait fait tomber la mâchoire.

— Regarde par là, me dit-il d'une voix étranglée. Sur la scène, là.

Je fis deux pas de côté pour découvrir qu'une effeuilleuse n'était pas une machine industrielle à découper les feuilles de tôle. Rosita Lamour se promenait sur la petite scène en exhibant ses seins nus. En fait, pas complètement nus puisque pendaient au bout des pompons roses qu'elle faisait tourner au gré des coups de cymbale.

Tom Higgins avait raison : ce n'était pas ennuyant par ici.

Il valait mieux en profiter parce qu'un gros type à cigare se précipitait déjà vers nous et, à sa grosse face rouge et à ses yeux exorbités, on devinait que ce n'était pas pour nous souhaiter la bienvenue. Il nous agrippa chacun par un bras.

— *Puttana di tua madre !* Qu'est-ce vous faites icitte, mes ti-câlisses ?

— On cherche Giroux Deux-Dents, répondit Tom.

Un autre gars, gros comme l'église du village, s'amena à son tour.

— Laissez, monsieur Angelo, je m'en occupe.

— *Imbranato ! Inculato !* Où t'étais ? Comment y sont rentrés ?

— J'étais juste aller pisser, monsieur Angelo...

— *Figlio di puttana !* Sors-les dehors *subito !*

— Oui, monsieur.

Une tonne de briques s'abattit sur ma nuque et le portier entreprit de nous ramener d'où nous venions.

— Pas par là, *asino !* Tu veux me faire perdre ma licence ? Sors-les par la ruelle !

Le portier commença à nous traîner à travers la salle. Pressé d'effacer son erreur, il faisait de grandes enjambées en nous maintenant dans sa poigne de fer. Les clients nous remarquèrent à peine, leur attention étant mobilisée ailleurs.

Le videur nous garrocha brutalement dans la ruelle. Je tombai en pleine face, tandis que Tom allait s'écraser sur le mur de l'autre côté.

Je me relevai, étourdi, et ce n'étaient pas trente-six chandelles que je voyais tourner, mais deux pompons roses...

— Avait deux beaux gros jos, hein ?

— Ils étaient pas pires, appréciai-je d'un ton blasé, alors que la plus grosse poitrine nue qu'il m'avait été donné de voir avant cette nuit était formée par les boulettes de graisse du gros Ti-Paul Savoie.

— Hé, où est passée ma botte ?

En réponse à sa question, la porte du Crystal Palace s'ouvrit et une botte de caoutchouc vola en direction de Tom, qui la reçut en plein thorax. Le videur remplissait tout le cadre de la porte.

— Si je te revois, t'auras plus besoin de bottes parce que t'auras plus de jambes, menaça-t-il.

— Tu diras à Rosita que je veux la marier ! cria Tom avant que la porte se referme sur un claquement.

— Viens, dit-il, allons voir si le trou de cul à Giroux est revenu.

Le trou de cul n'était pas revenu. Derrière le volant, il n'y avait

toujours que Pirate qui répondait par des grondements hargneux aux passants qui lui faisaient des signes amicaux.

— On pourrait attendre Giroux dans le char en faisant un petit somme, suggèrai-je en bâillant.

Tom Higgins me regarda comme un ivrogne à qui on aurait proposé d'arrêter de boire le jour où les gouvernements auraient décrété la gratuité de la boisson.

— Je m'endors pas pantoute, dit-il. Allons chercher Giroux.

— C'est grand en titi, Montréal, on pourrait chercher longtemps.

— Mais j'y pense ! Lui, il doit savoir où est son maître, s'exclama Tom en désignant le chien.

Avant que j'aie pu protester, il avait ouvert la portière.

— Allez, Pirate, va chercher Deux-Dents.

Pendant un instant, je crus que mon ami avait frappé dans le mille. Le chien sauta sur le trottoir, renifla autour de lui comme s'il cherchait une piste, fit quelques pas avant de s'accroupir pour se délester d'un étron gros comme un tuyau de poêle. Sa carte de visite déposée, il réintégra l'auto avec la satisfaction du devoir accompli.

— Maudit couillon ! lâcha Tom en claquant la portière. Viens, me dit-il, marchons un peu, on va pas rester dans le char comme deux niaiseux.

Nous replongeâmes dans cette fête foraine qu'était la ville. On était en pleine nuit, mais personne ne semblait dormir ici, sauf quelques robineux, écrasés sur le trottoir, le front sur les genoux, paraissant méditer sur quelque manière de sauver le monde.

À mes côtés, Tom Higgins, le sourire fendu jusqu'aux oreilles, sifflotait *Can't Buy Me Love*, l'une des chansons des Beatles qui avaient accaparé simultanément les cinq premières places du palmarès

américain plus tôt dans l'année.

Des barrières nous interdirent d'avancer. Devant nous, le boulevard Saint-Laurent était éventré. Un panneau indiquait qu'on était en train de construire un métro. Tom voulut s'approcher du bord du cratère, mais je le retins.

— Viens, dis-je, retournons au char. Giroux nous attend peut-être.

J'étais fatigué et inquiet. Cela faisait un bon moment que nous étions partis, mais nous étions encore beaucoup plus proches de la maison que de Delhi. Et ce Giroux Deux-Dents était aussi fiable qu'une branche à moitié sciée. Nous étions deux flos errant dans la nuit, cassés comme des grévistes longue durée, dans une ville immense où nous ne connaissions personne et où personne ne nous connaissait.

— Hé ! Tom Higgins !

C'était une voix de femme, rauque et basse. Mais j'avais dû rêver. Si, par chez nous, Tom Higgins était aussi connu que Dieu et le diable, il était impossible que sa renommée soit parvenue jusqu'ici. La fatigue et l'essence me donnaient des hallucinations. Pourtant, la voix éraillée trancha de nouveau la nuit.

— Tom Higgins ! Attends !

Nous nous arrê tâmes. Mon compagnon, lui, ne semblait pas étonné outre mesure d'être ainsi interpellé, comme une vedette habituée d'être reconnue partout où elle va.

La femme arriva à notre hauteur, essoufflée. Une cigarette au coin du bec expliquait sa voix rocailleuse. Elle était grande, carrée, ne semblait pas du genre qu'on effarouche avec l'écho d'un pet. Elle avait de grosses bagues à tous les doigts et portait une veste de cuir malgré la chaleur. Mais ce qui frappait le plus chez elle, c'étaient les bottes

noires qui lui montaient au-dessus des genoux.

— Vous cherchez Giroux ?

— Ça se peut, répondit Tom.

— Suivez-moi.

— T'es qui ? Sa blonde ?

— Mon Dieu, non ! Disons que Giroux, c'est... euh... une connaissance. Il dort dans mon logement. Il en a pour la nuit.

— Il est soûl ?

— Je vois que tu le connais.

— Comment t'as fait pour nous reconnaître ?

La femme montra les bottes de Tom.

— À part les pompiers, toi et moi, on est les seuls à porter des bottes à Montréal à soir. Venez.

— Vous restez sur la rue Saint-Laurent ? demandai-je.

— Non, mais c'est tout proche. Pis apprends que la rue Saint-Laurent, c'est le jour. La nuit, c'est la Main. Allons-y. En passant, je m'appelle Marcelle.

Nous emboîtâmes le pas à Marcelle. Il y avait chez elle quelque chose qui inspirait confiance. D'ailleurs, toute la province respirait mieux depuis qu'au printemps on avait condamné à la pendaison ce drôle de zigoto de Léopold Dion qui s'amusait à étrangler des garçons comme Tom et moi.

En remontant la rue Saint-Laurent, pardon, la Main, nous passâmes près du rafirot de Giroux. Nous prîmes nos bagages et laissâmes Pirate à sa vigie. Les chaussures de mes deux compagnons se livraient à un étrange duo musical : aux clic-clac des talons de Marcelle sur le béton, les bottes trop grandes de Tom Higgins répondaient par un *schlack-a-schlack* de courroie mal tendue.

Nous quittâmes bien vite la grande artère noyée de lumières

pour une petite rue beaucoup moins éclairée. Marcelle tourna ensuite dans une ruelle encore plus sombre, plus sombre et moins vivante que le rang le plus reculé de la paroisse. Elle y fit quelques pas avant de s'engager dans un escalier de métal que nos pas lourds et fatigués firent vibrer comme un cœur de bombardes.

En entrant dans le logement, la première chose que je vis fut Giroux Deux-Dents, en caleçon, assommé dans un fauteuil, une rangée de bouteilles vides faisant cercle autour de lui comme une barrière cabalistique destinée à éloigner ses démons.

— Vous avez faim? demanda Marcelle.

— Certain! l'informa Tom.

— Je vais vous faire chauffer du ragoût de boulettes. Après ça, dodo. Mon Dieu, ça sent donc ben le gaz tout d'un coup.

— Ça fait longtemps que tu connais Giroux? voulut savoir Tom en s'assoyant à table.

Elle arrêta un moment de tourner la manivelle de l'ouvre-boîte qui décapitait la canne de Cordon Bleu.

— Oui, on se connaît depuis longtemps, on se connaît depuis qu'on est tout petits, j'ai été élevée à côté de chez lui. Mais cherchez pas : la maison a brûlé avant que vous veniez au monde.

— Ça veut dire...

— Ça veut dire que je suis du même village que vous deux. Toi, je sais que t'es le garçon de Patrick Higgins. Toi aussi, j'ai un peu connu tes parents. Astheure, je connais plus grand monde à part Giroux qui vient me voir une fois par année en montant au tabac et une autre fois en revenant. Il m'a retrouvée il y a une dizaine d'années, je sais pas comment.

— C'est un maudit trou de cul, dit Tom.

— Oui, c'est un trou de cul, mais j'en ai vu des pires...

Tous trois regardions Giroux qui ronflait la bouche ouverte. J'aperçus alors des marques de laceration sur ses épaules. Marcelle avait suivi mon regard.

— T'inquiète pas pour ça. C'était juste un jeu. Bon, c'est chaud ! Je vous sers.

À peine le plat déposé sur la table, Tom commença à enfourner tout rond les boulettes de viande, essuyant du coude la sauce brune qui creusait des rigoles sur son menton.

— Mangez tout, nous incita Marcelle, visiblement satisfaite du succès de sa cuisine.

— T'aurais-tu du pain ? demanda Tom avec son sans-gêne coutumier. C'est bon, trempé dans la sauce.

Je me sentais bien. Le ragoût était succulent et ça réchauffait le cœur d'être entre nous, entre gens du village, même Giroux.

On frappa à la porte.

— Pas un client à cette heure-ci, soupira Marcelle. Elle ne bougea pas, espérant que le visiteur tournerait les talons. Mais les coups redoublèrent et elle se dirigea vers l'entrée. Je remarquai alors un bâton de baseball debout à côté de la porte. Marcelle s'en saisit, le cacha derrière son dos et entrouvrit la porte de quelques pouces.

— Ah ! C'est toi, lâcha-t-elle, soulagée.

— ...

— Non, tu peux pas entrer, j'ai du monde.

— ...

— Je t'avais déjà dit de pas débarquer en pleine nuit sans prévenir.

Je ne comprenais pas ce que disait la voix de l'autre côté de la porte, mais j'aurais juré entendre des pleurnichements, des lamentations comme celles que poussait à longueur de journée cette



limoneuse de Noëlla St-Hilaire. Rassurée, Marcelle avait remis le bâton à sa place.

— Va-t'en. Tu reviendras demain. Demain, maîtresse va être très sévère avec le mauvais garçon. Maîtresse va faire mal au vilain garnement, elle va lui donner une leçon qui va faire très, très mal. Astheure, file !

Marcelle referma la porte et attendit que l'escalier de métal ait fini de résonner avant de revenir vers nous.

— Bon, que diriez-vous d'un bon Jos. Louis astheure ? nous lança-t-elle comme s'il ne s'était rien passé.

Pendant qu'elle nous préparait nos desserts, je m'interrogeais sur le métier de Marcelle. Ça devait être un bon filon en tout cas, puisque des clients venaient la solliciter en pleine nuit. Peut-être donnait-elle des cours privés ? Après tout, elle s'était appelée *maîtresse* et avait promis de donner une leçon. J'étais intrigué, mais poser des questions à notre hôtesse aurait été de la dernière impolitesse.

— C'est quoi, ta job ? demanda Tom.

Marcelle eut l'air embarrassée. Elle tira sur sa cigarette et avala en fumée l'équivalent d'un feu de forêt. Sous la table, je filai un coup de pied au malotru.

— Ben, c'est un peu compliqué. Disons que je soulage les gens.

— T'es garde-malade ?

— Il y a un peu de ça, oui, dit Marcelle en riant. En tout cas, c'est ce que vous direz au village si jamais on vous le demande, O.K. ? Savez-vous, continua-t-elle d'une voix hésitante, qu'il y a des gens qui aiment qu'on les fasse souffrir ? Qui disent que quand on leur fait mal, ça leur fait du bien ?

— Je comprends ça, dit Tom. Mon père, quand il me sacre une

volée, il dit toujours que c'est pour mon bien.

Tom désigna alors Giroux et les striures violacées qui couraient sur ses épaules et ses avant-bras.

— Pis lui, c'est pour lui faire plaisir que tu lui as fait ça ?

— Non, lui, c'était pour me faire plaisir.

— C'est un beau métier, décréta Tom.

La chambre de Marcelle ressemblait un peu à une section de la coopérative du village : on y voyait plein d'outils. En nous y faisant entrer, Marcelle nous avait précisé que c'était là qu'elle exerçait sa spécialité.

En vérité, je n'avais pas compris grand-chose au métier de Marcelle. Tom Higgins non plus, mais il ne l'aurait jamais avoué.

Il était allongé à côté de moi dans le grand lit de Marcelle. Pour être exact, il était allongé à la fois à côté et au-dessus de moi puisque je le regardais dans le grand miroir qu'elle avait eu la drôle d'idée de river au plafond. Ça nous avait fait bien rire, Tom et moi, tout comme les chaînes attachées au montant du lit ou la paire de menottes posée sur la table de chevet. Le goût de Marcelle pour le noir ne s'arrêtait pas à ses vêtements. Dans sa chambre, les rideaux, le tapis, le couvre-lit étaient aussi noirs que la robe de mémère dans son cercueil.

Avant de nous envoyer nous coucher, pressée de questions par Tom, elle nous avait raconté qu'elle avait quitté le village à peine plus âgée que nous. Un sien parent lui avait trouvé une place de servante chez un *big shot* de Montréal avec l'assurance qu'elle serait bien traitée. Bien traitée, elle l'avait été, tellement qu'au bout d'un an elle était partie en famille, comme elle disait. À partir de là, ç'avait été la grosse panade : la crèche, la honte, les ponts coupés, la démerde à tout prix. Je n'avais pas saisi toutes les péripéties de sa vie, d'autant

plus qu'elle utilisait des mots comme *pimp*, *la gaffe*, qui ne me disaient rien, mais j'en avais assez saisi pour avoir envie de serrer sa grosse tête noire dans mes bras.

— Vous êtes bien installés ?

Marcelle se tenait à l'entrée de la chambre. Elle avait enlevé sa veste de cuir mais gardé ses longues bottes qui la surélevaient au point que son chignon frôlait le cadre de la porte.

— Comme des princes, répondis-je. Merci beaucoup.

J'avais protesté quand Marcelle nous avait cédé sa chambre, mais elle avait répliqué qu'elle ne dormait jamais la nuit.

— Tant mieux, dormez astheure. Il va faire clair dans une couple d'heures. J'éteins.

— C'est qui, Claude ?

La question, brusquement posée par Tom Higgins, figea Marcelle. Elle resta immobile, la main tendue vers le commutateur. Puis, après un long moment, elle vint lentement s'asseoir au bout du lit. Je découvris alors ce que Tom avait repéré tout de suite : haut sur l'avant-bras gauche de Marcelle, on pouvait lire en lettres bleues le nom de Claude tatoué en demi-cercle au-dessus d'un cœur rouge sang.

— C'est quelqu'un que j'ai perdu, souffla-t-elle.

Sa voix éraillée était soudain devenue lisse comme le miroir au-dessus de nous. Elle fixait le bout luisant de ses cuissardes, et elle, si grande l'instant d'avant, était d'un coup devenue toute petite. Elle ne souhaitait pas en dire plus, mais l'inspecteur Higgins n'avait pas terminé son interrogatoire.

— C'est ton mari ?

Marcelle eut un rire sans joie.

— Tu me vois avec un mari ? Non, disons que c'est quelqu'un que j'ai aimé... en tout cas quelqu'un que j'aurais aimé aimer.

Elle se leva.

— Bon ! Finies les questions. Vous en savez plus sur moi que personne d'autre. Ce coup-ci, c'est dodo pour le vrai.

Marcelle éteignit la lumière et referma la porte, nous laissant dans une obscurité absolue. Je perçus néanmoins que mon voisin ramenait ses mains sous sa nuque.

— Avec ma *run* de tabac, je vais me payer un tatouage. Je vais faire écrire Rosita, mais c'est pas un cœur qui va être au milieu.

Tom Higgins étira un long bâillement.

— Ça m'a tout l'air qu'on commencera pas à travailler demain.

Et il s'endormit.

C'est Giroux Deux-Dents qui nous a réveillés en nous secouant comme des manteaux enneigés.

— Je pars dans dix minutes. Avec ou sans vous autres.

Lui qui venait de nous retarder d'une nuit était soudain pressé de repartir. Il arborait son air de beu coutumier et exhalait une haleine à décaper les murs. J'étais mort de fatigue, mais l'ostrogoth était sans pitié. Il continua de nous houspiller jusqu'à ce que Marcelle, de la cuisine, lui dise de fermer sa trappe. Giroux quitta la chambre en maugréant.

Je me levai péniblement en traînant les pieds sur le tapis noir. Jamais plus Tom Higgins ne m'entraînerait dans ses délirantes équipées. Même les tétons de Rosita ne valaient pas pareil éreintement.

Giroux était déjà à la porte, prêt à partir, mais avant qu'il sorte, Marcelle, qui avait remis sa veste de cuir, se campa devant lui :

— Giroux Deux-Dents, si j'apprends que tu as fait du tort à ces

deux-là, tu vas avoir affaire à moi.

Elle cramponna les épaules de l'animal, là où j'avais vu des zébrures violacées cette nuit.

— Et tu sais que je peux faire mal.

Giroux grimaça de douleur et s'arracha à la poigne de la femme.

— Je vous attends dans le char, cracha-t-il à notre endroit.

Puis, se tournant vers Marcelle, il lui dit sur un ton adouci :

— J'arrêterai en revenant dans cinq ou six semaines.

Et il sortit.

— Vous me le ferez savoir s'il vous cherche des crosses, dit Marcelle.

— On a besoin de personne pour nous défendre, protesta Tom.

— Encore moins d'une femme, hein ? En ce cas-là, peut-être que vous aurez besoin de ça.

Elle nous mit alors dans la main un billet de cinq piastres. J'allais protester, mais elle m'arrêta d'un geste.

— Prenez-le, c'est l'argent de Deux-Dents. Je vous ai aussi préparé un lunch pour la route, ajouta-t-elle en me tendant un sac brun. Bon, allez-y astheure, l'innocent est bien capable de partir sans vous autres.

Elle prit un air embarrassé.

— Vous savez, je pourrais vous garder quelques jours, après vous pourriez retourner au village. Je suis pas sûre que c'est une bonne idée d'aller là-bas, surtout avec cet énergumène.

Rester à Montréal ! Dormir tout mon soûl dans le grand lit de Marcelle ! Aller voir le Forum ! Retourner sur la Main ! Envoyer chier Giroux Deux-Dents !

Tom Higgins coupa court à mes espoirs.

— Merci ben, mais on a dit qu'on allait à Delhi, on s'en va à

Delhi, crise.

Il m'agrippa par le bras et m'entraîna dehors. Il dévala l'escalier en spirale et prit le pas de course sitôt arrivé en bas.

— Dépêche-toé ! Giroux va décoller.

Mais moi, je descendis lentement, marche à marche, fourbu avant d'avoir vu ma première feuille de tabac. Quand j'atteignis la dernière marche, Tom Higgins avait déjà disparu au coin de la ruelle.

— Attends !

Je levai la tête. Marcelle était sur son balcon, les deux mains agrippées à la rampe de fer forgé.

— Attends un peu... Euh... Je me demandais si tu pourrais pas m'envoyer des nouvelles... des nouvelles de Claude.

Je la regardai sans comprendre. Elle montra son avant-bras.

— Claude ! Tu pourrais m'écrire pour me donner de ses nouvelles. Giroux a mon adresse. Euh... Peut-être une photo, si possible. Discrètement...

— Hé ! Déguédine ! Giroux a parti son char !

Tom Higgins, tout excité, venait de réapparaître au coin de la ruelle et me faisait de grands signes.

— C'est Claude qui ? demandai-je.

— Tu dois savoir qui c'est. C'est Claude...

À ce moment, le passage d'un camion à ordures couvrit la voix de Marcelle.

— Grouille ! hurla Tom. Moé, j'y vais.

— Claude qui ? répétais-je.

Mais Marcelle était rentrée et moi, je dus partir en courant.

La Main avait fait la fête cette nuit, la Saint-Laurent avait la gueule de bois ce matin. Elle affichait le teint gris des noceurs

repentants et semblait réclamer qu'on la laisse tranquille. Dans la Giroux Special, dont le moteur tournait, Pirate avait cédé à son maître la place du conducteur. Il rongait un os et, sur le trottoir, je pus constater qu'il avait renouvelé ses hommages à la ville de Montréal. Il ne nous jeta pas un regard quand nous nous installâmes à l'arrière.

Giroux s'ouvrit une bière et nous remîmes le cap sur Delhi et ses promesses.

Nous nous sommes enfoncés en Ontario comme dans un coussin moelleux. Plus nous allions vers le sud, plus les campagnes devenaient luxuriantes, les villes, opulentes. Nous roulions enfin sur la route pavée d'or qui nous mènerait à Delhi.

J'eus néanmoins un pincement au cœur, vers huit heures et demie, en pensant à ma mère, qui, inquiète de ne pas me voir levé, avait dû monter dans ma chambre pour découvrir sur le lit pas défait la note que j'y avais laissée. Je la vis, pâle et incrédule, lire cette pauvre lettre avec difficulté parce que la main qui la tenait tremblait trop. Communiquée aux voisins, la nouvelle n'avait dû prendre que quelques minutes pour atteindre ces centres névralgiques qu'étaient le bureau de poste et la coopérative, et de là se répercuter dans tout le village, suscitant amusement ou désapprobation et, osai-je espérer, un peu d'admiration inquiète chez Claudine Côté. Oui, la nouvelle avait dû courir comme une traînée d'essence en feu et provoquer toute une explosion quand elle avait atteint ce baril de poudre qu'était mon père. J'étais soulagé que chaque minute creusât la distance entre mon derrière et ses gros souliers.

Giroux Deux-Dents ne desserrait les lèvres que pour y laisser couler sa bière. La Giroux Special ahanait, boucanait, empestait, mais par miracle tenait bon. Elle grignotait la 401 tronçon par tronçon et les digérait en sifflant une pinte d'huile tous les cent milles.

Tom Higgins et moi parlâmes peu. D'abord, Giroux n'aimait pas qu'on parle, comme si ce grand penseur avait besoin d'un silence fécond pour méditer ; ensuite, le bazou faisait un tel raffût qu'il aurait fallu crier comme dans le cockpit d'un jet ; enfin, il y avait trop à voir pour perdre du temps à parler.

Tout se passa bien jusqu'au début de l'après-midi. Nous serions à Delhi vers cinq, six heures, trouverions un travail chez un fermier sympathique, dormirions une longue nuit dans un bon lit et commencerions à engranger du gros argent dès le lendemain.

Pirate finissait de ronger son os et nous, nous finissions les beurrées de Marcelle quand une Ford Custom se mit à rouler à notre hauteur. Sur la portière blanche s'étaient, noires, sinistres, les lettres O.P.P.

— Câlisse, la police ! jura Giroux. Cachez ça.

Étirant le bras par-dessus le siège, il tendit sa bouteille de bière. Tom la saisit, la vida d'un trait et la cacha dans son sac.

Des lumières se mirent à clignoter sur le toit de la Ford et un bras s'en extraya pour nous enjoindre de nous ranger sur l'accotement. Deux grosses polices descendirent et se dirigèrent vers nous, lentement, comme des gourmets anticipant leur plaisir. Sans se presser, ils firent le tour de la Giroux Special. Puis, l'une des grosses polices vint tapoter sur la vitre de Giroux.

— A baisse pas, cria Giroux. Y'a pus de poignée.

Puis, se rendant compte qu'il s'adressait à des Anglais :

— *Fucké ! Thing fucké !*

L'agent de l'Ontario Provincial Police ouvrit brutalement la portière, agrippa Giroux et le tira du bazou. Si la vue de la Special avait éveillé ses soupçons, celle de son propriétaire ne pouvait que les aviver. Il l'examina de pied en cap. Giroux, croyant sans doute les



amadouer, se fendit de son plus grand sourire, faisant ressortir sa dent solitaire, comme un clou rouillé dépassant d'une planche pourrie. La grosse police baragouina quelque chose à son collègue, et je fus sûr d'avoir compris le mot *asshole* pour l'avoir entendu si souvent dans la bouche de Tom Higgins.

— *Licence* ? demanda la police.

— Perdu. *Lost Montreal*.

— *Alcohol* ?

— Ben, si vous en avez... , ricana Giroux.

L'autre police ouvrit la porte du passager. Pirate se fit tout petit sur le banc. Même lui était intimidé par ces colosses en uniforme et semblait accepter qu'il venait de trouver plus féroce que lui. L'agent se pencha dans l'habitacle et nous examina, Tom et moi, comme des ballots de marchandise avariée.

— Tu veux mon portrait, c'est cent piastres, lâcha Higgins.

— *Your sons* ? demanda-t-il à Giroux.

J'avais compris la question.

— *Yes*, m'empressai-je de répondre. *Father*, ajoutai-je en désignant Giroux.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'insurgea Tom.

— Dis comme moé, sans ça, ils pourraient enquêter et nous renvoyer à maison.

— *Yes, father*, crisse, ronchonna Tom.

Les grosses polices nous obligèrent à les suivre au poste. Pour eux, nous étions une sorte de prise ethnographique, comme ces primitifs que les explorateurs capturaient pour les exhiber ensuite dans les beaux salons.

Au poste, on nous enferma les quatre dans une pièce. Enfin, pas vraiment enfermés puisque la porte était restée ouverte. Comme ça,

tout le personnel, de la secrétaire au superintendant, put venir reluquer les curiosités exotiques que nous étions, le chien étant celle qu'ils regardaient avec le moins de mépris.

Ça m'avait humilié. Giroux, lui, ne semblait pas concerné et Tom Higgins n'avait cessé de réclamer son avocat.

Mais ces zélés défenseurs de la riche Ontario n'en restaient pas moins des fonctionnaires, et ils finirent par conclure qu'il était idiot de s'occuper d'un problème quand on pouvait le refiler à d'autres. Ils remirent donc à Giroux une liasse de contraventions haute comme la paye d'un ministre et prièrent les romanichels que nous étions d'aller se faire arrêter plus loin.

De retour sur la 401, Giroux Deux-Dents, après avoir décapsulé une bière, déchira ses contraventions, les jeta par la portière, et nous filâmes vers Delhi sans plus d'histoire.

Le soir était tombé depuis un bon moment quand la Giroux Special ralentit et de son phare valide éclaira une grosse feuille de tabac mûrie sculptée dans le bois sous laquelle un écriteau proclamait : *DELHI: HEART OF THE TOBACCO COUNTRY.*

Nous étions arrivés !

Nous nous engageâmes dans la rue Main, mais une Main qui n'avait rien à voir avec celle de la veille. Des lampadaires falots avaient remplacé les néons flamboyants, les trottoirs étaient déserts et dans la rue ne circulaient que les camionnettes empoussiérées des planteurs. Il était tard, beaucoup plus tard qu'il n'aurait dû puisqu'on avait quitté Montréal tôt le matin, mais l'arrêt forcé au poste de police nous avait coûté de précieuses heures.

Nous remontâmes la Main à petite vitesse. Même à cette allure, il nous fallut à peine dix minutes pour traverser le bourg. Giroux fit

demi-tour et revint vers le centre. Il y avait encore moins de monde qu'à notre premier passage.

— Terminus.

Giroux avait immobilisé la bagnole.

— Terminus, tout le monde débarque.

— Mais où tu veux qu'on aille, crisse ?

— Pas mes affaires.

— Pis toé, où tu vas ?

— Pas tes affaires.

— Tu vas pas nous laisser de même en pleine nuit ?

— On avait dit Delhi, on est à Delhi. Je t'ai assez vu, toé pis l'autre gnochon. Scrame !

L'animal n'avait pas complètement tort. Je pensai un instant brandir la menace de représailles de la part de Marcelle, mais Tom n'aurait pas apprécié. Il avait rempli son contrat même si c'était ce matin et non tard le soir qu'il aurait dû nous laisser.

— Voulez-vous que mon chien vous aide à descendre ? Hein, Pirate ? On va être ben, juste nous deux...

— Normal : vous êtes deux enfants de chienne.

Giroux Deux-Dents ricana et caressa l'éborgné.

— Quoi, Pirate ? T'as faim ? T'aurais envie d'un ragoût irlandais ?

— Viens, dis-je à Tom, débarquons.

Je saisis ma valise, Tom, son sac d'épicerie, et nous descendîmes. La Giroux Special repartit aussitôt en gémissant comme une monture trop cravachée. J'eus le temps de voir Pirate bondir sur le siège arrière et de l'entendre japper furieusement avant que la nuit de Delhi avalât la brute, le borgne et le bazou.

— Delhi ! On est à Delhi !

Tom Higgins posa son bagage sur le trottoir et esquissa quelques pas de gigue entravés par ses grandes bottes.

— Pis en plus, on est débarrassés du trou de cul.

C'était vrai, mais j'avais peine à partager son exubérance, car il était tout aussi vrai que nous étions à six cents milles de chez nous, tard le soir, dans une ville inconnue, sans endroit où aller.

Giroux nous avait largués au coin de Main Street et de King Street devant un édifice de briques brun tabac dont le fronton proclamait : *Delhi City Town Hall*. Une horloge vissée comme un monocle au campanile indiquait dix heures ; cela faisait donc vingt-quatre heures que nous avions quitté le village.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demandai-je en regardant autour de moi la ville déserte.

— On trouvera pas d'ouvrage à soir, je pense pas. Trouvons un hôtel pour la nuit, demain, on se placera.

N'ayant pas remarqué d'hôtel en parcourant Main Street, nous empruntâmes donc King Street. C'était une rue proprette, bordée de modestes boutiques et de petits commerces, dont un magasin de disques qui retint notre attention le temps de constater que la vitrine mettait surtout en vedettes des chanteurs avec des chapeaux de cow-boys. Pouah ! Nous passâmes devant la peu impressionnante *Delhi Presbyterian Church* : l'église du village aurait pu en contenir trois comme elle ! Les protestants ne savaient vraiment pas comment s'y prendre avec le bon Dieu, et ce piteux témoignage de leur lésine illustrait une fois de plus pourquoi nous, les catholiques, restions ses petits chouchous.

Un parc jouxtant l'église offrait quelques bancs à d'éventuels

promeneurs.

— Asseyons-nous, dis-je, je suis fatigué.

— Ça doit être le décalage horaire, il paraît que ça fait ça.

Nous nous laissâmes choir sur le banc.

— On pourrait bien dormir icitte, dit Tom.

— Je vous le conseille pas.

La voix venait de derrière un gros chêne rouge qui se dressait au fond du parc.

— Si vous couchez là, la police va vous ramasser à sa prochaine ronde.

La police de Delhi ! Sa réputation d'implacabilité était parvenue jusqu'à nos rangs les plus reculés. Il faut dire que le peuple de cueilleurs qui prenait la ville d'assaut au mois d'août n'était pas composé uniquement d'étudiants dociles et de fils de cultivateurs travailleurs mais comptait une frange appréciable de vagabonds, de soiffards et de tire-laine qu'il fallait contenir à coups de bottes et de matraques.

— Même si vous restez juste assis là, la police va vous pogner pareil. Elle veut pas personne dans le parc quand il fait noir.

La voix avait un accent que je n'avais jamais entendu. Elle roulait les *r* comme nos Irlandais et prononçait certains mots comme les vieux de par chez nous.

— Vous feriez mieux de partir ou de venir en arrière de l'arbre parce que la police passe souvent.

Cette sollicitude cachait-elle un piège ? Peut-être que toute une bande de ti-bums armés de *jack-knives* nous attendait dans l'obscurité prêts à nous égorger pour nos précieux cinq piastres ? On n'était plus dans l'enceinte douillette du village ici ; ici, c'était la jungle. Voilà ce que j'aurais dit à Tom Higgins s'il n'était pas déjà allé

retrouver la voix derrière le chêne rouge. Je courus les rejoindre.

La voix appartenait à un jeune gars, adossé à l'arbre. Il était en train d'avaler un guignon de pain sur lequel il avait étalé une sardine huileuse comme le dessous de la Giroux Special.

— Restez pas debout, cachez-vous de la rue, nous dit-il d'un ton calme. Vous en voulez ?

— C'est pas de refus, répondit Tom.

L'inconnu plongea la main dans un gros sac de marin étendu à ses pieds et en ramena une boîte de sardines. J'eus un recul lorsqu'il fit jaillir la lame d'un couteau, mais il s'en servit pour couper deux tranches de pain qu'il nous tendit.

— Vous êtes venus pour le tabac ?

— Oui.

— Vous êtes placés ?

— Ça fait dix minutes qu'on est arrivés. On va chercher demain.

— Ça sera pas facile. Les jobs sont pas mal toutes prises. Pis vous êtes pas bien gros. Pis ça va prendre une maudite chance pour vous placer les deux sur la même ferme. Va falloir vous séparer.

— On reste ensemble, répondit Tom Higgins à mon grand soulagement.

— Comme vous voulez. Vous irez au Manpower demain matin, c'est un peu plus bas sur la rue. On sait jamais.

J'examinai notre pourvoyeur de sardines, si habile à détruire innocemment le peu d'enthousiasme qui pouvait me rester pour cette aventure. Un duvet blond couvrait ses joues tannées par le grand air. Je lui donnais deux, trois années de plus que nous, mais de ces années qui vous raidissent un ti-cul pour la vie.

— D'où tu viens ? demanda Tom.

— Je suis arrivé de l'Ouest à matin. J'ai fait les cerises dans

l'Okanagan, j'y retourne après le tabac pour les pommes. Après, ce sera peut-être bien les oranges en Californie. Ça fait deux ans que je suis sur la trotte.

Le gars nous disait cela d'un ton posé, sans forfanterie, il nous aurait conté qu'il avait fait la récolte des noix de coco en Alaska qu'on l'aurait cru.

— Tu retournes jamais chez vous ?

— Au Nouveau-Brunswick ? Pour ramasser des patates ? Non, thank you ben. L'Acadie, c'est fini pour moé.

Tom Higgins allait poser une autre question, mais l'Acadien lui fit signe de se taire. Une voiture de police s'était immobilisée dans la rue. Un policier armé d'une lampe torche balaya le parc d'un puissant faisceau. Je m'aplatis dans l'herbe.

— On devrait aller à l'hôtel, murmurai-je après le départ des constables de Delhi.

— C'est cher, l'hôtel, dit l'Acadien. Il y en a juste un, pis à cette heure-ci, il vous faudrait pelleter des coquerelles pour vous faire une place.

— Toé, où tu couches ? demanda Tom.

— Je suis déjà dans mon lit.

— Penses-tu qu'on pourrait...

— Je suis pas propriétaire, le parc est à tout le monde. Avez-vous des couvertes ? Non ? On couchera les trois sur la mienne. Mettez votre linge le plus chaud, mettez tout ce que vous avez, les matins sont frettés. Bon, je me couche, demain, faut que je sois à Tillsonburg de bonne heure.

Ce gars du Nouveau-Brunswick, je m'en rendais compte, était un bourlingueur, un desperado. Il était celui que j'aurais voulu être mais ne serais jamais pour cause de pleutrerie aggravée.

— Pourquoi vous êtes venus au tabac ?

— Ben, pour la piastre, c't'affaire ! répondit Tom.

Nous étions tous trois allongés sur la couverture de l'Acadien, à regarder les étoiles dans le ciel de Delhi.

— Vos parents ont pas d'argent ?

— C'est pas des *big shots*, mais ils en ont assez pour mettre du pain sur la table.

— Ils vous ont forcés à venir ?

— Ce serait plutôt le contraire.

— Ils vous battent ?

— Pas plus que les autres, juste ce qu'il faut.

— Ça fait qu'à soir, vous pourriez être en train de dormir dans un bon lit au lieu de vous geler le derrière en Ontario ? Vous êtes des drôles de p'tits crabes. Vous aimez ça, la misère ?

— Pas la misère, l'aventure, répliqua Tom au rabat-joie.

— En attendant, bonne nuit quand même. Et tu m'en reparleras demain matin, de l'aventure, ajouta-t-il avec un petit rire.

La couverture nous gardait mal du sol et tous mes vêtements enfilés n'arrivaient pas à empêcher l'humidité de commencer à me mordre les os. Je regrettais mon lit, le lit de Marcelle, même le siège crasseux de la Giroux Special.

Tom, qui était étendu au milieu, se tourna vers moi et me glissa à l'oreille :

— Demain, on va trouver de l'ouvrage.

J'avais déjà bien hâte qu'il soit là, demain.

— Réveille-toé !

Tom Higgins était dressé au-dessus de moi. Il me fallut quelques



instants pour me rappeler qui et où j'étais. Je me sentais comme si un train blindé m'était passé dessus.

— Tiens, mange, dit-il en me tendant un sac de chips et un Pepsi. Moé, j'ai déjà mangé.

Le Pepsi, glacé, était fort bien indiqué pour quelqu'un qui venait de passer la nuit sur une banquise.

— Ils ont pas de Jos. Louis par icitte, expliqua Tom, avant d'ajouter, une lueur d'excitation dans le regard : Attends de voir ce que j'ai trouvé.

D'un grand geste de magicien, il plongea la main dans son sac d'épicerie et en extirpa la pochette d'un disque qu'il me braqua en plein visage. À travers mes yeux poisseux, je distinguai quatre gars, l'air sérieux comme un pape, sauf que le pape n'arborait pas une tignasse qui lui descendait jusqu'aux yeux. Au-dessus de cette photo noir et blanc, je parvins à lire en lettres turquoise et marron : *Meet the Beatles*.

— C'est le premier disque des Beatles, s'écria Tom tout énervé. C'est marqué dessus. Je l'ai trouvé dans le magasin de disques qu'on a vu hier. Il y avait pas juste des westerns, finalement.

Le sang recommençait à circuler dans mes veines, et avec une nette propension à me monter à la tête.

— T'as payé ça combien ?

— 5, 98 \$.

— Mais t'avais juste un cinq piastres.

— Ben, j'ai pris le tien dans ta poche. Le disque est à nos deux !

On se le passera.

La température de mon corps grimpait rapidement.

— Il nous reste combien ?

— Ben, pas beaucoup. Une piastre, peut-être bien. Mais

qu'est-ce que ça fait ? Dans une heure, on va être placés. Tiens, j'ai acheté un débouche pour ta liqueur. Regarde, il y a une belle pitoune dessinée dessus.

— Donne-moé l'argent qui reste.

Le dilapideur me passa quelques pauvres pièces de monnaie.

— Il est où, l'Acadien ?

— Parti sans laisser d'adresse. Mais il a laissé sa couverte. Viens, tu finiras de manger en marchant. Pis fais pas la baboune, ça va faire mauvaise impression au centre de main-d'œuvre.

Sa Majesté la reine semblait savourer sa revanche.

Au début, Tom et moi nous étions gaussés d'elle, lui adressant des grimaces, lui faisant des révérences en montrant notre postérieur, l'accusant des pets que nous perpétrions. Mais ces pitreries ne nous amusaient plus. Cela faisait maintenant trois heures que nous reluquions le portrait d'Élisabeth II accroché au mur blanc du centre de main-d'œuvre de Delhi, et c'est maintenant elle qui dardait un regard narquois sur les deux poireaux rivés à leur chaise.

À notre arrivée, nous avons été accueillis par un petit monsieur dont la grosse tête chauve était rattachée au corps par un nœud papillon. En quatre mots, Tom Higgins avait expliqué ce que nous désirions à ce M. Enoch Hudson, puisque c'est ainsi que le baptisait l'épinglette fixée à sa chemise, juste au-dessus de la pochette emprisonnant son paquet de cigarettes :

— *Tobacco, job, money, money.*

L'Ontarien avait aussitôt secoué sa grosse tête, l'air aussi désolé que si on lui avait annoncé l'abolition de la monarchie. Enoch Hudson avait battu le rappel de toutes ses connaissances en français pour nous expliquer que nous étions bien *petites* (cela dit en écartant le pouce et

l'index à la hauteur d'une allumette), que nous étions bien *attardés* (que nous arrivions après le début de la cueillette, je suppose) et que des jobs, il n'en restait plus *beaux culs*. M. Hudson nous avait alors demandé de remplir un formulaire (sur lequel Tom Higgins avait solennellement déclaré s'appeler Ringo Starr) avant de nous prier d'aller nous asseoir dans la salle d'attente. Et c'est là que nous séchions depuis plus de deux cents minutes sous l'œil goguenard d'Elizabeth Alexandra Mary Windsor.

Quelques planteurs étaient passés dans l'avant-midi, pressés de remplacer un cueilleur malade, déserteur ou incapable. L'un d'eux, à notre étonnement, s'était adressé à nous en français. Il nous avait expliqué qu'il était belge, un des nombreux Belges à posséder une plantation autour de Delhi. Ils étaient tellement nombreux en fait qu'ils avaient fondé dans James Street le Delhi Belgian Club qui, fort de ses six cent quarante places, s'enorgueillissait d'être le plus grand club belge en Amérique du Nord. Au fil de ses explications, je sentais grandir en moi mon amour pour la Belgique et mon espoir de décrocher un boulot. Mais, hélas, le planteur belge n'avait qu'un poste à pourvoir, un type s'étant luxé l'épaule le matin en vidant le séchoir. Et il avait tenu à ajouter :

— Vous devriez rentrer chez vous. Vous n'êtes que des gosses. Là, Tom Higgins s'était rebiffé.

— J'aime mieux être une gosse qu'un trou de cul, crisse.

Avant que j'aie pu dissiper ce malentendu linguistique, le Belge, devenu rouge comme un coquelicot des Flandres, avait tourné les talons. Il avait finalement engagé un grand flanc-mou qui l'avait suivi jusqu'à sa camionnette en traînant les pieds.

À midi, il ne restait plus que nous dans la salle d'attente. Enoch Hudson est alors venu nous expliquer qu'il était inutile de continuer à

moisir là, que l'embauche de cueilleurs se faisait presque exclusivement l'avant-midi, surtout dans la première heure suivant l'ouverture du centre. Il a sorti un sandwich de sa boîte à lunch, nous l'a tendu et nous a recommandé à son tour de retourner chez nous.

— Trop *petites*, a-il répété. Tabac, pas bon pour *petites* garçons.

Tout sourire, Tom Higgins avait ramassé le sandwich et s'était fendu d'un courtois « Merci, mon beau trou de cul », reçu par M. Hudson par un affable « *You're welcome, mister Ringo* ». Et c'est sur cet échange de civilités que nous avons quitté le centre de main-d'œuvre.

Faute de savoir où aller, nous retournâmes au parc. Le soleil tapait dur. De minuit à midi, nous étions passés de la banquise à la savane. Gobé en une bouchée, le sandwich du brave M. Hudson ne fit qu'aiguiser notre appétit. Tom Higgins retira ses bottes de caoutchouc et les corbeaux se mirent à croasser joyeusement, mis en appétit à leur tour par cette odeur de décomposition.

— On va peut-être voir quelqu'un du village, risqua-t-il, il y en a une bonne gang à Delhi.

Oui, Tom, bien sûr, pauvre tête brûlée d'Irlandais, sauf que la plupart de nos paroissiens, s'ils te voyaient dans la merde jusqu'au cou, auraient le réflexe de tendre plutôt le pied pour t'y enfoncer que la main pour t'en retirer.

— Tes frères sont pas dans le coin ?

— Je sais pas où ils sont au juste. Il y en a à Delhi, il y en a à Simcoe, d'autres à Aylmer. Je sais pas comment les trouver.

L'aurais-je su que j'aurais aimé mieux manger les bas de Tom Higgins que d'aller quémander. Mon compagnon n'avait pas le

monopole de la fierté.

— Combien il nous reste ?

— Quatre-vingt-six cennes.

— Tant que ça ! On est bons pour chacun un sac de chips pis une liqueur à deux.

— Pis après ?

— Après, on va se placer dans une ferme où une cuisinière va nous faire cuire des grosses saucisses pis nous montrer ses grosses fesses. Viens, allons manger, baron, décida Tom Higgins en retrouvant ses bottes.

Nous quittions le parc quand deux types circulant lentement dans une Plymouth Fury jaune canari immatriculée La Belle Province baissèrent leur vitre et nous envoyèrent la main.

Nous passâmes l'après-midi à glandouiller dans Delhi, allant partout, n'entrant nulle part, moi coltinant ma valise marron, Tom, son sac d'épicerie de plus en plus effiloché. Dans la vitrine de Caffery Hardware and Electric, dans Church Street, un thermomètre indiquait quatre-vingt-treize degrés.

À Delhi, *Heart of the tobacco country*, fumer devait être un devoir civique. Tout le monde passé douze ans avait la cigarette au bec. Être non-fumeur, c'était s'exclure du clan. Ce qui surprenait, c'était de voir toutes ces femmes s'emboucaner. Au village, seules fumaient Édith Couture, mais c'était presque un homme, et la vieille Ludmilla Vachon, qui ne fumait que la pipe en cachette. À Delhi, je crois que la seule femme que j'avais vue sans mégot aux lèvres était la reine Élisabeth.

Vers quatre heures, à force de lui parler de barres de chocolat et de casseaux de crème à glace, je parvins à persuader Tom, aussi affamé que moi, de retourner au magasin de disques. Mais le

propriétaire du Delhi Music Store, d'un index jauni par la nicotine, nous indiqua un écriteau posé près de sa caisse : *No credit, no return*. Tom insista. Le disquaire finit par lui proposer trois piastres pour le rachat du disque. Higgins le traita alors de maudit Séraphin, de baise-la-piastre et de *bloke* sans cœur. Ces insultes et surtout le ton sur lequel elles étaient débitées firent leur effet, puisque le commerçant rabattit son offre à deux piastres, que je m'empressai d'accepter.

Et ce fut la séparation des Beatles.

Nous sortions du magasin quand la Plymouth jaune passa lentement devant nous.

Pour souper, nous nous régâlâmes de deux fudges, de deux barres de chocolat et d'un gros sac de chips arrosés de deux Pepsi. C'était réconfortant de découvrir qu'en pays étranger on pouvait trouver le même bon manger que par chez nous.

Ruinés mais repus, évachés sur un banc du parc, nous contemplions le ciel où de gros nuages accouraient de partout.

— Je pense pas qu'on va trouver de l'ouvrage aujourd'hui, observa Tom Higgins. Faudra attendre à demain.

— Et si on en trouve pas demain ?

— Demain, on va trouver.

— Ouais, à condition de grandir d'un pied cette nuit.

— On a pas été chanceux, mais demain, on va pogner, je le sais, je le sens.

Le tonnerre roula au-dessus de nos têtes, comme le ricanement d'un dieu moqueur.

— On a intérêt. Il nous reste vingt-trois cennes, on a pas de toit, on a faim, on a chaud, on gèle, on sent le diable.

Je regardai mon ami. J'aurais aimé qu'il s'inquiète, lui aussi, de la

précarité de notre situation. Mais autant essayer de faire des ronds dans l'eau en lançant des cailloux sur un lac gelé. Les mains jointes sur le ventre, les yeux fermés, la nuque posée sur le dossier du banc, il affichait l'optimisme d'un acheteur d'auto d'occasion.

— Tu vas voir, fais-moi confiance, ça va se mettre à aller mieux.

Je me demandais comme ça pourrait aller plus mal quand il se mit à pleuvoir.

Nous passâmes la nuit dans la cave d'une maison en construction, à l'entrée de la ville. Tom avait d'abord eu l'idée de chercher refuge à la *Delhi Presbyterian Church*, arguant que depuis toujours les gens dormaient sur les bancs d'église, mais le Dieu des protestants avait fermé à clé les portes de sa maison. Nous avions écarté les galeries de maisons et les autos en stationnement, comme autant de pièges pouvant trop facilement se refermer sur nous.

Quand nous avons fini par repérer la maison dans Main Street, nous étions trempés comme des truites. La pluie avait désagrégré le sac en papier de Tom et j'avais dû lui céder mon imper pour qu'il s'en fasse un baluchon. Sur le plancher de ciment de la cave, nous avons aligné quelques madriers pour améliorer notre couche et nous nous étions blottis sous la couverture laissée par l'Acadien.

La nuit fut très longue, très froide, très noire.

Et quand, au matin, les ouvriers nous chassèrent de notre asile, j'avais décidé de rentrer chez nous.

Je n'eus pas long à marcher pour atteindre la sortie de Delhi, là où Main Street cessait de l'être pour devenir la Regional Road 44 et où les champs de tabac succédaient aux habitations. Le trafic était rare ; passait parfois une camionnette dont le conducteur klaxonnait ou

faisait un signe d'impuissance quand je brandissais mon pouce. J'étais tout enchifrené, ma carcasse semblait être passée dans une moissonneuse-batteuse et le soleil du matin, qui pourtant tapait dur, n'arrivait pas à me réchauffer.

— Crisse, on va pas rentrer chez nous les poches vides pis la queue entre les jambes.

À une quinzaine de pieds de moi, Tom Higgins shootait rageusement des cailloux, de préférence dans ma direction.

— Retournons au centre de main-d'œuvre. Juste à matin. Si on trouve rien, on s'en retourne demain, juré, craché.

— Vas-y si tu veux, répliquai-je en levant le pouce vers une auto qui arrivait. Pour moé, Delhi, c'est fini.

— Coudonc, t'es donc ben pissoute !

— T'es juste une maudite tête folle !

— Va-t'en à la maison, je veux pas de bébé lala avec moé.

Ce disant, il donna un farouche coup de pied à une roche, qui m'atteignit durement au genou. Je ramassai le projectile et le lui retournai avec toute ma rage. La pierre lui frôla la tête.

— T'es fou, crisse ! T'aurais pu me tuer !

— C'est toé qui as commencé, maudit fou braque !

— Disparais, maudite moumoune ! Va te faire pousser des couilles ! Je vais être ben mieux tout seul.

— Reste icitte jusqu'à ce que tu crèves, d'abord.

Le lapideur ramassa son baluchon.

— Tu sais, moé aussi, je l'ai embrassée, Claudine Côté. Sur la bouche. Tout le village l'a embrassée, même le gros Ti-Paul Savoie.

Après cette flèche du Parthe, Tom Higgins commença à retraiter vers le centre de Delhi.

— Redonne-moé mon imperméable ! lui criai-je.



— Je le garde ! T'en auras pas besoin sous les jupes de ta môman.

— Moé, je garde les vingt-trois cennes ! Pis tu pues des pieds ! lui lançai-je à court d'inspiration.

Un hangar au bord de la route me soulagea bientôt de la vue de ce traître. Il avait depuis longtemps disparu que j'entendais encore le *schlack-a-schlack* de ses pieds puants dans ses bottes trop grandes. Et puis plus rien.

Bon débarras ! Fini Tom Higgins ! Finis les horions, les plans débiles, les embrouilles ! Largué, le calamiteux ! Ma vie prenait un nouveau départ.

Je grelottais toujours. Mon nez était un torrent, mes yeux, des fontaines, mais je me sentais tout requinqué. Bien campé au bord de la RR 44, je pointais vers le ciel un pouce gaillard, même quand il ne passait personne.

Qu'est-ce qu'il croyait, ce timbré d'Irlandoche ? Que j'allais lui courir après et l'implorer de ne pas me laisser seul, lui donnant du coup raison de m'avoir traité de moumoune ? Que les leprechauns l'emportent en enfer !

Demain soir, je serais à la maison. Des gens aimables allaient bientôt mordre à mon pouce et me faire monter dans leur luxueuse voiture. Peut-être sera-ce même une belle Anglaise avide d'en savoir plus sur le *french kiss*. Et en échange de mon savoir, elle m'offrira un plantureux repas dans un restaurant chic.

La tête me tournait un peu et la soif avait remplacé la faim.

Au fond du champ qui s'étalait devant moi, je pouvais distinguer une équipe de cueilleurs qui, pliés en deux, se frayaient péniblement un chemin entre les plants de tabac, sous un soleil qui leur versait du plomb fondu sur la nuque.

En y réfléchissant bien, j'y étais peut-être allé un peu carré avec Tom Higgins. Rien ne prouvait qu'il avait voulu m'atteindre avec son tir, alors que je l'avais délibérément visé à la tête. Et puis, ce n'était pas la première fois qu'il me traitait de pissoute et de moumoune, et ce qui me mettait tant en rogne dans ces insultes, c'était sans doute la part de vérité qu'elles contenaient.

Une heure passa, pendant laquelle une dizaine de véhicules sortirent de Delhi. Aucun ne s'arrêta pour ramasser le ti-cul paumé dont le pouce levait de moins en moins haut. Une heure passa au bout de laquelle je dus m'avouer que si Delhi, avec Tom Higgins, c'était la galère, sans lui, c'était le naufrage.

J'allais abdiquer et retourner en ville quand je vis se pointer la Plymouth Fury croisée la veille à quelques reprises. La grosse bagnole jaune dont les ailes arrière se profilaient comme des ailerons de requin roulait doucement et finit par s'arrêter à ma hauteur. La vitre arrière s'abaissa pour laisser passer la tête d'ahuri satisfait de Tom Higgins.

— Monseigneur attend son carrosse ?

Je restai là, interdit.

— Embarque, face de pet. Nos problèmes sont réglés.

L'unique portière latérale s'ouvrit et le passager, sans me regarder, fit glisser son siège pour me permettre de m'asseoir à l'arrière où m'attendait Tom. Le chauffeur à demi tourné vers moi m'accueillit d'un grand sourire révélant un partiel d'une blancheur éclatante contrastant avec le reste de ses dents jaunâtres. Il louchait, ce qui faisait converger son regard vers l'accroche-cœur plaqué sur son front par un tube complet de Brylcream. Il ressemblait à une grimace de Jerry Lewis. Du passager, je ne voyais que l'arrière d'une grosse tête blondasse et la fumée qui montait de sa cigarette.

La Plymouth redémarra.

— Les gars m'ont fait embarquer en ville, tantôt, m'informa Tom. Ils ont dit qu'ils vont nous trouver de l'ouvrage. Drette à matin. Pas vrai, les gars ?

— Certain, répondit le chauffeur.

— Mon chum peut-y prendre un beigne ? demanda Tom.

Je remarquai alors la boîte de beignes presque vide posée entre nous deux.

— Il peut les finir s'il veut, répondit aimablement Jerry Lewis.

— Moé, ça fait cinq que je mange, m'informa mon ami.

J'aurais dit plutôt quatre parce qu'il en avait au moins un d'étalé autour de la bouche.

— J'ai pas faim pantoute, dis-je, mais je boirais bien une liqueur.

— On arrêtera en acheter tantôt, dit le chauffeur toujours aussi obligeant.

— Tu sais pas quoi ? me dit Tom tout excité. Les gars ont connu Maurice, crisse. Pas vrai, les gars, que vous étiez des grands chums à Maurice ?

— Peut-être pas des grands chums, mais on a chambré ensemble, précisa le louchon.

C'est le moment que choisit le passager pour desserrer les dents.

— Ouais, on a chambré avec lui à la prison de Québec.

Oups ! Rien de tel pour plomber l'ambiance que d'apprendre que vos samaritains sortent de taule. Tom Higgins, qui attaquait un sixième beigne, stoppa sec ses mandibules, tandis que par réflexe je cherchais la poignée de la portière avant de me rappeler que j'étais à l'arrière d'une deux-portes.

Le chauffeur essaya de rattraper le coup.

— Écoutez-le pas. Mon frère Bruno parle jamais, mais quand il

parle, c'est pour prouver qu'il a pas juste l'air d'être crétin.

Nous roulions sur de petites routes qui quadrillaient des champs de tabac s'étendant à perte de vue. Le gominé regardait fréquemment des deux côtés comme s'il cherchait quelque chose.

— Où on va ? crus-je bon de demander.

— C'est vrai, ça, où on va ? renchérit Tom.

— On cherche la bonne place pour vous faire travailler, répondit le chauffeur.

— Vous autres, vous travaillez pas ? demanda Tom.

— Nous prends-tu pour des caves ? ricana Bruno.

— Nous autres, on est des entrepreneurs, précisa son frère, on fait travailler les autres.

Tout ça sentait le roussi. Un coup d'œil à Tom m'apprit que lui aussi commençait à mettre en doute la serviabilité des deux frangins.

— Vous êtes bien smattes, les gars, mais on vous fait gaspiller votre gaz. On va se trouver de l'ouvrage tout seuls. Ramenez-nous à Delhi ou même débarquez-nous drette icitte, on va se dégourdir les jambes.

À notre surprise, la Plymouth s'immobilisa. Mais les gars ne firent pas mine de bouger pour nous laisser descendre. Décidément, les deux-portes avaient été dessinées exprès pour les ravisseurs. Le chauffeur plongea la main dans la boîte à gants et en extirpa une paire de jumelles qu'il plaqua sur ses yeux croches.

— Pas de chien en vue, le dortoir est loin de la maison, la maison est loin du chemin, les travailleurs sont aux champs, rien qui bouge. Je pense qu'on vient de vous trouver une bonne place.

Il se tourna vers moi et me tendit les jumelles.

— Approche, regarde là-bas. Tu vois la maison ? Bon, une centaine de pieds à droite, tu vois une bâtisse basse qui rassemble à un

hangar ? C'est là que logent les cueilleurs. Tu vas y aller, passer par la fenêtre parce que la porte est barrée et ramasser tout ce que les gars ont laissé traîner : les montres, les bagues, l'argent, surtout l'argent. T'as compris ? Tu y vas, tu rentres, tu regardes, tu ramasses pis tu te sauves.

J'étais abasourdi. J'aurais cru à une farce plate si ce n'avait été le regard du chauffeur. Sa face de Jerry Lewis ne prêtait pas du tout à rire.

— Hé ! On est pas des voleurs, protesta Tom. Allez-y, vous autres !

— Moé, je conduis pis le gros Bruno passerait même pas dans la porte. Vous autres, vous allez vous faufiler par les fenêtres sans problème. On vous avait spottés hier à Delhi.

Malheur aux ti-culs ! Notre petite taille qui nous avait empêchés de trouver une job honnête au tabac allait maintenant nous valoir de devenir des voleurs.

— Vas-y, ordonna le chauffeur, c'est pas bon de traîner icitte.

Je jetai un regard désespéré à mon ami.

— Laissez-moé y aller, risqua Tom, vous voyez ben qu'il file pas.

— La prochaine fois, ça sera pour toé. Bon, on se grouille ! Bruno, passe-lui le sac.

— Quel sac ?

— Je t'avais dit de trouver un sac pour le butin, gros épais. Bon, prends ta valise, me dit-il. Vide-la sur le siège. Dépêche !

— Vas-y pas ! cria Tom. Envoie-les chier !

Jerry Lewis claqua des doigts. En un éclair, la grosse masse de Bruno pivota et la lame d'un couteau de chasse apparut sous le menton de Tom Higgins, au niveau où se trouvaient ses regretteés

amygdales. Il s'enfonça le plus loin possible dans le siège.

— Wô ! On s'énervé pas, suffisait de le demander poliment. Mon chum va y aller.

Bruno regagna lentement sa place, les yeux rivés sur Tom comme un serpent fixant un lapin. Je découvrais son visage : son front bombé faisait un avant-toit à de petits yeux pris dans la graisse et son nez semblait en défaut de quelques cartilages. On devinait que les prix Nobel ne devaient pas encombrer ses tiroirs.

— On vous demande pas de travailler gratis, vous aurez votre part, dit son frère d'un ton conciliant. Bon, t'es prêt ? Ta valise est vide ? T'as tracé ton chemin ? Bruno, laisse-le sortir. Oublie pas, ajouta-t-il en me serrant le bras, si tu reviens pas, si tu fais une folie, tu retrouveras pas ton ami, mais nous autres on va te retrouver.

Le gros Bruno sortit de l'auto et avança son siège.

— Une dernière chose, me dit-il quand je passai devant lui, si tu vois une revue cochonne, tu me la ramènes.

Penché en deux dans les rangs de tabac, ma valise vide à la main, j'avancais sur la voie du crime. J'allais devenir un voleur. Pas un voleur qu'on admire comme Robin des Bois ou Arsène Lupin, mais un petit chapardeur minable qui se méprisait pour ce qu'il allait faire.

J'arrivai au dortoir sans avoir vu personne, ni entendu d'autre bruit que le ronronnement d'un petit avion dans le ciel. Deux fenêtres à hauteur d'épaules étaient ouvertes à l'arrière du bâtiment. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur : aucun signe de vie mais une puissante senteur de sueur, de tabac et de crasse qui expliquait pourquoi on laissait les fenêtres béantes pendant le jour. Je passai ma valise par l'ouverture la plus proche en pensant que c'était la deuxième fois en moins de trois jours que je lui faisais traverser une fenêtre. Je me faufilai à mon tour et atterris sans encombre sur un plancher de ciment.

L'intérieur tenait plus de la remise à outils que de la caverne d'Ali Baba. Quatre lits superposés et deux couchettes individuelles séparées par de petites tables constituaient l'essentiel de l'ameublement. Ni bureau, ni coffre, ni armoire : les cueilleurs laissaient leurs affaires dans des valises, des sacs à dos ou des poches glissées sous les lits. Je n'avais pas l'intention de les ouvrir.

Je décidai de limiter ma rafle à ce que je trouverais sur les petits bureaux. Les gars qui venaient souvent d'une même famille ou d'un même village se faisaient manifestement confiance et ne dissimulaient rien. J'étais conscient que j'allais voler de pauvres et bons diables comme l'Acadien, mais je revis le couteau sur la gorge de Tom Higgins et j'entrepris ma basse besogne. Le premier portefeuille que je trouvai contenait deux billets de dix et un de cinq : je me contentai du cinq piastres. Plus loin, je repérai une poignée de monnaie. Dans un autre portefeuille, je pris deux des quatre dollars qu'il renfermait. Je cueillis aussi quelques piastres dans les tiroirs. Je trouvai trois montres : je ramassai celle dont la vitre était brisée. Je m'emparai aussi d'une radio qui avait perdu ses boutons, d'un chapelet, d'une cartouche de cigarettes aux trois quarts entamée, d'un vieux rasoir électrique et d'un réveille-matin. Je tombai aussi sur une caisse de Pepsi en canettes : j'en éclusai une avec ravissement.

Sur un bureau, il y avait du papier à lettres et un stylo. J'arrachai une feuille et écrivis :

« Je suis pas un vrai bandit. Je fais ça pour sauver Tom. Je m'excuse. Bonne journée quand même. »

Il était temps de filer. Je jetai un œil dehors : tout était toujours tranquille. Je repassai ma valise par la fenêtre et elle retomba de l'autre côté en faisant un tapage épeurant. Je sortis à mon tour sans penser que j'aurais peut-être pu simplement passer par la grande porte.

Je pris le chemin du retour en marchant le plus doucement possible pour atténuer le brimballement des objets dans la valise. Et soudain, DRING ! le réveille-matin se mit à sonner. DRINNNNNNNG ! La sonnerie emplissait l'air ! C'était le bruit du tocsin qui fait aboyer les chiens, rameute les foules et alerte les grosses polices. Paniqué, au lieu d'ouvrir la valise et de faire taire le cafardeur, je me mis à courir comme un dératé. Je piquai un sprint qui m'aurait qualifié pour les Olympiques de Tokyo. À mon grand soulagement, j'aperçus bientôt la Plymouth jaune sur le côté de la route. Jerry Lewis trépignait à côté de la portière ouverte. Quand j'arrivai près de l'auto, il m'empoigna par le col et me garrocha sur le siège arrière où je m'écrasai sur Tom Higgins.

La Fury décolla dans un hurlement de pneus. Tom Higgins me criait quelque chose, mais je ne pus rien entendre. Le rugissement du moteur, les sacres du chauffeur, le rire de Bruno et la sonnerie du réveil se combinaient dans un vacarme assourdissant. Jerry Lewis gardait la pédale au plancher. Je n'étais guère rassuré de filer à quatre-vingt-dix milles à l'heure dans une auto pilotée par un gus affolé qui avait les deux yeux dans le même trou.

Après quelques milles, la bagnole prit une vitesse normale et finit par s'arrêter... en même temps que la sonnerie du réveil. Le chauffeur se retourna vers moi et me regarda longuement. Je trouvais que son strabisme s'était aggravé. Le flirt entre ses deux yeux était devenu une franche embrassade.

— T'étais pas obligé d'amener le système d'alarme, soupira-t-il. Bon, voyons ce que t'as ramené d'autre. Passe-moé le stock.

Il déposa la valise entre lui et son frère, l'ouvrit et la face lui allongea comme la pine d'un percheron. Bruno prit le réveil et le fracassa contre le tableau de bord avant de jeter les débris par la vitre.



— C'est juste des cochonneries, constata le chauffeur en examinant la montre. Il y a rien de revendable. Pis il y a pas dix piastres en argent. Ça paye même pas pour le gaz et les beignes. Tu t'es pas forcé.

— Tu iras, toé, la prochaine fois si t'es si bon, lui lança Tom Higgins.

— La prochaine fois, c'est toé qui vas y aller. En tout cas, le butin est trop maigre, vous aurez rien.

— On veut rien non plus, cracha Tom.

Bruno tripotait le chapelet.

— Y'avait pas de revue cochonne ? me demanda-t-il.

Tom Higgins lui désigna le rétroviseur.

— Regarde là-dedans si tu veux voir un trou de cul.

Bruno se tourna vers son frère.

— Je peux lui couper la langue ?

— Pas tout de suite. On va le faire travailler avant.

La Plymouth redémarra. Il fallut prospecter une quinzaine de minutes avant que Jerry Lewis déniché une ferme vulnérable à la rapine. Comme convenu, c'est Tom Higgins qui partit pour le front après que le loucheur lui eut rappelé que la moindre incartade serait sanctionnée par de sanglantes représailles à mon endroit. Il partit à travers champs avec ma valise à la main et son air buté des mauvais jours.

Il ne restait qu'à attendre son retour. Nerveux, le chauffeur tapotait son volant et braquait sans cesse ses jumelles dans la direction que Tom avait prise. Bruno regardait devant lui en laissant échapper des ronds de fumée. Personne ne pipait mot. Seule ma toux brisait parfois le silence. Les minutes s'égrenaient, lentement. La chaleur montait et la tension aussi. Le chauffeur regarda sa montre.

— Il devrait être revenu. Qu'est-ce qu'il brette ?

Jerry Lewis s'agitait de plus en plus. Son regard convergent faisait d'incessants allers-retours entre sa montre et ses jumelles.

— Il s'est peut-être fait pogner, lâcha-t-il en triturant son « six ». J'y donne encore cinq minutes.

Ces cinq minutes mirent une éternité à se diluer dans la chaleur étouffante de la Plymouth. Le bigleux était devenu un vrai paquet de nerfs.

— Il s'est peut-être poussé, le p'tit sacrement.

Bruno se mit à jouer avec son couteau de chasse. Se pourrait-il que Tom... Non ! Pas Tom Higgins ! Pas lui ! Pourtant... Pourtant, il m'avait bien abandonné sur le bord de la route tout à l'heure... Il avait bien embrassé Claudine Côté sur la bouche et dans mon dos...

— On s'en va, décida le chauffeur en portant la main à la clé de contact. C'est trop dangereux.

Et c'est là que j'entendis le plus beau son de ma vie. *Schlack-a-schlack, schlack-a-schlack*. Les bottes de *rubber* trop grandes de Tom Higgins débouchèrent d'un rang de tabac et, Dieu soit loué, Tom Higgins était dedans. Môssieu ne se pressait pas le moins du monde. Il avançait vers nous en sifflotant et la valise lui donnait l'air d'un touriste en balade. Le chauffeur sortit de l'auto.

— Grouille !

Tom ralentit l'allure. Je notai que la valise qu'il balançait au bout de son bras n'émettait aucun bruit. Soit elle était archipleine, soit elle était vide comme la tête de Bruno.

— Dépêche, sacrement !

— Je suis pas payé à l'heure.

— Passe-moé la valise.

Tom la lui refila. Jerry Lewis la prit, la secoua.

— Est vide ! Il y a rien dedans, sacrement ! T'as ramassé de l'argent au moins ?

— Pas une cenne, répondit Tom d'un ton désinvolte. J'ai pas pu entrer. Y'avait un gars couché dans la cabane. Il dormait. Peut-être qu'il était malade.

Le chauffeur prit Tom à la gorge.

— Je te crois pas. Vide tes poches.

— J'ai rien, crisse, protesta Tom en retournant les poches de son pantalon, d'où ne tombèrent que quelques grains de poussière.

— Y risent de nous autres en pleine face, intervint Bruno.

— Lâche-moé, gémit Tom d'une voix étranglée. J'ai été opéré.

— Laisse-moé y arranger le portrait, implora Bruno.

— Tu prendras l'autre, celui-là, je me le réserve.

Une camionnette apparut sur la route. Le strabique l'aperçut et relâcha son étreinte.

— Embarque, ordonna-t-il. On réglera nos comptes plus tard.

Tom, rouge comme un soleil couchant, vint s'asseoir à côté de moi en se massant la gorge. Son étrangleur monta à son tour et nous repartîmes avant que l'autre véhicule arrive à notre hauteur.

— Pourquoi t'as été aussi long ? fulmina le chauffeur.

— J'ai juste été prudent, crisse. J'ai attendu pour voir si le gars allait se lever pis sortir.

— Il nous bourre de menteries, dit Bruno. Laisse-moé y péter la face, après, on le dompe.

Son frère réfléchit à la proposition.

— On va se les garder encore un peu, finit-il par décider. On va dire que c'étaient des coups de pratique. On va leur laisser une autre chance de se déniaiser. Rien qu'une.

Jerry Lewis avait repris son repérage, regardant à gauche quand

il voulait voir à droite. Parfois aussi il plantait ses yeux croches dans le rétroviseur, et bien malin celui qui aurait pu dire s'il regardait Tom, moi ou la route derrière nous.

— Quand est-ce qu'on dîne ? demanda Tom.

Le chauffeur faillit s'étouffer.

— Tu mangeras quand tu seras payant, ti-sacrement.

Bruno se racla la gorge.

— Moé itou, j'ai un petit creux.

— O.K., consentit son frangin. On va repasser par Delhi. De toute façon, je voulais aller dans le bout d'Aylmer. J'ai cru voir des bons *spots* hier dans ce coin-là.

Je nous croyais perdus dans cet océan vert de plants de tabac, mais pourtant il ne fallut qu'une vingtaine de minutes pour que réapparaisse, tel un phare, l'orgueilleuse pancarte rappelant que Delhi était le *Heart of the tobacco country*.

La poitrine me brûlait et je toussais autant que toute cette ville d'avaleurs de fumée. Une nuit sur le sol humide, une autre sur le ciment glacial n'avaient pas arrangé ma santé. Pendant que nous roulions doucement dans Main Street, je me demandais comment tout cela allait finir. Dans une école de réforme de l'Ontario ? Dans un fossé, la gorge tranchée par le couteau de Bruno ? Je devinais bien que, sur l'échelle du crime, les deux écumeurs à l'avant n'étaient pas de grosses pointures. Mais je commençais aussi à deviner que, dans ce bas monde, rien n'était plus imprévisible et dangereux que la bêtise.

Jerry Lewis tourna à une station-service White Rose et demanda au pompiste de régaler la Plymouth de cinq piastres d'essence et à Bruno de nous avoir à l'œil pendant qu'il allait à l'intérieur acheter de quoi manger. Il revint avec des sacs de chips et des liqueurs. Avant de monter, il jeta un regard enamouré à sa Plymouth et essuya quelques

taches qui la déparaient.

Nous reprîmes la Main. Les frangins se réservèrent les victuailles et, à ma surprise, Tom ne regimba pas. Le campanile de l'hôtel de ville se profilait à une courte distance. Je vis alors mon compagnon glisser la main dans l'un de ses bottes trop grandes et en ramener un briquet. Sa main plongea ensuite dans l'autre botte et en ressortit avec un contenant d'essence pour ledit briquet. Ainsi donc, mon pote s'était introduit dans le dortoir des cueilleurs. Mais pourquoi en rapporter ces deux articles ? La vue de millions de plants de tabac pouvait-elle vous conditionner à devenir fumeur ? À mon regard interrogateur, Tom répondit en portant l'index à ses lèvres.

Tenant à l'œil les frères L'Arsouille, il se mit à projeter des giclées d'essence sous le siège avant. J'avais peur de comprendre.

— Tu trouves pas que ça sent le gaz ? demanda le chauffeur.

— Avec mon nez cassé, je sens même pus mes pets. Le gars du poste à gaz a dû en renverser.

Nous approchions du croisement de Main Street et King Street, le cœur du cœur du pays du tabac, seule intersection de Delhi digne de feux de circulation. La lumière était jaune.

Dans mes affaires répandues sur le siège entre nous, Tom Higgins prit *Le Club des cinq en embuscade*, l'un des deux livres que j'avais apportés, et en arracha une page qu'il approcha de son briquet. Je devinais trop bien maintenant l'intention de ce trompe-la-mort. C'était de la folie. Je secouai la tête avec force tout en dessinant un NON désespéré avec mes lèvres.

Le feu était passé au rouge. La Plymouth s'immobilisa. Tom battit le briquet. Rien. Nouvel essai. Toujours rien. Je me mis à espérer. Peut-être n'allais-je pas cramer comme mémère après tout. À la quatrième tentative, la flamme jaillit, droite, généreuse, disponible.

Ton alluma la page du livre et la jeta sous le siège.

Waouf!

Sous la banquette, tous les briquets de la terre s'allumèrent en même temps. En un éclair, une barrière de feu, courant d'une porte à l'autre, sépara la Plymouth en deux. Surpris par la voracité des flammes, Tom et moi replîâmes les jambes et nous nous enfonçâmes le plus loin possible dans le dossier du siège.

À l'avant, les deux frères attendaient que le feu change sans se douter encore qu'ils l'avaient au derrière. Mais les flammes, en léchant leurs mollets et en rôtissant leur fondement, finirent par faire remonter au cerveau des deux primitifs cette ahurissante information : ils étaient en train de brûler vifs.

Ils se regardèrent un moment, incrédules, affolés, avant d'ouvrir leur portière et de se jeter dehors.

Il était grand temps pour nous d'en faire autant. Les leviers permettant d'abaisser les dossiers étaient déjà cernés par les flammes. Tom lança ses pieds dans le dossier devant lui. Il ne céda pas. Je me glissai à ses côtés et, ensemble, nous expédiâmes une formidable ruade à quatre pattes. Le dossier se rabattit dans un craquement sinistre, comme si la porte de l'enfer venait de s'ouvrir. Tom m'agrippa par le bras et me hala à sa suite.

J'aurais voulu m'arrêter sur le trottoir pour pouvoir à loisir cracher bronches et poumons, mais Tom Higgins me contraignit à le suivre. Nous fîmes halte devant la *Presbyterian Delhi Church*, où mon ami, les bottes fumantes, se retourna pour contempler son œuvre.

La circulation s'était arrêtée au cœur de Delhi. Des curieux descendaient des voitures ou sortaient des commerces pour voir flamber la Plymouth. Ces incorrigibles *frogs* leur fournissaient encore de la distraction.

Une auto qui flambait au coin de Main et de King, c'était déjà toute une attraction. Mais quand le réservoir explosa, on tenait l'événement de l'année.

Parmi les passants agglutinés, à qui l'excitation faisait tirer de grosses bouffées de leurs cigarettes, on distinguait les deux frères. Ils regardaient brûler tout ce qu'ils possédaient, du moins, tout ce qu'ils possédaient après l'avoir volé. Bruno exhibait un fond de culotte calciné et Jerry Lewis était en pieds de bas. Bien fait pour eux : ces deux avariés nous auraient laissés griller comme des feuilles mortes. Le bruit approchant d'une sirène les incita à s'esquiver, l'un le derrière à moitié nu et l'autre boitillant sur les aspérités du trottoir. Je me demandais si Bruno avait sauvé son couteau.

Pour nous non plus, il valait mieux ne pas bretter dans les parages. Nous repartîmes dans Main Street, tournant le dos à la Fury jaune qui crachait une épaisse fumée noire dans le ciel de Delhi.

Deux jours et demi loin du village avaient fait de nous des fugueurs, des voleurs, des incendiaires. Nous étions au début de l'après-midi, ce qui nous laissait largement le temps de devenir des assassins avant la fin de la journée. Voilà à quoi je songeais, étendu dans le parc, notre terre d'asile. Une odeur de poils roussis nous enveloppait.

— Je l'ai jamais embrassée, Claudine Côté.

Tom Higgins, l'inventeur du siège chauffant, était assis dans l'herbe et contemplait le bout de son gros orteil qui pointait de sa botte.

— Je m'en fiche, c'est pas ma blonde.

— Pfft ! Avoue que t'as un *kick* sur elle.

— Pantoute ! Tu peux l'embrasser tant que tu veux, Claudine

Côté.

— C'est pas mon genre. Moé, mon style, ce serait plutôt Rosita Lamour. Elle, j'y en collerais, des becs. En tout cas, au moins deux, un sur chaque... joue.

Nous rigolâmes, ce qui me fit tousser un peu plus.

— T'as vu comment on leur a mis le feu aux fesses, aux deux trous de cul?

La fièvre, la fatigue et le souvenir du postérieur fumant de Bruno me donnèrent le fou rire.

— Pis leur char? Même Giroux Deux-Dents le ramasserait pas. Ils ont tout perdu, crisse.

— Nous autres aussi, fis-je remarquer. Toutes nos affaires ont brûlé.

Tom fit comme s'il n'avait pas entendu. Il avait joué avec le feu, il avait gagné et il savourait sa victoire.

— Ils doivent être en maudit.

— Ils vont essayer de nous retrouver.

— Ils me font pas peur.

— On devrait peut-être aller à la police.

— La police? Jamais de la vie! Juste un paquet de troubles.

C'est vrai: j'avais oublié que dans le combat séculaire entre les gendarmes et les voleurs, les seconds auraient toujours droit à la neutralité bienveillante de Tom Higgins.

— Qu'est-ce qu'on fait, d'abord?

— Un petit somme, répondit Tom en s'allongeant dans l'herbe.

L'heureux inconscient s'endormit pile.

Ma nature inquiète me poussa à dresser de nouveau un état de la situation. Il ne nous restait que le linge que nous avions sur le dos, un tas de guenilles qui partaient en lambeaux. J'avais été assez idiot pour



joindre les vingt-trois cennes qui nous restaient ce matin au petit magot remis à Jerry Lewis. Je m'étais volé moi-même pour l'amadouer. Il y avait aussi ma santé qui s'effiloçait encore plus rapidement que mes vêtements. Il fallait quitter Delhi au plus vite, d'autant plus que les frangins y rôdaient sans doute en rêvant d'avoir notre scalp. Pour partir, il fallait assez de piastres pour se payer un billet d'autobus – la mésaventure du matin m'avait dégoûté du ponce pour longtemps –, et dans notre situation actuelle, cet argent, pour le grappiller, il faudrait le mendier.

Nous avions déjà l'air de quêteux. Ma toux creuse, nos sourcils à moitié calcinés et les bottes trouées de Tom Higgins allaient ajouter un pathétique propre à délier les bourses. On pourrait se poster devant l'église ou même aller frapper aux portes. Les Anglais ne seraient sans doute pas surpris de nous voir demander l'aumône, ça les conforterait dans l'idée qu'ils se faisaient des Canadiens français. Quelques-uns donneraient par bonté, d'autres par pitié, la plupart pour se débarrasser de deux petits achalants puants.

J'étais fier de mon plan et je me faisais fort d'embrigader Tom Higgins à son réveil. Confiant de quitter Delhi sous peu, je m'endormis à mon tour.

C'est une douleur dans les côtes qui me réveilla. En ouvrant les yeux, j'aperçus, se dressant au-dessus de moi, une police haute comme la montagne du Radar. Du bout de sa botte, elle me donnait des coups en me gueulant des choses que je ne comprenais pas mais que je devinais ne pas être une berceuse. Tom Higgins devait subir le même traitement, car je l'entendais sacrer contre cette descente policière dans ses rêves.

Les deux grosses polices, deux gars dans la vingtaine, nous forcèrent à nous mettre sur pied. Et là, chose inouïe, ils nous passèrent

les menottes. Les menottes, à moi, un croisé, un enfant de chœur, un servant de messe ! Je savais bien qu'on ne badinait pas avec l'ordre public à Delhi, mais de là à menotter un ti-cul ensommeillé comme s'il était John Dillinger ! À côté de moi, Tom Higgins pestait de plus belle, mais je n'étais pas dupe, je connaissais trop bien l'animal pour ne pas savoir qu'il vivait là l'un de ses grands moments. N'eussent été ses mains attachées derrière son dos, je suis convaincu qu'il aurait adressé des saluts triomphants aux quelques curieux témoins de notre arrestation.

Le poste de police était tout près. Il occupait des locaux à l'arrière du *Delhi City Town Hall*. Sages étaient les gens de la ville qui avaient eu la prévoyance de mettre sous le même toit les élus et la prison.

Sitôt arrivés, les agents nous remirent à une police plus âgée mais tout aussi grosse et tout aussi air bête. Celui-ci, leur supérieur sans doute, nous fit passer dans son bureau où il nous délivra de nos menottes, semblables à celles que j'avais vues dans la chambre de Marcelle ; Tom demanda s'il pouvait garder les siennes en souvenir.

— *Shut up !* coupa le gradé. *Do you speak English ?*

— Non, mais je *Spic and Span*, répondit plaisamment mon compagnon.

Le chef nous regarda comme si on était des chiures de mouche.

— *Sit down ! Don't move.*

Il prit son téléphone, aboya quelques mots, raccrocha et se mit à farfouiller dans ses papiers. Il avait les cheveux en brosse et un pinceau de poils sous le nez. Malgré la chaleur, il avait conservé sa veste d'uniforme. Sur son bureau, à côté d'un gros cendrier, une plaque indiquait Sgt Ralph Ogilvie. Le sergent Ralph Ogilvie avait l'air aussi réjouissant qu'une digue de roches dans un clos de fardoches.

— On a rien fait, protesta Tom au bout d'un moment.

— *Shut up !*

— On a rien fait, crisse. Moé, je suis pas coupable, pis lui, il est innocent.

— *Shut up !*

Tom Higgins se tut. Il ne nous restait plus qu'à patienter comme de vieux récidivistes familiers des postes de police. De temps à autre, le sergent *Shut up* levait les yeux de la feuille qu'il était en train de noircir pour nous dévisager sans indulgence.

— C'était pas la peine de nous réveiller pour nous laisser niaiser icitte, soupira Tom.

Avant que le sergent puisse crier *Shut up*, le téléphone sonna. Il écouta sans dire un mot et sortit. Tom Higgins se tourna vers moi.

— On a rien fait, on a rien vu, on a rien entendu. *Shut up !*

Ralph Ogilvie revint, suivi d'une connaissance à nous, le planteur belge rencontré la veille au centre de main-d'œuvre. En nous apercevant, il secoua la tête.

— Je vous avais dit de rentrer chez vous, les gosses.

— On serait pas icitte si tu nous avais engagés, crisse, répliqua Tom Higgins.

Le Belge soupira.

— Bon, la police d'ici me demande parfois de lui servir d'interprète. Le chef Ogilvie a couché sur cette feuille quelques questions qu'il souhaite que je vous pose. Où sont vos affaires ?

— Volées, répondit Tom.

— Par qui ?

— C'est lui, la police, pas moé.

— Vous avez vu brûler la voiture, ce midi ?

— Non, quelle voiture ?

— Une Plymouth jaune. Tout le monde l'a vue à Delhi. Même moi, je l'ai vue de mon champ.

— Pas nous autres. On devait dormir. En tout cas, c'est pas notre char.

Ogilvie et le Belge eurent un conciliabule dans la langue de Lester B. Pearson.

— Le chef voudrait savoir pourquoi vos sourcils sont calcinés, pourquoi vous sentez le brûlé.

— T'as jamais embrassé un pétard ? Nous autres, c'est l'effet que ça nous fait, même avec une Anglaise.

L'interprète retourna à son baragouin avec le sergent en essayant de dissimuler son sourire. Leur discussion fut longue et me mit mal à l'aise, comme il arrive généralement quand des gens parlent de vous comme si votre chaise était vide. L'interprète finit par nous revenir.

— Le sergent Ogilvie ne vous croit pas. Il pense que vous êtes impliqués dans l'incendie de la voiture, une auto volée. Comme il est trop tard pour prévenir le *Welfare* à Woodstock, il vous garde ici pour la nuit. Il ne veut plus vous voir traîner en ville. Il dit que vous serez plus en sécurité ici. Je lui ai dit que je vous ai vus hier au centre de main-d'œuvre, que vous cherchiez du travail, ce qui est un bon point pour vous. Le chef va vous donner des formulaires à remplir, il veut vos noms, adresses, numéros de téléphone. C'est tout, bonne chance.

Le planteur belge serra la main du sergent Ralph Ogilvie, fit quelques pas vers la porte et s'arrêta.

— J'ai dit aussi au chef qu'à mon avis vous étiez deux petits cons, mais pas des voleurs.

Il sortit, nous laissant avec le policier, qui nous tendit à chacun un

crayon et une feuille à en-tête de la police de Delhi. Même en anglais, le formulaire était facile à déchiffrer. Il demandait des réponses à des questions aussi simples que *name*, *address*, *phone number*. Mais Tom Higgins, ayant décidé de se divertir un peu, fit celui qui ne comprenait rien, contraignant le sergent à se lancer dans un épuisant numéro de mime. À *phone number*, par exemple, mon ami obligea le sergent à prendre le téléphone et à composer un numéro. Au bout d'une demi-heure de questions idiotes et d'explications laborieuses, la délectation de l'un et l'exaspération de l'autre étaient à leur comble.

Nos formulaires remplis, le chef Ogilvie nous conduisit au sous-sol où se trouvait l'unique cellule du poste de police. D'un geste de la main, il nous ordonna d'entrer. Il nous regarda un moment, froid comme une lune de janvier, et marmonna quelques mots. Dits par lui, cela pouvait tout aussi bien vouloir dire « Restez tranquilles et essayez de dormir » que « Demain matin, on vous tranche la tête ».

Puis, il referma la grille de métal, qui claqua comme les mâchoires d'un crocodile, et s'en alla.

Nous avions enfin trouvé à nous loger.

Un banc fixé au mur, un gros cendrier vissé au plancher, un seau d'aisances et deux tapis matelassés posés au sol constituaient l'ameublement de notre cellule, visiblement pas conçue pour les forçats long séjour.

Tom alla s'asseoir sur le banc en fredonnant *Le Pénitencier*, la chanson de Johnny Hallyday qui avait fait un malheur cette année, l'une des rares chansons en français à trouver grâce à nos oreilles, même si la version anglaise aurait toujours notre préférence. Je m'allongeai sur le tapis. Malgré ma fièvre ou peut-être à cause d'elle, je me sentais plutôt bien. Il faisait bon retrouver un toit et des murs.

C'est un léger tintement métallique qui me réveilla. Levant la tête, j'aperçus à travers les barreaux deux des plus belles filles que j'avais jamais vues, plus belles que Gwen, la sœur de Tom, plus belles même que Claudine Côté. La plus vieille pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans, l'autre, à peu près notre âge. C'est l'aînée qui tapait doucement sur un barreau avec ce qui ressemblait à un thermos.

— Debout là-dedans ! C'est l'heure de la soupe.

Elle disait cela d'un ton joyeux, avec un grand sourire et un drôle d'accent.

— Je m'appelle Mariken, elle, c'est ma petite sœur Frederika. C'est mon père qui nous envoie, vous l'avez rencontré tout à l'heure.

En moins de deux, Tom Higgins fut debout à faire des ronds de jambe à ces dames.

— Restez pas là, entrez, faites comme chez vous, on est pas sorteux.

Mariken eut l'air amusée, plus par le ton que par les mots. Elle passa le thermos entre les barreaux.

— C'est de la soupe à l'oignon flamande que ma mère a préparée aujourd'hui. Freda, passe-leur le pain et le fromage.

Frederika tendit la baguette de pain prudemment, comme si elle craignait de se faire happer, elle aussi. Elle nous regardait avec un mélange de curiosité, de méfiance et de sympathie.

— Merci, dis-je en ramenant le pain doucement vers moi.

— Vous avez pensé à mettre une lime dedans ? demanda Tom.

— Vous direz merci à votre père, dis-je. On aurait bien aimé travailler pour lui.

— Encore plus maintenant, susurra Tom.

— L'année prochaine peut-être, suggéra Mariken.

Sous l'œil de nos deux anges de la miséricorde, nous nous

assîmes sur le banc pour attaquer notre repas du condamné.

— Le policier a confisqué les ustensiles, expliqua Mariken.

Aucune importance. La soupe que nous buvions à même le thermos était chaude, piquante, roborative, le pain, frais et croquant et le fromage goûtait bon le beurre, le champignon et la noisette.

À travers les barreaux, les sœurs prenaient plaisir à nous regarder nous empiffrer.

— Ç'aurait été bon avec des chips, lâcha sans vergogne mon compagnon de bague.

— On a pas de chips, mais on a ça, répondit Mariken.

Les deux sœurs tendaient vers nous les deux plus énormes barres de chocolat que je n'avais jamais vues.

— C'est du chocolat belge, le meilleur au monde, ajouta Mariken.

— Si c'est du belge, c'est sûr qu'il est délicieux, roucoula le Casanova des culs-de-basse-fosse.

On entendit une porte s'ouvrir à l'étage et une voix d'homme crier quelque chose.

— Il nous faut partir maintenant, dit Mariken. Viens, Freda.

— Allez-vous revenir ? demanda Tom.

— Selon mon père, vous n'êtes ici que pour la nuit. Viens, Freda, on s'en va.

— Un petit bec avant de partir ?

— Je n'oserais pas. Mon père m'a dit quel effet les baisers avaient sur vous. L'année prochaine, peut-être.

Mariken prit sa sœur par l'épaule et l'entraîna vers la sortie. Mais Frederika s'arrêta, porta le bout de ses doigts à ses lèvres et nous souffla un baiser à travers les barreaux de la prison de Delhi. Puis, les belles Belges disparurent.

Tom et moi restâmes un long moment silencieux, essayant de capter les restes de leur présence, leur parfum, l'écho de leur rire, le baiser d'adieu qui flottait encore dans la cellule.

— C'est loin, la Belgique ? demanda Tom.

— Un bon bout, ouais.

— Pas grave, la prochaine fois, c'est là qu'on va.

Je ne pouvais être plus d'accord.

C'est le sergent Ralph Ogilvie qui nous réveilla le lendemain en faisant courir sa matraque sur les barreaux de la cellule. Il dut rejouer à maintes reprises ce délicat impromptu tant le confort de la prison nous avait ménagé un sommeil profond. Notre maton nous ouvrit la porte. En passant devant lui, Tom s'arrêta, fouilla dans ses poches et haussa les épaules.

— Pour le pourboire, faudra patienter, garçon, mon portefeuille est dans mon autre smoking.

— *Shut up !*

Le chef nous ramena dans son bureau. Un homme y était assis. Il n'eut pas besoin de se retourner pour que je le reconnaisse : la tonsure au sommet du crâne, les oreilles écartées par la monture des lunettes, la tête inclinée vers la gauche, tout cela ne pouvait appartenir qu'à un seul homme. Mon père.

Le sergent Ogilvie toussa pour attirer son attention. Mon père se leva et vint vers nous.

Je m'attendais à voir un dragon cracheur de flammes, mais non, il n'avait pas l'air enragé. Ni réjoui, d'ailleurs, ni soulagé. Il semblait plutôt résigné. Il me regardait comme on regarde une contrariété ennuyeuse, un toit qui coule, une verrue qui pousse. Il avait aussi l'air passablement fatigué.



— C'est ta mère qui m'a forcé à venir vous chercher, me dit-il en guise de salutations. On s'en va, allez chercher vos affaires.

— On a plus d'affaires.

Mon père soupira.

— On s'en va quand même.

Avant de sortir, mon père et le sergent Ogilvie se serrèrent la main avec une cordialité qui me surprit. À l'évidence, ces deux-là avaient sympathisé, sans doute autour d'une conversation du style : « Les enfants, hein... *I know, I know...* Moi, à son âge... *Me too, me too...* C'est sa mère qui le couve trop... *Same thing, same thing...* »

Le sergent nous raccompagna jusqu'à la sortie. En franchissant le seuil du poste de police, Tom Higgins lui lança un joyeux « À la prochaine, Ralph ! ». Le policier referma la porte sur un dernier « *Shut up !* ».

La Strato Chief paternelle était garée devant le bâtiment. Nous nous dirigeons vers elle quand une auto-patrouille s'engagea dans la cour. C'était la même voiture qui nous avait amenés hier, c'étaient les mêmes policiers, mais cette fois, ce n'étaient pas nous qui étions assis à l'arrière, menottes aux poignets, mais Jerry Lewis et son frère Bruno.

Jerry Lewis nous reconnut et, pendant un moment, la rage lui redressa ses yeux croches. Tom Higgins lui fit un geste que j'interprétais comme un arrosage au lance-flammes avant de lui envoyer la main avec un grand sourire.

— Vous les connaissez ? s'étonna mon père.

— Pantoute ! Vite, allons-nous-en.

Il me regarda d'un œil soupçonneux mais ne posa pas de questions, sans doute par crainte des réponses.

— Asseyez-vous, les deux, à l'arrière et baissez vos vitres.

Vous sentez le lait caillé.

Qu'est-ce qu'il dirait quand Tom Higgins enlèverait ses bottes...

Au retour, mon père ne parla pas plus que Giroux Deux-Dents à l'aller. Je réussis tout de même à apprendre qu'à l'heure du souper, la veille, une grosse police provinciale s'était pointée à la maison. Ma mère, inquiète depuis mon départ, avait failli s'évanouir en la voyant débarquer. La police avait appris à mes parents que leur garçon croupissait dans une prison de Delhi, qu'il fallait le récupérer, sinon il serait confié aux services sociaux de l'Ontario. Ma mère avait convaincu mon père de se taper six cents milles de nuit pour aller tirer son fils des geôles ontariennes. Lui, il m'aurait volontiers laissé me décarcasser tout seul, comme il me l'avait déjà dit et comme il ne manqua pas de me le répéter plusieurs fois pendant le trajet.

Il avait appelé le père de Tom Higgins dans l'espoir qu'il ferait la longue route avec lui. Mais Patrick Higgins lui répondit qu'il n'avait pas eu de nouvelles de son garçon, pas de visite de la police et que si par hasard il était en prison, eh bien, qu'on l'y laisse un peu, ça ferait du bien à tout le monde.

Quelques minutes plus tard, c'est mon père qui avait reçu un appel hystérique de Gemma St-Hilaire, la mère de Noëlla. En braillant et en gémissant, elle avait raconté à mon père que la police sortait de chez elle, après l'avoir informée que Noëlla était en prison avec moi en Ontario. Ce n'était pas possible, sa Noëlla était dans un camp d'été des Sœurs du Bon-Pasteur, elle n'y comprenait rien. Mon père non plus, d'ailleurs, mais il avait quand même tenté de la rassurer. Moi, je compris tout de suite. Sur le formulaire remis par le sergent Ogilvie, Tom Higgins avait de nouveau décliné une fausse identité, empruntant celle de Noëlla St-Hilaire, dans l'espoir d'embêter la petite pimbêche.

Le paternel avait conduit jusqu'à Delhi, dopé par le thermos de

café que ma mère lui avait préparé. Il n'avait cependant pas touché aux petites beurrées qu'elle lui avait faites, sans doute parce qu'il était incapable de desserrer les dents.

Sur la route du retour, il dut s'arrêter deux fois pour piquer un somme.

En retraversant Montréal, j'eus une pensée pour Marcelle, et Tom pour Rosita, du moins le supposai-je en le voyant passer plusieurs fois la langue sur ses lèvres et mettre les mains devant sa poitrine.

Vers dix heures du soir, nous rentrions au village. Notre absence avait duré moins de cent heures.

Le lendemain et les jours suivants, une pneumonie me garda au lit et me mit à l'abri de la vindicte paternelle. Elle laissa aussi à Tom Higgins le champ libre pour raconter à tout le village comment nous avions capturé de dangereux criminels, séduit de capiteuses étrangères, bafoué de grosses polices. Il garda pour un public choisi la relation de notre visite au Crystal Palace et des découvertes que nous y fîmes. Au gros Ti-Paul Savoie, il dut le narrer une bonne vingtaine de fois, et à chaque récit la poitrine de Rosita grossissait, tellement qu'à la fin il n'avait plus les bras assez longs pour la reproduire. Bien entendu, dans ces chroniques, le rôle du héros était réservé au narrateur, M<sup>o</sup>ssieu Tom Higgins lui-même. Au mieux, j'apparaissais comme son assistant, dévoué certes, mais un peu balourd. Sans lui, je n'en serais pas revenu vivant.

Je commençais à guérir de la pneumonie quand la gale lui succéda. D'où les sarcoptes avaient-ils pris leur élan pour sauter sur moi et creuser leurs galeries dans ma peau accueillante ? Du lit de Marcelle ? de la couverture de l'Acadien ? du matelas de la prison ? Après avoir squatté mon épiderme, les acariens migrèrent vers le reste

de la famille, ce qui n'augmenta pas ma popularité dans la maisonnée.

Bien entendu, la grattelle épargna Tom Higgins.

Pendant ma convalescence, je m'interrogeai sur ce Claude de qui Marcelle souhaitait recevoir des nouvelles. Des Claude dans la paroisse, je n'en connaissais que deux : Claude Bilodeau, un cultivateur de la route du Moulin, et Claude Bélanger, un gars qui me devançait de deux années à l'école.

Quand je fus remis sur pied, j'abordai Claude Bilodeau dans le stationnement de l'église après la messe un dimanche. Tout gêné, je lui débitai sans préambule que Marcelle voulait de ses nouvelles et aimerait avoir sa photo si possible. Il me regarda aussi surpris que si la statue du Sacré-Cœur près de nous avait fait un tour sur elle-même. Sa femme me demanda sèchement qui était cette Marcelle. Je bafouillai que c'était une femme de Montréal, une espèce de maîtresse qui donnait des leçons, doublée d'une garde-malade qui soignait les gens en leur faisant mal. Heureusement, leur fille Ginette m'empêcha de m'enfoncer encore plus en expliquant à ses parents qu'elle me connaissait, que j'avais eu une pneumonie, que manifestement je n'étais pas encore guéri et que, de toute façon, j'étais l'ami de Tom Higgins, donc hautement susceptible de raconter des craques.

À l'autre Claude, le Bélanger, un gringalet acnéique que je croisai un soir à la patate, je commençai par demander s'il connaissait une certaine Marcelle de Montréal. Il se mit à réfléchir tout en mangeant ses frites arrosées de ketchup rouge comme ses boutons.

— Ça me dit rien, mais c'est possible. Des blondes, j'en ai dans presque toutes les villes, je peux pas toutes me les rappeler, se vanta ce séducteur qui n'avait pas dû franchir les limites de la paroisse plus de deux fois dans sa vie.

J'étais soulagé qu'il n'ait rien à voir avec Marcelle.

Peut-être l'homme en question avait-il quitté le village, peut-être même était-il mort. Et puis, qu'était-il pour elle, ce Claude ? Je savais déjà que ce n'était pas un mari. Alors, un père ? un frère ? un ami ? Non, pas un ami, on ne se fait pas tatouer le nom de ses amis, sauf s'ils s'appellent Jésus ou Lucifer.

La seule chose dont j'étais sûr, c'est que ce Claude, elle ne le portait pas juste sur l'avant-bras.

Je me résolus à en parler à ma mère, bien qu'elle me gardât encore rancune de la frayeur que je lui avais causée. Grâce à un accord tacite, nous avons peu évoqué mon raid ontarien. Connaissant la vertu du silence dans l'harmonie des familles, elle ne voulait pas savoir ce que je ne voulais pas lui dire.

Un soir où elle m'avait enjoint de lui porter son panier de lavage jusqu'à la corde à linge (à cause de ma grattelle, elle avait beaucoup lavé ces derniers temps...), je laissai tomber sans avoir l'air de rien que j'avais rencontré une certaine Marcelle dans mon voyage, qu'elle était de la paroisse et qu'elle m'avait demandé des nouvelles d'un certain Claude introuvable.

Ma mère faillit avaler l'épingle à linge qu'elle tenait dans sa bouche. Elle arrêta de pousser sur la corde et me regarda longuement, surprise, troublée.

— Oui, j'ai connu un peu Marcelle. C'était du bon monde, une bonne famille.

— C'est vrai qu'est fine. Pis Claude ? As-tu idée qui c'est, ce gars-là ?

— Qui te dit que c'est un gars ?

Tête de plâtre ! Claude pouvait aussi être un prénom féminin ! Claude Valade venait tout juste de passer à *Jeunesse d'aujourd'hui* !

Mais après réflexion, je dus admettre que des Claude, je n'en connaissais personnellement aucune.

Ma mère avait repris son étendage, mais tout lentement, songeuse, comme si elle voyait des fantômes du passé pendre à sa corde à linge.

— Tu la connais, toi, cette Claude ? finis-je par demander.

— Oui, je sais qui c'est, et il n'est pas question que tu ailles l'achaler avec tes histoires.

— Si je te le promets, vas-tu me dire qui c'est ?

Elle poussa un long soupir et remit dans le panier la chemise qu'elle s'apprêtait à épingler.

— Si je te le dis, tu me jures d'en parler à personne ?

— C'est un secret ?

— C'est pas un secret, mais c'est quelque chose dont on parle pas. En tout cas, quelque chose que les garçons de ton âge ont pas besoin de savoir. Surtout que la personne la plus concernée doit même pas le savoir elle-même. Mais comme je te connais, tu vas poser des questions partout jusqu'à ce que tu l'apprennes. Aussi bien que ce soit moi qui te le dise.

Ma mère s'assit sur le bord du petit perron qui lui permettait de se hisser jusqu'à sa corde à linge.

— Tu la connais. Claude, c'est Claudine, Claudine Côté.

Elle raconta alors à son garçon stupéfait comment Marcelle avait tout simplement donné son bébé au couple Côté.

C'est l'oncle de Marcelle, celui-là même qui lui avait trouvé sa place de servante à Montréal, qui avait servi d'intermédiaire. Il se sentait coupable, et d'avoir cassé la figure du *big shot* qui avait engrossé sa nièce ne lui avait pas paru une réparation suffisante. Il connaissait les Côté, les savait nantis, respectables en tous points et

affligés de ne pouvoir avoir d'enfant. Pour Marcelle, il était inconcevable qu'elle garde l'enfant, elle en était presque une elle-même. D'instinct, elle avait compris qu'il valait mieux confier le bébé à des gens du village que de l'abandonner à la crèche et à une adoption hasardeuse. Elle n'avait formulé qu'un souhait : que le bébé, garçon ou fille, soit prénommé Claude. Une lubie d'adolescente ? un désir de laisser un peu de son empreinte à l'enfant ? Toujours est-il que M<sup>me</sup> Côté avait consenti, mais elle avait toujours appelé l'enfant Claudine, ce qu'elle trouvait plus gracieux pour une fille, et c'est sous ce nom que tout le monde l'avait toujours connue et la connaissait toujours.

Cet arrangement qui convenait à tous n'avait rien d'exceptionnel, selon ma mère. Après tout, sur nos terres de roches, c'étaient encore les enfants qui poussaient le mieux. Il n'était pas rare qu'un couple stérile adopte sans façon l'aîné d'une famille nombreuse ou la cadette d'une veuve nécessiteuse. Parfois aussi, celle qu'on croyait la sœur était la mère ou le cousin, un frère...

Ma mère retrempa ses mains gercées dans le linge mouillé après m'avoir fait promettre une autre fois de garder le silence. Elle venait de me donner la preuve qu'elle ne me considérait plus tout à fait comme un ti-cul, je n'allais pas la décevoir.

Je partis me promener. Je trouvai un drôle d'air au village. Je savais maintenant que ces façades familières pouvaient receler de secrets et que des fils invisibles reliaient tous ces gens que je côtoyais chaque jour.

Je m'arrêtai devant l'imposante maison des Côté d'où j'avais été banni à jamais. La grande fenêtre du salon était ouverte et laissait échapper un air de piano qui avançait vers moi comme un aveugle dans une pièce encombrée, trébuchant sur des obstacles, s'arrêtant,

revenant en arrière pour ensuite reprendre une marche hésitante.

Je m'approchai. Claudine était assise au piano, sa mère à ses côtés. La fêrule sadique de sœur Sainte-Félicité lui avait été épargnée, sa mère, pianiste accomplie, s'étant chargée de lui donner des leçons. Après une autre fausse note, je vis Claudine se lever d'un bond et s'installer debout près du piano, boudeuse, laissant tout le banc à sa mère qui riait de la saute d'humeur de sa fille. Les doigts de la femme se mirent alors à cabrioler sur le clavier et je reconnus l'air que jouait tantôt Claudine, mais cette fois, il arrivait sur moi, triomphant, impétueux, dense comme une coulée de miel.

Je restai jusqu'à la fin du morceau, subjugué par la musique, par la pianiste et par Claudine qui jetait vers sa mère des regards pleins d'admiration et de fierté. Puis, je rentrai chez moi, en me disant que Claudine avait toutes les raisons d'être fière de sa mère. Quelle qu'elle fût.

À Marcelle, je ne donnai jamais de nouvelles.

Un vendredi soir de la mi-septembre, alors que les travailleurs du tabac étaient tous de retour et faisaient la queue à la caisse populaire pour encaisser leur gros chèque, je rejoignis Tom Higgins au rendez-vous qu'il m'avait fixé au pied du Sacré-Cœur. Depuis Delhi, mon père lui avait interdit l'accès de notre maison. Tom se demandait bien pourquoi.

— Giroux Deux-Dents est revenu du tabac, j'ai vu son bazou hier. On va aller lui faire une petite visite.

L'idée de revoir ce rat édenté ne me disait rien.

— J'ai un petit cadeau pour lui.

Il alla derrière la statue et en ramena un sac brun d'où il sortit une pinte de lait comme celles que j'avais l'habitude de distribuer le



matin. Sauf que la bouteille était pleine aux trois quarts d'un liquide brunâtre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je sais pas trop. Il y a du gros gin, du Saint-Georges, du rye, un peu de tout ce que j'ai trouvé dans la cave du père au gros Ti-Paul. C'est des restants des noces à sa sœur.

— Mais pourquoi ?

— C'est un cadeau, je te dis. Il l'a bien mérité.

— Combien d'arsenic tu as mis dedans ?

— Pas une graine. Non, je veux faire la paix, c'est tout. Arrive !

Intrigué, j'emboîtai le pas à Tom Higgins et à son singulier rameau d'olivier.

Dans la montée, nous fûmes accueillis par Pirate, plus rosse et plus borgne que jamais. Mais son numéro ne nous impressionnait plus et nous lui fîmes l'affront de ne pas lui prêter attention.

De Deux-Dents, nous n'aperçûmes d'abord que deux pieds qui sortaient de sous sa guimbarde. À côté de la maison, il tripotait les entrailles de la Giroux Special, dans l'espoir de prolonger son agonie de quelques décennies encore.

— Giroux ! cria Tom en se penchant.

J'entendis un choc métallique suivi d'un « Ayoye, sacrement ! ».

— Giroux, c'est nous autres. On est venus te dire bonjour.

Giroux émergea lentement de sous le tas de ferraille. On aurait dit que la bagnole accouchait d'un monstrueux rejeton.

— Tu m'as fait faire un saut, ti-maudit. Je m'ai pété la tête sur le *driving shaft*.

Il se releva. Un hématome commençait à colorer son front. Dans son cas, les dégâts ne pouvaient être qu'externes.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ben rien, on est juste venus prendre de tes nouvelles.

Giroux lança un regard méfiant en direction de Tom Higgins. Même le curé, dans sa visite paroissiale, passait droit devant chez lui.

— T'as fait une bonne *run* de tabac ?

— Travailles-tu pour l'impôt, astheure ? Qu'est-ce que tu veux ? J'ai de l'ouvrage.

— On voudrait réserver nos places pour l'année prochaine. Pour Delhi.

Giroux eut l'air décontenancé. Il hésita avant de répondre.

— Je sais pas. Je t'aime pas la face ben, ben, Higgins. L'autre insignifiant non plus. Pis on dirait que tu portes malchance. Je me suis fait voler mon *lighter* cette année.

— Cette fois, je vais te payer au complet. Pis regarde, je t'ai amené ça pour l'argent qui manquait l'autre fois.

Tom sortit la pinte de lait du sac. Giroux battit des paupières.

— Goûte. C'est un bon p'tit boire.

Le ferrailleur prit la bouteille, huma le liquide, passa une langue gourmande sur ses lèvres sèches et s'envoya une lampée capable d'actionner une turbine de Manic-2.

— C'est pas méchant, décréta ce fin goûteur, avant de plaquer de nouveau le goulot sur sa bouche.

— On va y aller, nous autres. À la revoyure.

Giroux nous fit un vague geste de la main. Pour lui, nous n'existions plus.

Nous regagnâmes la route.

— Astheure, il ne nous reste plus qu'à attendre, laissa tomber Tom Higgins en regardant vers la maison où le boit-sans-soif était en train de vider la bouteille.

Nous traversâmes le village de bout en bout. Il faisait encore assez doux pour prendre l'air sur les galeries. Pete Clancy était justement sur la sienne et il en profita pour nous demander s'il était vrai que nous comptions acheter l'Empire State Building avec l'argent de notre *run* de tabac. Nous avions bien sûr subi quelques moqueries depuis notre retour, mais rien de bien grave. On y pensait à deux fois avant de se gausser de Tom Higgins. Et puis, le village avait d'autres préoccupations. Les rumeurs de fermeture du Radar continuaient de courir, tenaces, menaçantes, comme ces failles sismiques qui travaillent secrètement à l'écroulement de votre monde.

L'obscurité était tombée quand nous retournâmes chez Giroux Deux-Dents. Tom ne m'avait pas fait part de ses plans et je ne lui avais rien demandé. Je le suivais dans l'espoir que son sillage ferait des vagues. La vie était par trop étale depuis mon retour de Delhi, je m'ennuyais et prenais conscience du fait qu'une occasionnelle ondée de plaies et de bosses valait parfois mieux qu'un temps trop sec.

Pendant que nous remontions l'allée bordée de ferrailles rouillées, Pirate se crut obligé de venir nous aboyer toute sa haine des chats, des chiens bien nourris et des ti-culs comme nous autres. Décidément, ce cabot ne savait pas se renouveler.

Giroux dormait, écrasé à terre, le dos appuyé sur la portière de son bazou. La pinte de lait, maculée de graisse, gisait à ses côtés, vide. Des mouches se baguenaudaient sur son visage crasseux et les plus téméraires n'hésitaient pas à s'introduire dans sa bouche grande ouverte, contournant sa dent jaune, troglodyte solitaire qui montait la garde à l'entrée de cette caverne malodorante.

— Giroux ! hurla Tom à l'oreille de l'imbibé.

Il n'eut pas plus de réaction que s'il avait hélé de la surface un

sous-marin coulé par cent brasses de profondeur.

De sa ceinture, il sortit une pince qu'il avait camouflée sous sa chemise. Il engagea l'outil dans la bouche de Giroux. Piqué par la curiosité, le chien s'assit pour jouir du spectacle.

— Je vais te montrer à nous lâcher en pleine nuit, grogna Tom.

Il emprisonna l'unique dent de Giroux dans les mâchoires de la pince, planta bien ses pieds, assura sa prise et tira. Mais le chicot résista, il avait la coriacité des survivants. Tom se mit alors à donner de petites secousses d'avant en arrière. La tête de Giroux suivit le mouvement, donnant l'impression qu'il acquiesçait au traitement que lui infligeait l'apprenti dentiste.

— Tiens-lui la caboche, me dit Tom.

Il augmenta les secousses. Giroux se mit à gémir.

— Oui, Marcelle, encore...

Un grand craquement, qui fit dresser les oreilles du chien, vint enfin récompenser les efforts frénétiques de Tom Higgins. Sous la lune qui se levait, il brandit triomphalement la trente-deuxième et dernière dent de Giroux Deux-Dents.

— J'ai ben pu en arracher, crisse. On dirait un clou de neuf pouces. Les racines devaient lui chatouiller le trou de cul.

Essoufflé mais rayonnant, il contemplait l'objet sanguinolent toujours enserré dans la pince.

— Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Je sais pas. Tu pourrais en faire un pendentif pour ta belle Claudine Côté. Tiens, pogne !

Il me lança la dent, que j'attrapai par réflexe. C'était répugnant. Je la lui renvoyai. Il la saisit, me la relança. J'allais la rattraper quand Pirate s'interposa. Il bondit, happa la dent en plein vol et détala à travers les carcasses rouillées en frétilant de la queue.

Tom et moi nous regardâmes un moment, avant d'éclater de rire.

— S'il peut s'étouffer avec ! lâcha Tom.

Nous reprîmes le chemin du village, satisfaits de nous-mêmes et du monde en général. Au bas de l'allée, nous entonnâmes *Do Wah Diddy Diddy*, la chanson de Manfred Mann qui jouait à répétition sur WPTR.

## Saint-Hubert au menu

Je n'en avais pas complètement fini avec le tabac. Il fallait encore qu'un planteur de Waterford, une localité située à moins de quinze milles de Delhi, vienne bouleverser ma vie et celle de tout le village.

L'homme s'appelait Paul Theodore Hellyer. Il était ingénieur en aéronautique mais plus encore ministre de la Défense. Un jour, au parlement d'Ottawa, ce monsieur se leva de son siège et annonça la fermeture du Radar pour cause d'obsolescence. En dix ans, cette installation, bourrée de l'électronique dernier cri, était devenue aussi utile à la défense du continent qu'un tromblon rouillé. Seule une troisième guerre mondiale aurait peut-être pu nous sauver.

Certes, le village avait vu venir le coup, mais ce n'est pas parce qu'on l'attend qu'une claque sur la gueule fait moins mal. Au contraire. Quand Paul Hellyer avait prononcé sa sentence, le Radar embauchait encore quatre-vingt-dix employés civils. En faisait partie celui qui me prodiguait le gîte et le couvert, mon paternel.

Dans les jours qui suivirent, les travailleurs apprirent qu'ils seraient mutés dans d'autres bases militaires au Québec : Valcartier, Mont-Apica, Saint-Hubert ou Moisie. Moisie ? Qui voudrait s'exiler dans un endroit appelé Moisie ? Autant déménager dans un caveau funéraire.

En attendant sa fermeture, les employés se dédommagèrent de leur déconvenue en mettant la base en coupe réglée. Ils se firent un devoir de voler consciencieusement tout ce qui pouvait être volé. Sous

l'œil complaisant des plantons, leurs autos passaient sous la barrière du poste de garde lestées de caisses de conserves, de quartiers de viande, d'outils, de vêtements. Encore heureux que la base n'entreposât pas d'ogives nucléaires.

Un mois après l'annonce de l'abandon de la station, mon père apprit qu'il serait muté à Saint-Hubert. Saint-Hubert... Au moins, ce n'était pas Moisie, comme pour le père d'Alain Leblond qui avait juré que jamais il n'irait vivre chez les sauvages, mais ç'aurait pu être Valcartier, à seulement une heure et demie de route, comme pour Noé Savoie, le père du gros Ti-Paul.

À part savoir que je ne voulais pas y aller, je ne savais pas grand-chose de Saint-Hubert. Un pépère du village se rappelait s'y être rendu à l'été 1930 pour y voir le R100, le dirigeable anglais. Pour y être passé en allant à Delhi, je savais aussi que le coin était plat comme la poitrine d'une sœur. Comment pouvait-on vivre dans une plaine sans déprimer ? Avec le nez qui se cogne contre l'horizon et le soleil qui se couche à l'heure des poules ?

Je ne voulais pas partir, mais que faire ? Même Tom Higgins, à part donner du « maudit *asshole* » à tout le monde, n'y pouvait rien. Tous les plans que nous échafaudions en nous promenant dans le village, désormais planté de pancartes À VENDRE, s'effondraient sitôt qu'après avoir parlé nous commencions à réfléchir.

Ainsi, Tom avait suggéré que j'aille vivre chez lui les années qui me séparaient de la vie d'adulte. L'idée était aussi alléchante qu'impossible. Le père de Tom souhaitait que sa maison se vide, pas qu'elle se repeuple. Malgré ses préventions à l'égard de mon ami, mon père m'aurait peut-être laissé derrière lui, pas ma mère. D'autant plus que j'étais le seul de la famille à les suivre en exil. Mes frères et sœurs étaient maintenant assez vieux pour se débrouiller par eux-mêmes.

J'avais aussi envisagé de me réfugier dans les bois, de devenir un ermite comme le vieux Cinq-Mars qui vivait dans sa cabane dans le rang St-Pete et qui ne descendrait au village que pour s'y faire enterrer. Je vivrais en piégeant le lièvre et la perdrix, en pêchant la truite et en cueillant des gadelles. Tom Higgins viendrait me voir de temps à autre pour m'apporter des chips et des Pepsi. Dans mes rêves les plus fous, j'arrivais même à convaincre Claudine Côté de renoncer à ses fanfreluches pour me suivre dans les bois, ces bois où assurément son pied menu ne s'était jamais posé.

Mais on n'était qu'à l'automne et je grelottais déjà le soir, moi à qui deux nuits dehors en plein été avaient valu une pneumonie. Je n'étais pas taillé pour la vie d'Abénaquis et, pire encore, je n'avais pas assez d'argent pour m'acheter un transistor.

Tom Higgins et moi avions aussi parlé d'aller courir l'Amérique, de nous exiler comme Alexis Labranche ou de vagabonder comme le Survenant. On deviendrait draveurs, cow-boys ou forains. Mais l'expédition de Delhi nous avait quand même versé un peu de plomb dans le ciboulot et permis de comprendre que le monde ne se laissait pas si facilement conquérir, surtout par des ti-culs.

À présent, j'étais en train d'apprendre que les solutions n'existent pas toujours et qu'il y a des infortunes qu'on ne peut parer. J'avais l'impression d'être au milieu d'une route, qu'un gros camion s'amenait mais que je ne pouvais l'éviter parce que j'avais les deux pieds pris dans l'asphalte.

En l'occurrence, le gros camion existait. Un matin, il a reculé dans notre cour, arrachant au passage la pancarte À VENDRE fichée en terre comme un drapeau blanc. Sur le côté, on pouvait lire ALLIED VAN LINES. On en avait vu pas mal, de ces camions, ces derniers temps, stipendiés pour infliger au village le supplice de l'écartèlement



en éparpillant ses membres aux quatre coins de la province.

Mon père avait loué un appartement à Saint-Hubert, le temps de vendre la maison, ce qui risquait d'être long.

La remorque était presque pleine quand Tom Higgins débarqua.

— Tu t'en vas camper ? me demanda-t-il.

Sans attendre ma réponse, il enchaîna :

— Penses-tu pouvoir faire le voyage dans le *truck* ? Dans la cabine avec les gars ?

— Ils disent qu'ils ont pas le droit. Pour les assurances.

— Maudits *assholes* !

Avisant un déménageur qui s'échinait à trimbaler l'horloge grand-père, il lui lança :

— Hé, le gros ! Le temps est un peu lourd aujourd'hui, hein ? Tu devrais t'acheter une montre !

L'homme essaya de proférer quelques menaces à l'égard de Tom, mais l'effort l'empêchait de parler. Il dut se contenter d'un regard assassin qui ne fit aucun effet sur mon ami. Tom continuait d'examiner la cargaison. Il montra la grosse RCA Victor ligotée à l'arrière de la remorque.

— Je pense pas que tu vas pouvoir écouter WPTR là-bas. C'est trop plat, trop loin des lignes.

— Merci de m'encourager.

Le panneau arrière de la remorque se rabattit d'un coup sec, comme le couperet de la guillotine. Le camion était plein, la maison, vide.

— T'es ben chanceux de partir, dit Tom. Il y a plus rien icitte.

— Je te le fais pas dire, approuvai-je en regardant derrière lui les montagnes que l'automne finissant avait chargées d'ors et qui

formaient une interminable caravane ramenant les richesses de pays lointains.

Le camion démarra. Je vis mon père faire le tour de la maison pour une dernière inspection. Ma mère était déjà assise dans la Strato Chief et regardait droit devant elle.

— Dans quelques années, je vais aller vivre à Montréal. On ira travailler au Crystal Palace, on posera les pompons sur les filles, chacun notre jos, pis on...

Mon père klaxonna.

— Il faut que j’y aille, dis-je.

Tom Higgins me tendit la main. Juste comme j’allais la saisir, il releva brusquement le bras, me laissant la main tendue dans le vide comme un idiot. Ce classique de l’humour nous fit rigoler.

— J’irai te voir à l’asile, dit-il.

— J’irai te visiter en prison, rétorquai-je.

Il tourna les talons et s’en alla.

## CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : ©tadphoto, iStockphoto.com

MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :  
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

PRODUCTION EPUB :  
LES CHANTIERS NUMÉRIQUES